

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

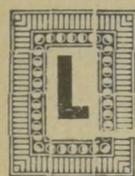
Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, NOVEMBRE 1925

N° 3

## Partie nulle



ES dernières élections fédérales n'ont pas été un succès. C'est là une vérité que tout le monde touche du doigt, puisque ces élections n'ont pas réussi à faire sortir de l'urne un gouvernement majoritaire.

De l'incertitude des électeurs sortira nécessairement l'incertitude administrative. Quand on ne sait sur quel pied danser on a de la difficulté à marcher avec élégance.

Notre pays, du train que vont les choses actuellement, deviendra de plus en plus un endroit où il sera difficile de se comprendre. Espérons qu'il se produira une réaction qui nous fera retrouver l'étoile polaire perdue de vue.

Ceux qui ont la moindre habitude des réunions délibérantes savent ce qui se produit inévitablement, quand on ne sait pas mettre de l'ordre dans la direction et les procédures. Le conseil de mort le plus certain que l'on puisse donner à une association est sans doute celui de tout conduire à la diable, au hasard des circonstances, selon le désir de la majorité présente. Nous avons vu ce meurtrier à l'œuvre et nous avons vu aussi le fruit de son travail.

\* \* \*

Le Canada est la résultante d'une association qui porte le nom de Confédération canadienne. Cette association n'a pas été faite sans discussion, et surtout, n'a pas été acceptée sans conditions ou garanties. Ces conditions ou garanties ont été inscrites dans la charte que l'on appelle l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord.

Cette charte en est une de liberté, de respect mutuel des droits ; elle est l'entente de deux associés égaux.

Pour que la Confédération soit vivante et progressive, il faut, comme dans toute association bien née et administrée, que la Constitution soit connue des membres comme des chefs, respectée des uns et des autres, et mise à exécution sans tenir compte des courants qui peuvent s'établir de temps à autre dans un sens ou dans l'autre.

Un pays doit vivre de sa constitution comme une association vie de ses règlements. Autrement il risque de marcher selon les caprices des groupes, qui alternativement peuvent devenir prépondérant, il risque de perdre de vue les points de vue essentiels pour ne plus voir que des aspects très particuliers ; autrement c'est la confusion qui remplace l'ordre, c'est le chahut qui tient lieu de paix.

\* \* \*

La Constitution canadienne a consacré l'égalité des deux éléments signataires, le respect des minorités. Elle fut telle qu'au lendemain de son adoption le principal de ses pères pouvait s'écrier en Chambre : Maintenant il n'y a plus en ce pays ni vainqueurs ni vaincus, mais deux peuples égaux vivant l'un à côté de l'autre.

Après près de soixante années de ce régime, nous donnons le douloureux spectacle d'un peuple divisé, d'une majorité qui dans huit provinces sur neuf opprime la minorité. Seule la province de Québec donne tout ce qu'elle avait promis ; elle donne même beaucoup plus. Seule la province de Québec n'a pas à régler de problèmes de races, si ce n'est avec un élément nouveau, mais qu'elle voudra certainement

décider dans le sens du droit naturel. Ce problème, cependant, n'est pas né d'elle, mais de la mauvaise application de la constitution fédérale, qui donnait à notre pays un caractère chrétien.

Les Provinces Maritimes ont leur problème scolaire qui fait souffrir l'élément catholique et français, Ontario a son problème scolaire catholique et français, le Manitoba a son problème scolaire catholique et français, les provinces de l'Ouest ont leur problème scolaire catholique et français. Celui du Manitoba est le plus grave de tous, parce qu'il n'existe qu'au mépris le plus clair de la Constitution, au mépris de la plus haute cour de l'Empire, au mépris d'un engagement écrit solennellement donné.

\* \* \*

Il est heureux qu'en cette dernière année une province de l'Ouest ait apporté quelques adoucissements à la situation de la minorité française de chez elle ; il est heureux sans doute aussi que le gouvernement ontarien ait décidé de tenir une enquête sur l'efficacité des écoles bilingues de sa province. Mais des adoucissements, des promesses ne sont pas encore l'égalité promise, ne sont pas la paix désirée et nécessaire.

Dans l'administration fédérale, le français reçoit-il la considération qui lui appartient ? Il y a certainement eu des améliorations, mais des améliorations ne sont pas encore l'égalité assurée. L'administration fédérale que la Constitution a faite bilingue n'est pas encore bilingue.

Si dans la récente consultation populaire, que le pays a maintenant sur les bras, on avait tenu bien en vue les points essentiels, si on avait su établir une hiérarchie des valeurs, il aurait sans doute été plus facile de donner un gouvernement capable de gouverner.

Il est plus facile de s'entendre sur les points secondaires quand on a su d'abord se mettre d'accord sur les questions de première importance.

Si on voulait d'abord suivre la Constitution, la respecter dans sa lettre et son esprit, que de difficultés disparaîtraient, que d'efforts actuellement dirigés en tous sens pourraient être facilement mis en faisceaux pour le bien commun.

Thomas POULIN.

## A la Baie James

*Au commencement de l'été S. G. Mgr Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-Nord, faisait la visite pastorale des lointaines missions de la Baie James. M. l'abbé Ph. Perrier, curé du Saint-Enfant Jésus de Montréal, accompagnait l'évêque missionnaire, et il vient de publier dans l'Action française de Montréal, un récit de ce voyage. Nous croyons que ces pages, où on sent revivre le zèle et le dévouement de nos premiers missionnaires, intéresseront les lecteurs de l'Apôtre.*

Les missions sont à l'ordre du jour. On en parle dans les journaux, dans les revues. Dans les réunions religieuses et, parfois, au sein de la société mondaine, on admire le dévouement des religieux, et l'on déplore le petit nombre des ouvriers évangéliques pour cueillir la moisson abondante, dont les épis jaunissants inclinent vers l'ennemi. La Chine, le Japon, l'Afrique centrale sont l'objet des conversations de tous. Au surplus l'exposition vaticane, qui est un chef d'œuvre conçu par le Pape et exécuté de main de maître, remet en pleine lumière l'effort de l'Église catholique pour disséminer la doctrine du Christ dans tous les pays du monde. Mais connaît-on les missions si pénibles de la baie James où se déploie l'activité apostolique des Oblats ? Peut-être a-t-on lu les belles pages écrites par eux dans les prairies de l'Ouest et jusqu'aux glaces polaires ? Ces missions de la Baie sont pour la plupart dans le vicariat apostolique d'Ontario-Nord. Cette année, Mgr Joseph Hallé, Évêque titulaire de Pétrée, y faisait sa seconde visite pastorale. J'eus l'honneur d'être son compagnon de voyage ; et il m'a été donné de parcourir cet immense territoire depuis les sources de la rivière Albany jusqu'à la Baie James.

Ces terres situées au nord du cinquantième degré de latitude présentent un beau spectacle. Elles sont traversées par le grand fleuve Albany qui prend sa source au lac Saint-Joseph (320 milles) et qui parcourt d'abord des régions couvertes de belles forêts avant d'arriver aux marécages qui avoisinent la Baie James. Vous franchissez de beaux lacs comme le lac Savant ; et vous avez sous les yeux un phénomène assez curieux. C'est un lac qui est à la hauteur des terres. Une partie des eaux de ce lac descend vers le sud. Vous naviguez et vous montez insensiblement. Bientôt vous êtes au point culminant, les eaux se divisent ; et voici qu'elles descendent vers la Baie James.

Mais n'allez pas croire que vous êtes immédiatement dans ce fleuve Albany, aux rives largement écartées, aux eaux peu profondes, mais si rapides qu'on quitte l'aviron pour la perche, quand on le remonte. Il vous faut parcourir deux cents milles dans une variété de

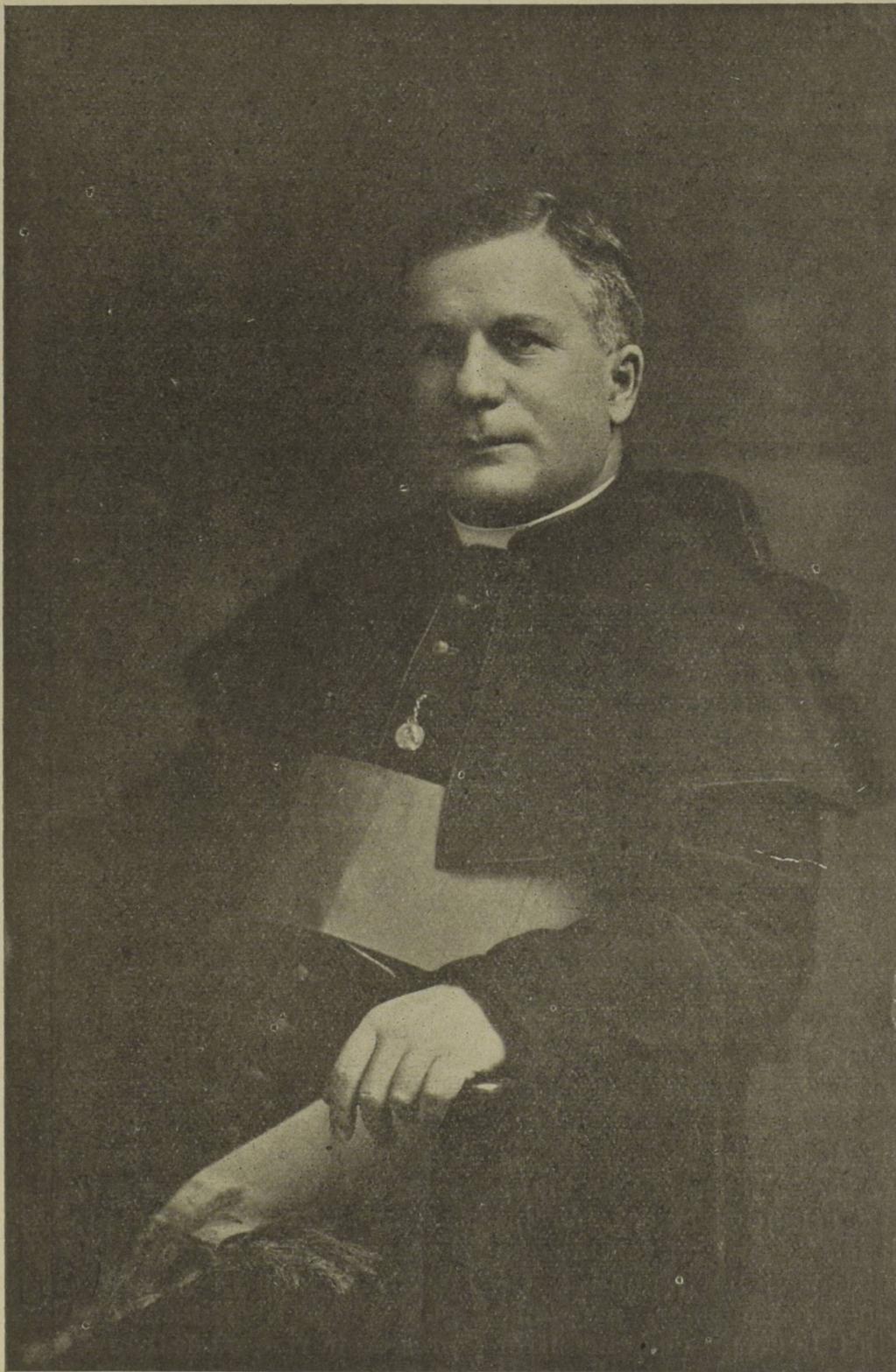
paysages qui indiquent une riche nature, laquelle, avec ses trésors, attend avec impatience le travail des hommes.

\* \* \*

Le 17 juin au matin nous quitions le Transcontinental à Ombabika. En descendant, nous

embarquons dans notre canot tout flambant neuf. Avec les boîtes, les paquets, on y bâtit des sièges confortables, pas autant, tout de même, que ceux que vous trouvez en chemin de fer, dans les voitures du Transcontinental ou du Pacifique.

Nous voici sur la rivière Ombabika. Nos



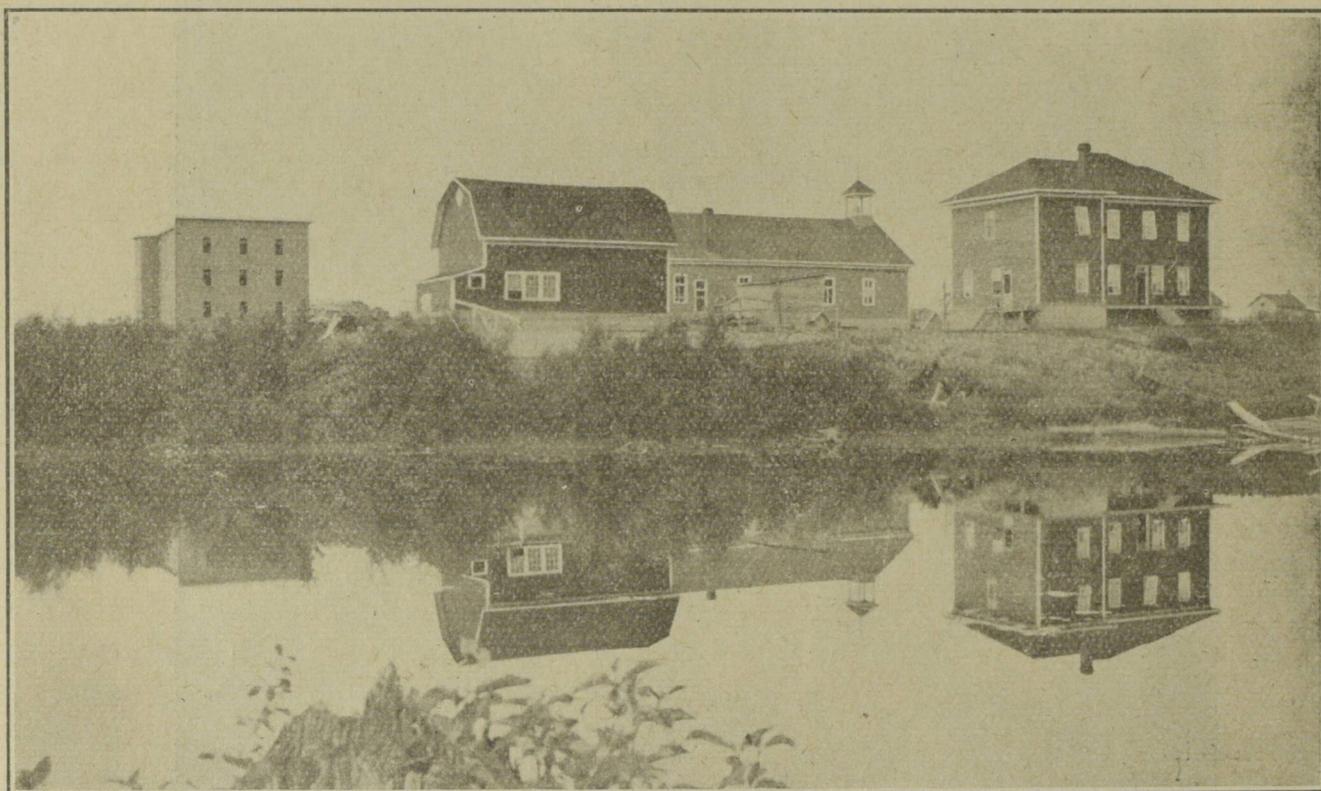
S. G. MGR HALLÉ, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ONTARIO-NORD.

faisons connaissance avec nos guides : David Sagatch, William, deux Indiens réputés les meilleurs conducteurs de canots, qui ont revendiqué l'honneur de conduire le "gardien de la prière" dans ses missions. Un brave métis, Pierre Bouchard, qui parle très bien l'anglais sera leur aide ; et il se chargera de surveiller la marmite au cours de l'expédition. Nous nous

hommes jouent de l'aviron, vous glissez sur la surface liquide. La panorama est peu varié d'abord, la rivière s'élargit peu à peu. Pendant qu'on file à une belle allure, David qui connaît bien le pays, nous dit : " Sur cette pointe que vous voyez devant vous, il y a une femme très malade." Monseigneur donne l'ordre de s'y diriger. Nous allons prendre contact avec la

misère et la souffrance. Une pauvre femme gît sous la tente recouverte d'une mosaïque de peaux de lièvres bien ficelées ensemble. Les maringouins ne lui laissent aucun repos. On y fait un petit feu avec des branches humides ; on les éloigne pour un temps, ils reviennent plus furieux à l'attaque. Malheureusement Monseigneur et moi nous ne comprenons pas sa langue. Pierre Bouchard sert d'interprète. Monseigneur demande à notre Métis de faire répéter les actes de foi, d'espérance, de charité, à la pauvre malade ; elle récite son acte de contrition pendant que sa Grandeur lui donne l'absolution. Puis en ma qualité de curé, plus habitué, — paraît-il — qu'un évêque, à administrer les sacrements, je fais les dernières onctions qui purifient les restes des fautes

Le 19 juin, c'est la fête du Sacré-Cœur. Nous la célébrons sur le bord de la rivière, à l'orée de la forêt vierge. Le matin, sous la tente, nous offrons les saints mystères. Mgr Joseph Hallé, l'apôtre du Sacré-Cœur, n'aurait pu omettre de faire descendre Jésus-Christ sur l'autel, afin de lui demander de bénir ce vaste pays qui lui est confié. Nos hommes assistent avec piété à la sainte messe. Après Sa Grandeur, c'est à mon tour de célébrer. Pendant ma messe, Monseigneur fait à haute voix une belle consécration de son diocèse au Sacré-Cœur de Jésus. Ce n'est certes pas un spectacle banal que cette prise de possession, par le Christ Jésus, de cette terre inculte, où les enfants des bois seuls rendent hommage à Dieu. Et qui sait le retentissement que peut avoir, dans les siècles à venir, cette



CATHÉDRALE, ÉVÊCHÉ ET GRANGE DE MGR HALLÉ,  
et pensionnat des SS. de N.-D. du Perpétuel-Secours, à Hearst.  
Vue prise sur la rive opposée de la rivière Madawisquia.

commises. Ce devoir accompli, je sors de la tente, et je me trouve face à face avec un blanc qui me regarde avec attendrissement. Je lui demande ce qu'il fait ici. " C'est ma femme que vous venez d'administrer ", me répond-il. Ce Canadien français, Joseph Fournier, a épousé cette Indienne. Il était heureux de rencontrer son évêque, et, dans son âme de catholique, il se réjouissait de voir sa femme reconfortée par les secours de la religion qu'il avait apprise à Rimouski, sur les genoux de sa mère.

Nous continuons notre route vers le Fort-Hope. Mon intention n'est pas de faire ici par le menu le récit de notre voyage. Pendant sept jours nous sautons de lac en lac, en passant par diverses rivières que la géographie de l'Ontario oublie de mentionner, et l'on fait seize portages qui ne se ressemblent guère.

cérémonie touchante sous la tente voyageuse d'un évêque missionnaire ?

Nous reprenons le canot. De temps en temps l'occasion se présente de faire le bien. Précisément, le jour de la fête du Sacré-Cœur, nos guides nous avertissent que bientôt nous serons près de la rive où se trouve un vieillard aveugle et sourd qui demain peut-être paraîtra devant son juge. Monseigneur veut bien s'y arrêter pour lui porter les consolations de son ministère. Nous sommes témoins d'une scène touchante. La fille de ce vieillard a tout sacrifié pour demeurer auprès de son père. Par des procédés de son invention, elle peut communiquer au vieux Kijans que le " gardien de la prière " est auprès de lui. La figure du vieillard s'illumine. Monseigneur lui donne l'absolution. Nos sauvages pleurent de joie quand ils constatent que le

vieillard a compris. Nous lui administrons les derniers sacrements.

Espérons que le Dieu des miséricordes admettra dans son paradis les chers sauvages, dont la grande misère fut le lot commun de leur existence sur terre.

A part les portages, peu d'incidents viennent rompre l'uniformité de nos journées. Les sauvages ont la dévotion de leurs morts. Nos guides ne manquent jamais de nous indiquer les tombes qui s'échelonnent le long de la route, et qui n'ont pas reçu la bénédiction du missionnaire ; ils veulent que l'évêque y récite les prières de l'Église. Au lac Kaginogami, notre guide. David Sagatch possède son camp. A côté de sa maison, se trouve le cimetière familial. Sa femme y repose depuis quelques années. Son frère est mort depuis douze mois, et sa tombe n'est pas encore bénite. Vous sentez tout ce que cela signifie pour des âmes catholiques ! Nous débarquons en vue d'aller prier pour ces morts et bénir leurs fosses. Les maringouins nous attendent. C'est une armée rangée en bataille, flanquée des petites mouches noires et des brûlots. Si vous voulez comprendre les souffrances des missionnaires, allez rencontrer ces êtres sanguinaires ! Tout ce que l'on a écrit à ce sujet n'est rien comparé à la réalité.

Enfin le 23 juin, nous arrivons à Fort-Hope, après avoir couché sous la tente six jours. Les sauvages ont aperçu là-bas le canot du "gardien de la prière". Tous viennent sur le rivage. Monseigneur les bénit. Puis en débarquant il donne sa main à baiser. Le protocole demande que le compagnon de l'évêque donne aussi à chacun la poignée de main convenue. La cloche sonne à toute volée. Le père Couture, jésuite, vient à la rencontre de l'évêque qui fera tout à l'heure son entrée solennelle dans la chapelle, tout comme nous faisons dans nos paroisses canadiennes.

En 1892, le père Fafard, o.m.i., s'établit à Albany avec le père Guinard. En 1893, le père Fafard remonte la rivière Albany jusqu'à Fort-Hope. Il obtient de grands succès. D'abord, il y trouve une centaine de catholiques ; lui-même baptise plusieurs sauvages qui ont été baptisés par le ministre protestant. La mission se développe merveilleusement. En 1895, le Frère Lapointe, qui a bien des fois exposé sa vie, se rend à Fort-Hope, où il passe l'été à construire la chapelle actuelle. Il faut lire le beau livre du père Duchaussois, "Apôtres inconnus", pour nous rendre compte des services que rendent les frères convers, tour à tour navigateurs, chefs d'équipages, bâtisseurs, agriculteurs, chasseurs, pêcheurs, mécaniciens, etc. Le Frère Lapointe fut un grand constructeur devant le Seigneur. Nous voici dans sa chapelle. Les Pères Oblats devaient desservir cette mission jusqu'en 1918. C'est à cette époque qu'elle passe sous la direc-

tion des Pères Jésuites. Les Pères Oblats firent avec regret leurs adieux à ces chers enfants qui leur apportaient de si grandes consolations.

A Fort-Hope, nous sommes reçus dans la maison du représentant de la Compagnie Révillon Frères. C'est M. Spence, parfait gentilhomme anglais, qui est un excellent catholique. Généralement, dans les différents postes, il y a deux compagnies : la Révillon Frères, et la Hudson Bay Co., établies toutes deux pour la traite des pelleteries. Disons en passant que cette concurrence est très précieuse, et que les pauvres Indiens en ont bénéficié d'une façon consolante. Ils sont moins exploités que dans le passé. Le Père Couture qui était allé faire la mission au lac Saint-Joseph, était arrivé depuis quelques jours pour commencer la mission à Fort-Hope. Il préparait la visite de l'évêque. Il était même venu du lac Saint-Joseph avec les Indiens qui désiraient recevoir la bénédiction de Monseigneur et le sacrement de confirmation.

Le temps de la mission dure ordinairement une semaine ; parfois elle se prolonge, comme il arrive ici, pour attendre, par exemple, la visite du "gardien de la prière". Je vis, pour la première fois, ce spectacle à Fort-Hope.

Le missionnaire profite généralement du moment où les Indiens viennent de tous côtés échanger leurs pelleteries, afin de se procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les voici réunis dans la chapelle. Rien de plus édifiant que leur tenue ; ils sont tous là entourant leur missionnaire, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, un chapelet ou un livre à la main, si occupés à leurs pieux exercices qu'il semble impossible de les distraire. Le bon Père laisse entendre sa voix. Quelle joie pour eux d'entendre la Robe-Noire. Il parlera trois ou quatre fois par jour ; et leur religieuse attention ne se lassera pas. Ils se confessent le premier jour, afin de pouvoir communier tous les jours de la mission ; et s'ils ont le bonheur d'avoir trois ou quatre messes, comme il arrive à la visite de l'évêque, ils se feront un devoir d'assister à toutes ces messes. Jamais ils ne se lassent d'entendre les enseignements du catéchisme et de prier à la chapelle.

Un jour entier, on expose le Saint-Sacrement. Notre-Seigneur n'aura pas à faire aux enfants des bois le reproche qu'il adressait à ses apôtres et qu'il réitère aux fils de la civilisation : "Vous n'avez pu veiller une heure avec moi". Ils viennent répéter à Notre-Seigneur ce qu'ils savent de prières et chanter ce qu'ils savent de cantiques. Même en dehors des exercices, les jours ordinaires, j'ai vu la petite Nancey, fille de notre guide David, entrer dans la chapelle avec ses petites compagnes, se mettre pieusement à réciter les prières et les cantiques contenus dans son livre. Vous n'avez aucune idée de

la façon dont le pauvre missionnaire est pris de 5 heures du matin jusqu'à minuit, ayant tout juste le temps de prendre son maigre repas. On vient lui confier ses peines, ses craintes, ses espérances. Les mariages se négocient. C'est le Père qui les prépare. A Fort-Hope, une fille, Sarah, vient manifester au Père Couture le désir qu'elle a d'épouser William, l'un de nos guides. Le Père communique ce désir à William qui accepte. Tout de suite, la lendemain, à la première messe, le Père préside au mariage et bénit l'union. Deux jours après, William s'embarque avec nous ; pour toute lune de miel il conduira l'évêque pendant deux mois et il ne reverra sa chère moitié qu'après avoir satisfait à ses engagements antérieurs.

Les Indiens consultent le Père sur tout. Quelqu'un doit-il s'éloigner de la mission, ne serait-ce que pour visiter ses rêts afin d'y trouver sa nourriture et celle de sa famille, il ne manquera jamais d'en avertir le Père.

La visite au cimetière est toujours bien touchante. L'évêque y parle, le Père traduit : "Nous prions pour vos morts, pour vos anciens missionnaires, vos parents, vos enfants, pour tous ceux, en un mot, qui reposent en paix ici ou dans la forêt. Dites-vous : "Un jour, je viendrai ici dormir mon dernier sommeil ; demain peut-être, on y creusera ma fosse, ici ou là-bas, au bord d'une rivière ou d'un lac. Oh ! faites en sorte que vous soyez toujours prêts à comparaître devant le tribunal du souverain Juge. Evitez le péché mortel. Faites souvent des actes de contrition parfaite. Vous êtes exposés à mourir sans le secours du prêtre. Soyez saints, charitables, justes et sobres".

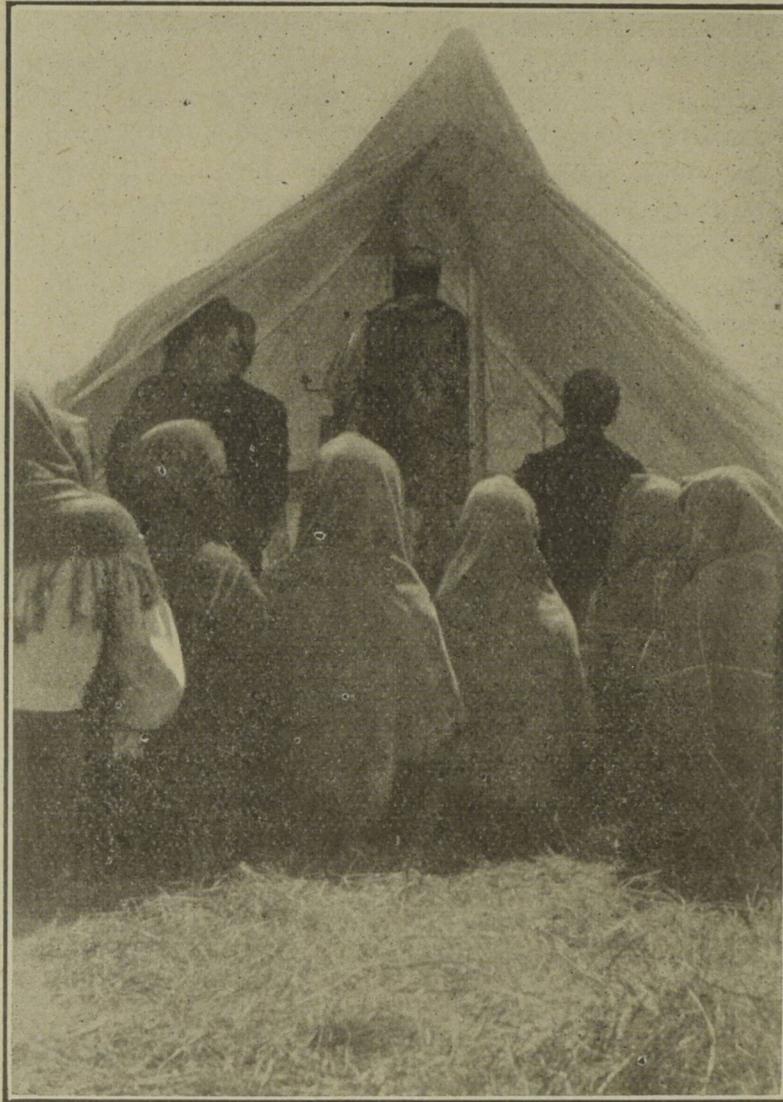
A Fort Hope trente-deux enfants furent confirmés avec trois adultes. Monseigneur a fait le tour des tentes : et il consacre chaque famille au Sacré-Cœur.

Partout, il est reçu avec respect, comme l'aurait été Jésus-Christ. Monseigneur distribue à tous des images et des objets de piété que chacun

emportera chez soi, quand le moment sera venu de lever la tente et de retourner à son terrain de chasse.

Quatre jours se sont écoulés au milieu de ces bons sauvages. C'est le 27 juin. Le moment des adieux est venu. Les sauvages s'assemblent sur la rive. Tous donnent la poignée de main traditionnelle aux partants. Monseigneur bénit une dernière fois. Le Père Couture quitte ses enfants qui ne le reverront que dans un an. Il s'en vient avec nous. La cloche sonne longtemps. Nous l'entendons sur le beau lac Eabameth, et je

pense que nous nous retrouverons, lorsque la trompette du jugement sonnera pour nous convoquer tous autour du Jésus revenant avec sa croix sur les nuées du ciel. Nous naviguons sur les lacs et rivières déjà parcourus ; ce qui explique notre joie de faire de nouveau seize portages, pour arriver enfin dans la rivière Albany sur laquelle nous allons naviguer jusqu'à Marten's Fall. La mission n'est plus à cet endroit. Le poste de la Baie d'Hudson s'est transporté à Ogoki, près de la rivière de ce nom qui se jette dans l'Albany. La mission l'a suivi. Nous arrivons le 1er juillet à ce confluent de la rivière Ogoki, dans la rivière Albany. Point de chapelle ici. Nos hommes dressent nos tentes. Pour Jésus-Christ on lèvera "la grande tente des officiers". Il y a



S. G. MGR HALLÉ CÉLÉBRANT LA MESSE SOUS LA TENTE.

une quarantaine de sauvages réunis à cet endroit. Monseigneur fait son entrée solennelle et accomplit toutes les cérémonies de la visite pastorale. Il administre le sacrement de confirmation à onze enfants.

Sa Grandeur ne demeurera que deux jours. Elle laissera le bon Père Couture, beau type de missionnaire que rien n'embarrasse, avec ce petit groupe qu'il continuera d'instruire et de catéchiser pendant quelques jours. Et nous voici de nouveau (3 juillet) dans notre canot sur les flots de la rivière Albany qui prend souvent les allures de notre Saint-Laurent. Nous descendons le courant qui se précipite avec

rapidité vers la Baie James. Le 6 juillet au soir nous apercevons "le fort Albany". Les magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de Révillon et Frères nous apparaissent d'abord ; on voit la petite chapelle des protestants. Puis enfin, à l'extrémité, la chapelle des catholiques, la maison des Pères Oblats et le couvent des Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa. Tout autour de ces maisons sont dressées les tentes des Indiens qui sont venus suivre les exercices de la mission et recevoir les instructions du "gardien de la prière".

Notre canot vient d'être signalé. La cloche sonne. Le Père Léon Carrière, le Père Belleau, les Frères Brodeur, Turgeon, Fontaine, Lavoie, tous oblats de Marie Immaculée, les Sœurs Grises, avec leurs enfants, sont sur le rivage. Monseigneur les bénit. Nous débarquons. Il faut se soumettre au cérémonial : la bonne poignée de main à tous. Nous sommes en présence des Cris de la Baie d'Hudson. A Fort-Hope et Ogoki, nous avons fait connaissance avec les Otjibwes, ou Sauteux. Ils sont plus gais, plus exubérants, plus expansifs. Les Cris se tiennent plus sur la réserve d'abord ; mais quand ils sont façonnés par le christianisme, ils se livrent volontiers à celui qui a gagné leur confiance. Les uns et les autres ne sont pas laids de figures, et tous à peu près vêtus comme les blancs.

Le 16 mai 1892, le Père Lefebvre, provincial des oblats, confiait au Père F.-X. Fafard, au Père Guinard et au Frère Grégoire Lapointe l'obédience de fonder la résidence d'Albany. Le 21 juin, deux familles sauvages arrivaient, auxquelles venait se joindre huit autres le 25 du même mois. Depuis la mission s'est développée ; elle a rayonné dans tous les environs, et son influence s'est fait sentir à Attawapiscat et jusqu'à Winisk. Le Père Fafard fut un géant de l'apostolat ; celui que les Indiens appelaient le prêtre "Sapier" a laissé là-bas un souvenir impérissable. Et certes, il mérite bien d'être à la gloire, après avoir été longtemps à la peine. Dès l'année 1893, le Père Fafard remonte la rivière Albany jusqu'à Fort-Hope. Ceux qui ont fait ce trajet savent qu'il faut, la plupart du temps, traîner le canot à la cordelle. La cordelle ! dure besogne s'il en est une ! C'est pourtant le procédé le plus avantageux et parfois le seul possible, quand il faut remonter un fort courant. Vous attachez un câble assez long et assez léger au canot. Deux hommes s'attellent à ce câble : ils marchent sur la rive, hâlent l'embarcation qui contient le bagage et que dirige un des voyageurs. Si vous marchez sur le rivage, vous trouvez des cailloux, de la boue, des branches, des maringouins. Le soleil vous darde de ses rayons. Vos pieds sont endoloris ; et votre tête exposée à des milliards de moustiques de tous noms et de toutes formes, tous plus malfaisants les uns que les autres.

Le 11 juin le Père Guinard et le Frère Lapointe s'embarquent pour Attawapiscat, l'un pour y bâtir une chapelle, l'autre pour y donner la mission. On trouve dans le "Codex historicus" des Pères à Albany, cette petite note : "Le 2 octobre le Frère Lapointe achève de lever la chapelle d'Attawapiscat, qui lui coûte beaucoup de sueurs et de dévouement". Représentez-vous ce qu'il en faut de travail : s'enfoncer dans la forêt pour couper les arbres, les transporter sur la neige jusqu'à la berge d'une rivière, les les jeter à l'eau au printemps et les faire flotter jusqu'à la résidence, puis équarrir à la hache, et scier à la main les planches qui doivent entrer dans la construction.

C'est en 1900 qu'on bâtit la chapelle de la rivière Winisk. On trouve à Albany le récit d'un voyage d'Albany à Winisk fait par le Père Fafard à cette époque. Il vous donnera une idée exacte des moyens de transport de la Baie James à la Baie d'Hudson.

"En revenant d'Albany, dit-il, en septembre dernier, nous avons voyagé heureusement pendant une semaine. Le huitième jour après notre départ, nous n'étions qu'à 15 milles environ de la rivière Winisk. Le vent nous était favorable et nous étions certains d'arriver ici ce jour-là. Mais tout-à-coup le vent nous devient contraire. Il est environ 2 heures de l'après-midi, nous jetons l'ancre. Le littoral de la mer nous paraît plat et très rocailleux. Il n'est pas prudent de passer la nuit ici, car si le vent devenait violent, nous serions exposés à faire naufrage. Alors je propose à mes hommes de retourner en arrière quelque vingt-cinq milles, où nous savons qu'un bois nous protégerait contre la tempête."

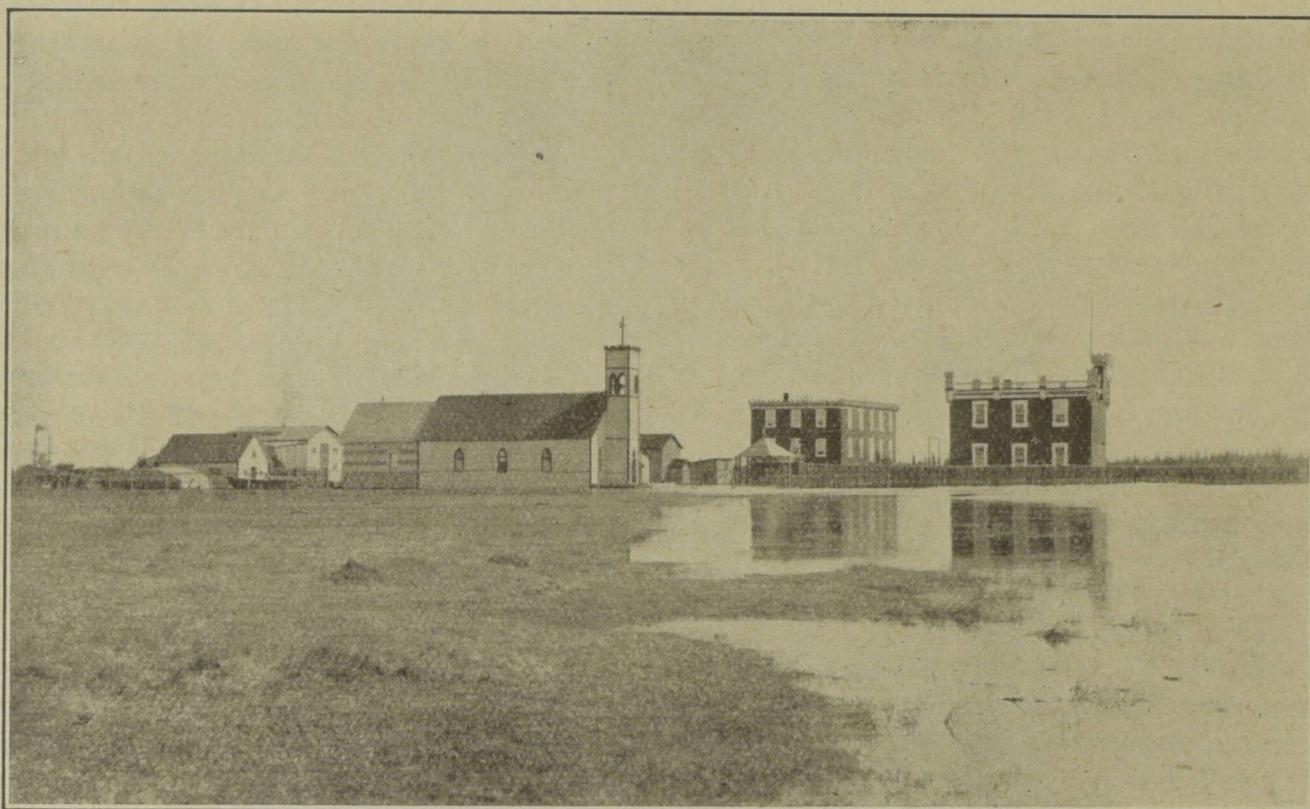
"Mes compagnons n'approuvent pas mon avis. Vers le soir nous essayons d'aller mettre pied à terre ; mais, crac ! Nous voilà sur les roches. Il y a encore plusieurs arpents pour se rendre à la terre ferme. Nous ne voyons partout que de grosses roches. Nous sommes forcés alors de faire machine en arrière. Nous nous dirigeons alors vers la haute mer en sondant et en cherchant un fond sablonneux. Enfin nous y sommes. Nous jetons l'ancre dans 15 pieds d'eau environ. A l'approche de la nuit, la marée baisse et nous laisse à sec sur un beau banc de sable. Vers 9 heures p. m. le vent tourne de l'ouest au nord, c'est-à-dire qu'il souffle de la haute mer sur la terre ferme. Il nous amène aussitôt la marée avec une grande vitesse.

"La nuit est sombre, le vent augmente, tout annonce quelque sinistre événement. Sur ce, un de mes hommes saisit son sac de voyage, et il part en disant : "Je m'en vais sur la terre ferme, car, si nous restons ici, nous sommes perdus. Je tâche de le retenir, mais en vain.

" Craignant que mes autres compagnons ne m'abandonnent aussi, je leur fais un petit sermon sur la confiance que nous devons mettre en Dieu, surtout au moment du danger. Lorsque

j'eus fini, personne ne dit mot, et il règne un silence de mort dans notre embarcation. La marée ne tarde pas à monter, et aussitôt l'eau commence à envahir notre petit bateau déjà chargé lourdement de provisions, peintures, etc. Pendant quelque temps, je n'ai pas trop de peine à rejeter l'eau à mesure qu'elle monte. Vers 10 heures p.m. l'eau gagne. Alors un sauvage vient à mon secours et saisissant une chaudière contenant quatre gallons, il puise à pleins bords. La nuit augmente sans cesse, l'eau devient plus profonde et le volume des vagues augmente dans la même proportion. Je demande alors à mon homme de l'avant s'il pense que nous pouvons faire face à la tempête jusqu'à ce que la marée se retire. La réponse affirmative

aussitôt la chaîne tombe à l'eau. Libre de tout entrave, notre bateau se retourne sur lui-même et se dirige sur la terre ferme. En faisant ainsi face au rivage, une lueur d'espérance brille à nos yeux, mais il s'en faut que nous soyons hors de danger. Il est impossible de hisser nos voiles par une tempête semblable. Les vagues vont plus vite que nous, et passant, elles embarquent sans façon sur l'arrière. De temps en temps mes compagnons s'arrêtent pour dire : " C'est impossible, nous sommes perdus ". " Courage, mes braves, confiance en Dieu et faisons notre possible ", leur dis-je. Cependant une pensée me préoccupe : notre bateau va-t-il se heurter et se briser contre les pierres ? Alors que deviendrons nous ? Notre bateau avance lentement.



LA MISSION D'ALBANY AU PRINTEMPS

ne me rassure guère. La pluie tombe par torrents, le vent devient plus violent, les vagues semblables à de hautes collines viennent s'abattre sur nous et nous couvrent de la tête aux pieds. J'entends mes hommes se dire les uns aux autres : " Nous sommes perdus ". Sans toutefois perdre courage moi-même, je fais à Dieu le sacrifice de ma vie, je promets des messes en l'honneur de la T. Ste. Vierge, et je fais vœu d'aller en pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, si j'échappe au naufrage. Je m'attends à ce que chaque nouvelle vague qui arrive nous engloutisse au fond de la mer. Je n'y tiens plus. " Décroche la chaîne de l'ancre, dis-je à mon homme de l'avant ". " Je ne puis arracher la fiche qui la retient " dit-il. Alors il se met à bucher la chaîne de l'ancre de toutes ses forces. Mais c'est en vain. Enfin, par un suprême effort, il réussit à extraire la fameuse fiche, et

La sonde donne 10 pieds d'eau. Nous ne suffisons pas à puiser ; l'eau nous gagne malgré nous. Nos forces commencent à s'épuiser, car, il y a déjà plusieurs heures que nous sommes à la peine. Enfin notre bateau touche fond, et aussitôt il va s'échouer sur une batture de sable. Nous sommes sauvés, *Deo gratias!* Il neigeait à plein temps avec une température glaciale. Nous étions imbibés jusqu'aux os. Il est 5 heures du matin. Une longue heure s'écoulera avant que la marée se retire et nous permette de débarquer. Chacun se blottit pour conserver le peu de chaleur qui lui reste, et pour jouir en paix du bonheur d'avoir échappé au naufrage. Enfin lorsque le temps est propice, nous débarquons et nous allons faire un bon feu. Nous dressons une cabane à la mode du pays, nous buvons une bonne tasse de thé et nous voilà heureux.

“ Pour être bref, j'omettrai de nombreux détails et je me contenterai de vous dire que nous avons séjourné 10½ jours. La marée n'est jamais revenue à la hauteur où elle nous avait laissés. Quatre fois nous avons traîné notre bateau pour aller à sa rencontre, mais comme pour se moquer de nous, à chaque fois, elle s'en retourna. Enfin le onzième jour après beaucoup de difficultés nous avons réussi à nous mettre à flot. Deux heures de navigation nous amenait à l'embouchure de la rivière Winisk. Comme la marée baissait, il nous a fallu jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière et ce n'est que le lendemain que nous avons pu continuer notre route. Nous arrivons à Winisk le 6 octobre après trois semaines de navigation ”.

Ces randonnées des missionnaires démontrent bien que l'esprit de Paul vit encore dans l'Église. Nos religieux se taisent ; nous pouvons, nous, parler pour démontrer la vitalité du catholicisme et de l'Église, notre mère.

En 1907, c'est le Père Fafard qui perd son sauvage et ses chiens dans une tempête où il ne voyait ni ciel ni terre. Il se trouvait sur les rives de la baie James, mais trop éloigné du rivage pour l'apercevoir. Après quelques heures il entend crier son guide et retrouve sa route.

Un autre jour c'est le Père Boisseau qui faillit faire naufrage et resta 10 jours trempé jusqu'aux os. En 1916, le Père Carrière revient de Kapouska, et se perd toute une journée dans un brouillard sur la mer. Heureusement que la boussole lui donne la direction de la terre et l'empêche de couler une seconde fois sur la glace. Bien d'autres aventures furent le partage du Père Martel qui trouve toujours que tout va pour le mieux... “ Extra ” dit-il, dans ses courses apostoliques. En visitant la Baie James on se rend compte de la vérité de cette affirmation de Veillot : “ Tout l'art du missionnaire est de mourir à tout et tous les jours et toujours ”. Il arrive parfois que c'est la fin des misères terrestres et le commencement de la gloire. C'est ainsi que la mission d'Albany compte deux victimes du devoir.

En 1909, les Frères Cadieux et Portelance vont faire la pêche avec le Père Duret et deux sauvages. Ils savent bien que l'on compte sur eux comme sur une seconde providence pour ravitailler la mission. On s'est rendu au “ Fishing Creek ” à environ 12 milles du Fort Albany. La pêche a merveilleusement réussi, et le canot est rempli de poissons. Tous reviennent heureux du résultat de la journée. Tout à coup une petite brise amène deux vagues dans l'embarcation ; celle-ci penche d'un côté ; et tous les poissons de glisser à cet endroit. Ce mouvement fait chavirer la chaloupe. Tout d'abord le Frère Cadieux, bon nageur, se lance vers le rivage qui est assez rapproché. Il est près de l'atteindre quand il disparaît sous les eaux.

Le Frère Portelance se fait remorquer par un sauvage ; mais quand celui-ci s'aperçoit qu'il va être victime de l'onde avec celui qu'il veut sauver, il fait lâcher prise au pauvre Frère qui disparaît également. Le bon Père Duret s'est accroché à la chaloupe. Il sut garder ses positions jusqu'à ce qu'on vint le retirer du péril imminent. Les deux Frères convers descendent vers la baie James. On ne les retrouve que l'été suivant. Le reste de l'année se passe bien péniblement au Fort. Les Pères Boisseau et Duret tout en faisant leurs classes au couvent d'Albany, remplissent les fonctions de frères convers.

Pas un seul ne reste à la mission. Disons avec le père Duchaussois qui a si bien chanté les apôtres inconnus : “ Heureux les humbles ! Heureux les solitaires de la vie cachée ! Heureux ceux qui auront été dans l'apostolat des petits, comme Joseph nourricier de Jésus et de Marie, les serviteurs bons et fidèles ! ”

Pendant que les chapelles se construisent et que les missions s'organisent à Attawapiscat et à Winisk, Albany continue dans la voie du progrès.

Bientôt le poste allait bénéficier du dévouement des Sœurs Grises d'Ottawa. En 1902, le père Fafard qui était allé en civilisation, revient à Fort Albany avec les Frères Lacombe et Boissonnault et quatre femmes héroïques : Sœurs Saint-Martin, Saint-Félix de Valois, Saint-Jules et Sainte Perpétue. L'arrivée de ces religieuses fut un événement considérable pour toutes les missions de la Baie et de l'Ontario Nord. Depuis cette date, leurs mains ont pansé bien des blessures et leurs lèvres ont enseigné la vérité aux enfants que l'on amenait jadis de Fort-Hope et d'Ogoki aussi bien que d'Attawapiscat et de Winisk. Combien est fructueux cet apostolat des Sœurs aux missions ! Avec l'éducation donnée aux enfants, il est mille détails de la vie dans lesquels le prêtre missionnaire ne peut pas descendre et dans lesquels pourtant il est bon qu'une main expérimentée et charitable vienne façonner le cœur de ceux qui, arrachés naguère à l'infidélité, ignorent combien est abondant le surcroît promis à ceux qui cherchent le royaume de Dieu et de sa justice. Les petites filles ont acquis avec la science de la religion, des notions d'hygiène et de propreté qui ont transformé tant de familles et de tentes voyageuses. Mais ce couvent, il a fallu le bâtir. Ces enfants, il faut les nourrir, les vêtir, les réchauffer, les guérir ; les religieuses elles-mêmes doivent trouver la subsistance, si maigre soit-elle, et cela dans le pays le plus dénué du monde peut-être. Ici encore, il faut dire merci aux Frères convers. A eux, de bâtir, de rassembler l'énorme quantité de bois nécessaire au chauffage. Sait-on qu'il faut à ces apôtres inconnus de la baie James quatre mois d'hiver passés dans la forêt, et dans une misérable cabane, pour couper le bois nécessaire à la mission ? Il faut

ensuite le transporter sur la glace par des froids de 46 degrés. Au 15 avril 1905, par exemple, les Frères reviennent au Fort. Ils ont coupé trois cents billots et équarri cent pieds de bois. Le tout a été traîné à bras d'hommes sur le bord de la rivière.

Nous demeurons à Albany du 6 juillet au 13 juillet.

Albany ! Que de souvenirs affluent dans nos mémoires pendant ces jours de paix profonde, loin des misérables calculs humains. Bien avant 1892, date de la fondation de la résidence, les missionnaires vinrent ici prêcher aux sauvages. Celui qui a dit aux hommes : " Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ". Nous croyons voir revenir les pères Déléage et Pian qui au mois d'octobre 1859, firent naufrage à quarante milles d'ici. Nous relisons, dans le livre si vivant de l'abbé Proulx, " A la Baie d'Hudson ", la narration des souffrances qu'ils endurèrent dans la neige et sur les glaces pendant les quatre jours et les quatre nuits qu'ils furent en route après leur infortune. " Le deuxième jour, le Père Déléage, affaibli, malade, succomba sous le poids de sa charge ; ayant rencontré un sauvage de Moose, il l'engagea pour porter son paquet, une journée. Puis il reprit le bât, chancelant, titubant. Le soir du troisième jour, ils couchèrent à proximité de la hutte d'un autre sauvage. Ils supplièrent ce brave homme de les accompagner, moyennant finances jusqu'à Albany. Le père Déléage ne pouvait poser le pied à terre sans éprouver d'atroces douleurs, ses jambes se refusaient à supporter la pesanteur de son corps ; il se traînait péniblement s'appuyant des deux mains sur un bâton."

Au surplus, les Pères oblats ne faisaient que reprendre les routes parcourues par les Jésuites qui méritèrent ce témoignage de Bancroft : " L'Histoire des travaux des missionnaires se rattache à l'origine de toutes les villes de l'Amérique française, pas un cap n'a été doublé, pas une rivière n'a été découverte sans qu'un Jésuite n'ait montré le chemin."

Dès le mois de juin 1672, le père Albanel vint sur les bords de la Baie. Il était en compagnie de M. de Saint-Simon et du sieur Couture ; ils enterrèrent au pied d'un gros arbre une plaque de cuivre, sur laquelle étaient gravées les armes du grand roi, et ils proclamèrent solennellement au milieu des landes désertes et silencieuses que les pays appartenaient à la France. L'Angleterre était d'un avis différent. Dès 1678, elle avait sur la baie James trois forts : Rupert, Monsonis et Albany. Hélas ! le père s'aperçut bien vite que l'on attribuait son voyage à un but de trafic. Aussi bien sent-il le besoin, en face de cette " si fameuse baie d'Hudson tant recherchée ", d'exposer les motifs qui l'ont décidé à entreprendre si périlleuse course :

" Ce n'est pas l'attrait du commerce qui m'amène ici. Si j'ai souffert la fatigue d'un aussi long voyage au travers de tant de hasards, ce n'est point pour autre motif que celui de vous éclairer des lumières de la foi, vous enseigner le chemin du ciel et vous rendre très heureux après cette vie. Ce sont mes pensées, et ce sont aussi les pensées des Français qui m'ont envoyé ici pour vous dire que la raison principale, pour laquelle ils vous ont procuré la paix avec l'Iroquois, c'est pour vous obliger à prier Dieu tout de bon ; votre conversion au christianisme doit être la reconnaissance de ce grand bien. C'est le second présent."

D'autres souvenirs affluent à la mémoire et font organiser des voyages d'exploration. C'est ainsi que le 10 juillet, le père Carrière, avec le frère Fontaine, qui est un mécanicien de premier ordre, nous fait monter sur un chaland à gazoline, s'il vous plaît. Nous remontons la rivière Albany à une demi-lieue de la résidence actuelle des Pères ; et sur la rive droite, se trouvent des fossés et des tranchées qui nous indiquent sans aucun doute l'endroit où s'élevait jadis le fort Saint-Anne. On retrouve des briques, des ferrailles, d'autres débris qui indiquent que là, vécurent des civilisés, qui se battirent pour la possession de ces terres.

C'est toute une épopée que l'on revit ce jour-là sur l'emplacement du Fort Sainte-Anne. En 1685, eut lieu, à la baie d'Hudson, la première de ces expéditions militaires hardies, incroyables où s'illustrèrent d'Iberville et ses Canadiens. Le gouverneur Denonville laissa mobiliser un corps de soixante-dix canadiens, et il leur donna pour chefs quatre de leurs compatriotes, officiers braves, également brisés aux voyages de terre et de mer : c'était le sieur Lenoir, et les trois frères Lemoyne, les sieurs de Saint-Hélène, d'Iberville et de Maricourt. On leur adjoignit trente soldats, commandés par MM. Duchesnil et Catalogne. Cette petite armée avait pour commandant en chef le chevalier de Troyes et pour aumônier le père Silvie.

Il faudra qu'un jour ou l'autre un de nos historiens mette à l'affiche les exploits d'Iberville qui écrivait au roi : " Sire, je suis las de conquérir la Baie d'Hudson ". Dollard a eu la bonne fortune d'avoir le sien. Quel sera celui de d'Iberville ? Il trouverait en ce Jean Bart du Canada un professeur d'énergie dans les luttes que nous devons toujours soutenir pour rester ce que nous sommes et ce que nous devons être. En attendant, nous explorons le Fort Sainte-Anne, dont les Français s'emparèrent le 26 juillet 1685, faisant main basse sur des pelleteries évaluées à plus de cinquante mille écus. Les échos nous répètent le nom du jésuite Silvie, après celui d'Albanel ; les eaux de la rivière nous semblent encore teintées du sang

du père Dalmas lâchement assassiné par Gullory ; tandis que l'on voit le père Gabriel Marest revenir sur un des vaisseaux de M. d'Iberville pour reprendre le poste périlleux laissé vacant par la mort de son confrère. On comprend mieux sur les bords de la Baie-James l'admiration de Parkman pour nos religieux, quand il constate tous leurs dévouements obscurs et intrépides : " Une vie isolée de toutes relations sociales, et éloignée de tout ce que l'ambition poursuit avec ardeur, puis une mort solitaire, ou se présentant sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspective des missionnaires." Elle n'a guère changé. Les Pères Oblats continuent les traditions des Jésuites ; comme les fils de saint Ignace, les enfants de Mazenod se disent : " Dieu prendra soin de nous ; et j'espère que plus ces missions seront pénibles, plus il se trouvera de missionnaires qui s'offriront à Dieu pour y être envoyés." Ces paroles sont bien dignes des apôtres et des martyrs. Nous les méditons en longeant les côtes désertes et arides où les vaisseaux de M. d'Iberville, toujours victorieux, se sont promenés en tout sens pendant dix ans. Puis, nous nous retrouvons le soir au fort actuel d'Albany. Comme la mission est terminée, Monseigneur ne fait que présider la prière du soir. Les sauvages commencent par chanter un cantique, ils récitent des prières. Ils entonnent un nouveau cantique, ils disent le chapelet, ils finissent par un ou deux autres cantiques. Ils aiment à chanter et ils chantent bien. Monseigneur administre le sacrement de confirmation à 25 enfants et à une adulte. C'est une esquimaude de soixante-dix ans peut-être, — les sauvages ne savent jamais leur âge. — Nous vivons des jours heureux avec les missionnaires. Nous sentons que leur consolation, c'est de veiller jusqu'à la fin sur les débris des vieilles nations indiennes. Bien des fois ils ont médité cette parole de leur frère en religion, le saint évêque Grandin : " Dans ce pays de sauvages et de bêtes fauves, s'écriait-il, parlant du Nord-Ouest, sous le ciel glacial, sur ce sol couvert de neige, il vient cependant des commerçants qui s'exposent à tous les dangers pour acheter des peaux d'ours et de martres ; pas une queue de loup ne se perd dans nos pays de désolation... Et on ne trouverait pas des prêtres pour venir y chercher des âmes ! "

Nous, nous trouvons des religieux qui souffrent de la séparation des parents. Le missionnaire a beau dire adieu à sa famille et à sa province ; il les emporte avec lui au fond de son âme, et ses prières quotidiennes ne font qu'entretenir, en les purifiant encore, ces affections si douces et si légitimes. On comprend avec quelle avidité on lit les lettres qui arrivent de la civilisation ; avec quelle joie on entend parler de tout ce qui touche aux siens là-bas.

Le 13 juillet, nous nous embarquons pour la mission d'Attawapiscat. Nous sortons de la rivière Albany et nous voici dans cette détestable baie James qui ne fut pas tendre à Mgr Latulipe et que le Père Guillaume Charlebois n'a sûrement pas oubliée. Cette baie s'étend du cap Jones, à l'est, au cap Henriette, à l'ouest, sur une largeur de 350 milles, et elle s'avance dans les terres à une profondeur de 150 milles. Elle n'est elle-même qu'un golfe de la grande baie d'Hudson, la mer Méditerranée du Canada, dont l'étendue égale plus de la moitié de la vieille Méditerranée d'Europe : longueur : plus de trois cents lieues, largeur : deux cents lieues, superficie 5,500 lieues carrées. Plusieurs détroits la mettent en relation avec la mer glaciaire, et elle communique avec l'Océan Atlantique par le détroit d'Hudson, d'une longueur de 500 milles, large en moyenne de 100 milles, et profond de 100 à 300 brasses. Tout autour de la baie James les rivages sont plats et marécageux ; ils paraissent être un envahissement graduel de la terre ferme sur le domaine des eaux très peu profondes sur un évasement d'environ 15 milles. Pour une fois la baie fut clémente. Le 14 juillet au matin, nous arrivons à Attawapiscat où nous fûmes reçus avec le cérémonial habituel par le Père Bilodeau, supérieur de mission, le Père Saindon, son assistant, le Père Martel, de Winisk, le deux Frères Laflamme, frères selon la nature et selon la religion, et le Frère Thiboutot. Ici les tentes sont très nombreuses autour de la chapelle et de la résidence des Pères. La mission compte environ 600 catholiques d'une ferveur qui rappelle la primitive Église. Cette population est on ne peut plus morale. Les familles vivent la plus grande partie de l'année isolées les unes des autres. Leur piété et leur esprit de prière attirent sur eux, en abondance, des grâces de pureté et de conservation. La générosité de ces pauvres sauvages devrait faire rougir les riches civilisés qui trouvent toujours trop grande la part de leur bien faite à Dieu. Ils apportent à l'évêque et au Père leurs présents, peaux de vison, peaux de castor, argent même, parce qu'ils savent le commandement " Droits et dîmes tu paieras à l'Église fidèlement ". La cérémonie de la confirmation est fort belle. A cause de l'exiguïté de la chapelle, il faut faire une cérémonie spéciale pour les hommes et une autre pour les femmes. Monseigneur confère le sacrement de confirmation à 35 garçons et à 35 filles. Notre séjour, commencé sous des auspices si heureux, devait se continuer jusqu'au 20 juillet. Monseigneur visite toutes les tentes reluisantes de propreté. Les sauvages sont admirables de résignation. On ne se fait pas idée de leur zèle à s'instruire de notre sainte religion et des sacrifices qu'ils s'imposent pour participer aux fruits de la mission. Aussi accueillent-ils à leur foyer l'évê-

que avec une reconnaissance profonde pour cet acte de paternelle condescendance. Ils ne sont pas rares ceux qui font quatre cents milles en canot pour venir recevoir la bénédiction du "gardien de la prière". J'ai vu la joie rayonner sur la figure d'un vieillard et de sa digne compagne qui avaient navigué sans relâche pendant onze jours pour arriver à temps et voir Mgr Hallé comme ils avaient vu, disaient-ils, Mgr Lorrain et Mgr Latulipe. Nous sommes heureux de passer plusieurs jours avec les missionnaires. Nous causons de leurs prédécesseurs, du Père Boisseau, du Père Meilleur, tous deux au Fort Georges avec le Frère Martin depuis deux ans. En lisant le "Codex historicus", on trouve des phrases comme celles-ci pour l'année 1917 :

pas peur pour la modestie du religieux. Le Père Martel ne soupçonne pas son héroïsme. Il marche, il trotte. Comment voulez-vous vous asseoir sur la traîne pendant un froid pareil ? La pensée de rencontrer ses ouailles le soutient.

Mais il faut quitter la fervente mission d'Attawapiscat. C'est le 20 juillet. Le départ est fixé à trois heures. Tout va bien avec notre petit moteur mis dans une chaloupe de bonne dimension. Nous sommes en tout dix-huit personnes. Nous amenons à l'école d'Albany, neuf petits sauvages, six garçons, trois filles. Le soir, vers neuf heures, nous jetons l'ancre et nous dormons comme des bienheureux. Le lendemain tout marche à merveille. Mais voilà ! Le soir un brouillard épais couvre la mer. Impossible



S. G. MGR HALLÉ, PHOTOGRAPHIÉ DEVANT L'ÉGLISE D'ATTAWAPISCAT,  
(Baie James), au milieu des enfants cris de la mission.

"Le Père Martel reste seul avec le Frère Turgeon. Comme pour leurs devanciers l'isolement est grand, mais ils ne s'attristent pas. La pensée de se savoir où Dieu les veut fait leur force". En 1923, on écrit : "C'est la même éternelle monotonie que rien ne vient interrompre". L'isolement est une des grandes souffrances. L'homme est né pour la société. Il a besoin de communiquer avec ses semblables.

Le 4 février 1924, le Père Martel partait pour visiter la mission de Winisk à 400 milles. Le Père Martel, beau type de missionnaire, est de ceux qui savent oublier et leurs goûts et leurs aises pour entreprendre telle randonnée pendant la période la plus froide de l'année. Supporter le froid un jour, deux jours, une semaine même, passe encore ; mais subir ses morsures pendant un long mois, cela devient héroïque. Ne prenez

d'avancer. Notre pilote craint les battures de sable et de roche. Le vent s'élève ; pendant quarante-huit heures nous serons le jouet des vagues, tout près de la rivière Albany, à quatorze milles du fort Albany. Après la tempête, le beau temps revient. Heureux et fiers, nous rentrons le 24 juillet à la résidence des Pères qui commençaient à s'inquiéter pour nous. Eux ils en ont vu bien d'autres. Nous nous reposons chez eux jusqu'au 28 juillet.

Les frères convers, eux, ne se reposent pas. Ils se préparent à partir pour la fenaison. Tout est problème dans ces lointaines régions. C'en est un de nourrir les bœufs de trait et les vaches nécessaires à la nourriture de la colonie d'Albany. Il faut se rendre à une quinzaine de milles, faucher une espèce de foin de grève que l'on dispute aux marées. Quelle rude corvée que de

passer des semaines, les pieds dans l'eau et la tête exposée aux piquûres des maringouins, afin de faucher le foin nécessaire pour l'hivernement des bestiaux ! On va camper vers l'embouchure de la rivière Albany. Des religieuses accompagnent les faucheurs afin de préparer leur nourriture ; un Père s'y rend également pour célébrer la sainte messe et donner Jésus-Christ à ceux qui en ont tant besoin dans leurs fatigues et traverses. On vit sous la tente pendant tout ce temps. Après avoir fauché et ramassé le foin, on le charge sur des chalands qu'un moteur traîne jusqu'à la résidence. Mais il faut profiter des vents et des marées favorables. Il arrive parfois qu'après avoir travaillé tout le jour on fait la remorque des chalands la nuit. On demandait à un frère convers, combien d'heures il avait pris le soir pour remonter le courant jusqu'au Fort. Il répondit tout simplement : " Ah ! tout à bien marché. A six heures du matin, nous étions à la messe dans la chapelle ".

Les Pères Oblats à la Baie-James ou à la Baie-d'Hudson n'ont pas que des missions avec résidences, comme Albany, Attawapiscat à 150 milles d'Albany, Winisk à 400 milles au nord d'Attawapiscat, sur le versant nord de la rivière du même nom, à une couple de milles de la Baie d'Hudson, Fort-Georges dans la province de Québec, également sur la Baie d'Hudson. Ils ont d'autres postes, où ils vont surtout l'hiver jeter la bonne semence de foi et de vertus solides que la grâce du Christ ne manque pas de faire germer dans le cœur de ces bons Indiens. Une de ces missions bien intéressantes est celle d'Opénaga. Cette mission située à 120 milles au nord d'Attawapiscat, comprend une quinzaine de familles crises. Chaque année, le missionnaire visite ce groupe de sauvages, afin que les vieillards et les malades, les femmes et les enfants, empêchés de suivre les exercices de la mission d'été à Attawapiscat, participent eux aussi aux bienfaits de la religion.

Le Père Boisseau, aujourd'hui au Fort-Georges, qui, dix fois consécutives a fait la mission de Winisk, a raconté une de ses courses apostoliques à Opénaga. Imaginez les horreurs d'une nuit passée sur une immense baie, par une tempête des plus terribles, sans autre abri contre le vent et la neige qu'un traîneau de deux pieds renversé sur le côté ; et bien sûr, vous direz que nos missionnaires n'ont rien à envier à ceux qui vivent aux glaces polaires. (1)

Les Pères ont quatre autres missions à visiter de pareille façon : Nakitawisaki, Lawaki, Akamoski et Kapouska. Comment expliquer tous ces dévouements ? C'est toujours le même mot

d'ordre : sauver des âmes rachetées par le sang d'un Dieu. Et comme elles vibrent ces âmes à l'unisson des âmes de leur père en Jésus-Christ. Lisez cette lettre écrite au père Martel :

Lac Winisk, 25 janvier 1925.

Toi L. Philippe — " La Robe noire ",

Je t'écris, mon Père que j'aime dans le Seigneur afin que je te dise que je suis bien vivante aujourd'hui. Je veux t'apprendre mon Père, que je suis excessivement malheureuse, ne pouvant pas me confesser ni entendre la parole religieuse, ni recevoir la Sainte-Eucharistie. Voilà pourquoi je suis dans la peine. Je me redis ces choses et mon âme en souffre. Mais toi mon Père qui es employé par le Grand Esprit, ne cesse pas de prier pour tes enfants. Je te supplie de te souvenir de moi durant la messe, moi je prie pour toi du mieux que je suis capable. Ah ! mon Père j'ai une grande tristesse, ne pouvant pas te voir, ne me possédant pas (et étant soumis à mes parents). Voilà pourquoi, j'ai de la peine.

Je me rappelle ce que j'ai appris de bon à l'école, la bonne instruction qui nourrit mon âme. Le plus que je suis capable je veux profiter de toutes ces choses. J'en suis toujours dans l'admiration de ce qu'on m'a montré et je m'applique à en profiter.

Tous les jours je dis le chapelet afin que la Sainte-Vierge me fasse heureuse afin que je sois toujours forte pour agir comme j'ai été enseignée.

C'est tout ce que j'ai à te dire mon Père. Je te demande de me faire plaisir en voulant bien m'écrire. Prie pour moi, je prie pour toi.

Au revoir,

Moi, Nancey Walaro.

Ne discutons pas le style. Admirons les sentiments si beaux de foi et de résignation en la divine volonté. Pendant l'année, les Pères veulent entretenir dans la ferveur les âmes que Dieu leur a confiées, et qui correspondent si bien aux divines avances du Maître.

Aussi bien a-t-on recours à mille industries pour demeurer en contact avec ces chers enfants des bois. J'ai vu, à Attawapiscat, un journal qui évidemment ne sort pas des ateliers qui publient les journaux jaunes ; mais dont la tenue est autrement digne dans sa grande pauvreté. On se sert du crayon et du simple papier d'emballage ; mais, quelle propreté sur ces feuilles où l'on voit des portraits, mais pas ceux des mondaines qui se déshabillent en public pour obéir à des modes insensées ; on publie des articles de doctrine ; on y insère des chants

(1) Voir brochure, *En mission chez les Cris*, par Edouard Meilleur.

et des devinettes. Bref, il y a la plus grande variété ; mais l'on n'exploite pas les crimes pour plaire aux passions des humains. Je crois bien, somme toute, que la civilisation des Indiens catholiques est bien supérieure à celle dont les blancs sont si fiers.

\* \* \*

Le 28 juillet, c'est le jour du départ pour "la ligne", c'est-à-dire que nous nous embarquons ce jour-là sur la rivière Albany, pour entrer dans la rivière Anglaise et la Pagwa, afin d'atteindre à Pagwa le Transcontinental. Les adieux sont toujours tristes. Pères, Frères et Sœurs sont sur la grève. Ils nous voient partir. Ils restent, eux. Le Père Bilodeau s'embarque avec nous. Il est excellent missionnaire et mécanicien à ses heures. Il mettra en action le petit moteur de quinze forces qui nous rendra sans défaillance à l'English Post. Puis nous entrerons dans la Pagwa le 4 août. Pendant ces quatre derniers jours, nous connaissons la cordelle, les marches sur la rive ; nous verrons nos Indiens marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture pour soulever le canot au-dessus des roches, etc., etc.

C'est la fin ; nous avons parcouru près de onze cents milles en canot. Le 8 août au matin nous sommes dans le "Transcontinental". Les sauvages demeurent dans leurs forêts avec leurs chers missionnaires. (1) Nous avons l'âme em-

(1) Voici le nombre par provinces des Indiens du Canada, d'après le dernier rapport du gouvernement fédéral :

Ontario, 26,411 ; Colombie, 25,594 ; Québec, 13,336 ; Manitoba, 11,694 ; Saskatchewan, 10,646 ; Alberta, 8,837 ; Territoire du Nord-Ouest, 3,764 ; Nouvelle-Ecosse, 2,031 ; Nouveau-Brunswick, 1,518 ; Yukon, 1,528 ; Ile du Prince-Edouard, 292. Total : 105,998.

baumée de tant de vertus contemplées chez ces pauvres enfants des bois. Nous pensons avec bonheur que l'histoire de la propagation de la foi au Canada est faite de sublimes holocaustes. "Les pauvres sont évangélisés". C'est ce que proclamait Pie X dans son Exhortation au clergé, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale : "L'Église catholique se réjouit et se glorifie par dessus tout du dévouement si dignes d'éloge avec lequel son clergé annonce la paix chrétienne et apporte le salut de la civilisation aux peuples sauvages. Grâce à ces immenses travaux, souvent même au prix de son sang, le royaume du Christ s'étend de jour en jour parmi les peuples, et la foi chrétienne retire de ses triomphes une nouvelle splendeur." Que la Compagnie de Jésus et la Congrégation des Oblats de Marie soient particulièrement bénies pour les travaux entrepris sur ce vaste territoire de Monseigneur Hallé ! De leurs travaux héroïques se dégage une irrésistible leçon de coopération généreuse aux travaux apostoliques par la prière, les bonnes œuvres et surtout l'aumône dont on a tant besoin pour promouvoir les intérêts des pauvres sauvages. Et que les jeunes entendent la voix du maître, s'il les appelle à faire le sacrifice d'eux-mêmes. *Massis quidem multa, operarii autem pauci.*

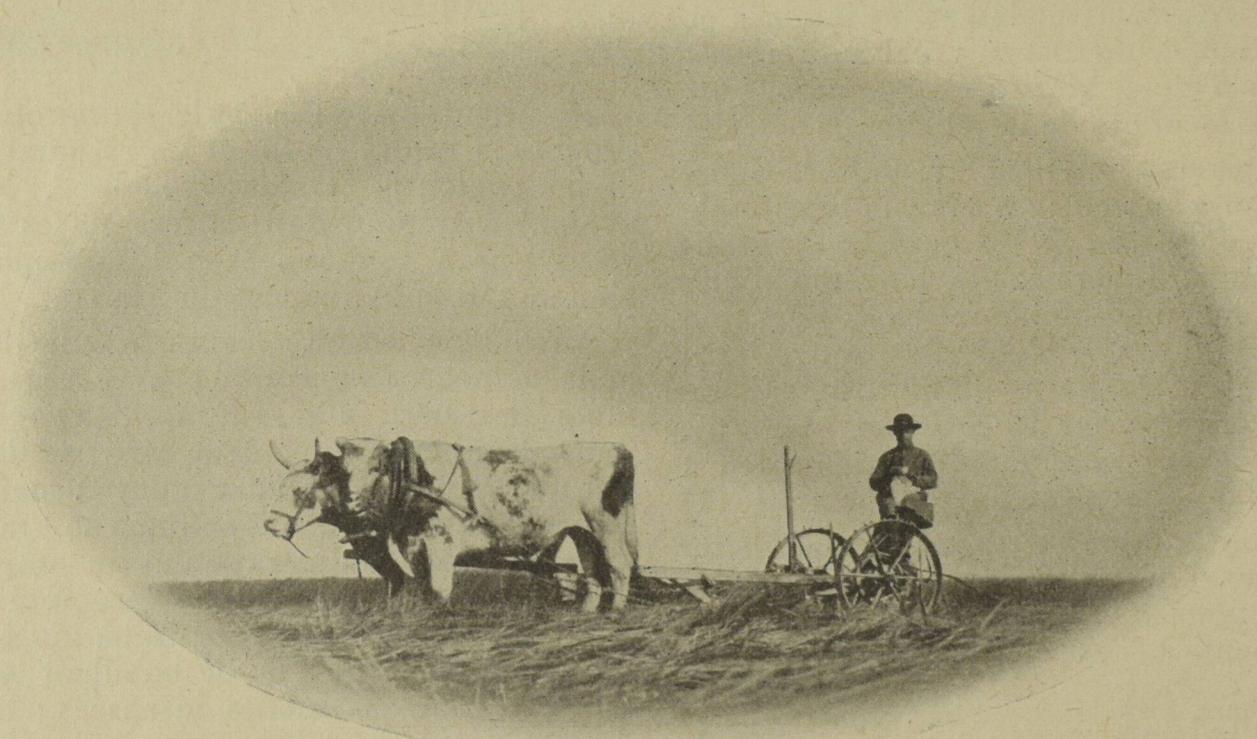
Abbé Philippe PERRIER.

(Action française)

La vérité est le premier de tous les biens ; sa possession la première de toutes les jouissances.

Le bien est lent, il monte ; le mal est rapide, il descend.

Mme SWETCHINE.



L'AGRICULTURE A LA BAIE JAMES

Frère convers fauchant le foin.

## Vers la gloire

ÉCRIT POUR "L'APÔTRE"



MADAME Beaubien habitait un village de huit cents âmes. Pour bien saisir la signification du fait, il est essentiel d'avoir vu des villages de cette catégorie. Groupements de maisons paisibles autour du clocher; puits artésien et jardins propres; routes désertes qui ne tuent pas trois chiens par année.

Née Chouinard, — des Chouinard d'en bas de Québec, — madame Beaubien faisait grand cas de son origine. Ce lui était une rude humiliation que de s'étioler prosaïquement, sans l'ambiance nécessaire à son plein épanouissement, dans un village aussi purement calme, aussi somnolent, aussi village que le sien. Elle se dédommageait en courant à Montréal trois fois la semaine. Elle y achetait ses robes et celles de ses filles, des ombrelles qu'elle ne portait jamais, y moissonnait chronique scandaleuse et propos de théâtre. Son mari, placide marchand rivé au comptoir, n'eût osé un blâme ni une désapprobation.

Pour avoir vécu vingt-cinq ans dans sa retraite, madame Beaubien n'avait rien perdu de sa morgue native ni de ses prétentions mondaines. Elle était Chouinard avant d'être Beaubien. Elle régnait dans sa maison, en imposait, par son sourire ou l'acier bleu de son regard, aux voisins immédiats. Dans la région, on l'appelait l'impératrice.

L'impératrice, dans le fond de son âme, croyait avoir l'importance qu'elle s'attribuait. Or chaque soir, en parcourant les journaux, elle rageait de ne pas apercevoir son nom à tel et tel endroit. N'avait-elle pas assisté autant que d'autres, toujours nommées, à cette réception donnée à Montréal? N'était-elle pas à Ottawa, chaque année, pour l'ouverture des Chambres? Bien qu'elle se démenât vigoureusement, jouant des coudes et du pied, il était rarement fait mention de sa petite personne. Elle soupçonnait les journalistes de la persécuter froidement.

Ce fut bien pire quand sa fille aînée, qui n'était ni fabuleusement intelligente ni jolie, atteignit ses dix-neuf ans.

Elevée avec le sentiment que sa famille, — surtout par l'ascendance maternelle, — était d'essence unique, la demoiselle s'était développée en pimbêche majestueuse. Elle avait fait

ses débuts à seize ans, à Montréal, naturellement, avait récidivé à dix-sept, était revenue à la charge au dix-neuvième anniversaire. Tout cela, bien entendu, sans causer le moindre remou dans le monde de la grande ville, ni même attirer au village un étudiant en droit ou un clerc de notaire. Ainsi qu'il convient, elle était passée glorieusement inaperçue, sans que la dernière gazette eût songé à publier sa photographie.

L'impératrice écuma pendant huit jours, jurant sur son âme, et par son nom de Chouinard, qu'elle se vengerait de l'humanité.

Il existait un moyen terme, mais l'impétueuse épouse du marchand le réprouvait. Comme l'homme de La Fontaine, qui attendait la fortune dans son lit, elle voulait un peu que la gloire vînt d'elle-même à sa rencontre.

Il était pourtant facile de s'aboucher avec quelque journaliste affamé, qui, moyennant gratification habilement glissée sous le manteau, aurait adopté sa cause, se serait chargé de vaincre, par le jeu de ses relations professionnelles, les premières et dernières résistances des feuilles les plus courues. La superbe de la dame ne s'accommodait pas d'une célébrité fabriquée. Cela lui faisait songer au chasseur qui achète en route, pour ne pas se présenter bredouille devant les siens, un lièvre aux yeux rentrés, tué depuis huit jours. Elle était comme certains richards qui dédaignent les avantages que leur fortune permet, et convoitent, dans l'ordre artistique et spirituel, des hauteurs où ils ne sauraient atteindre.

Madame en était là de ses ambitions et de ses désirs quand le médecin du village voisin, député à la Législature, passa de vie à trépas.

Cet événement, douloureux pour la famille du docteur, eut pour effet de provoquer, dans le petit cœur sec de madame Beaubien, née Chouinard, des tressaillements de joie. Elle vit son mari, paisible marchand, arraché à son commerce et désigné comme candidat ministériel, élu député, déroulant, sur la tête d'une Chambre médusée, des périodes filandreuses et neutres, aux épithètes flamboyantes.

Impatiente de vivre son rêve, elle fonça droit sur les obstacles qui l'en séparaient. Il n'y a pas si loin, après tout, de la coupe aux lèvres; l'important est de combler la distance. Malgré la répugnance et les objections de celui-ci, elle persuada son mari de l'urgence à briguer les suffrages, complota des assemblées, organisa

avec lui et sans lui les manœuvres onéreuses que compense la moisson des votes. Elle chauffa les comités, embaucha des cabaleurs, fit acheter l'appui des tièdes et des récalcitrants. Le futur législateur, incapable de contrôler sa femme et de conduire sa maison, se soumit. Lui qui ne s'était jamais soucié de politique, n'avait pas l'habitude de la parole, il escalada les tréteaux, récita piteusement des phrases dérobées aux journaux de son parti, fit avec des gestes pape-lards, n'y comprenant pas un mot, des déclarations truculentes sur des problèmes d'importance mondiale. On l'applaudit, parce que sa femme n'avait pas regardé à la dépense.

\*

\* \*

Il apparut bientôt que madame Beaubien, née Chouinard, ne s'était pas remuée en pure perte. Les journaux, ahurissants de potins politiques, n'avait pu ignorer la candidature Beaubien. Ils donnèrent des biographies plus ou moins exactes de l'homme, publièrent son portrait de première communion, risquèrent même un jour que la copie n'était pas surabondante, des pronostics flatteurs sur l'issue de la lutte où il s'était engagé.

La glace des journaux n'était pas encore brisée, mais il y avait espoir. Ils parlaient de lui, s'ils ne parlaient encore d'elle. L'acheminement vers la gloire comporte des épreuves successives, et madame Beaubien, Chouinard jusqu'au bout, possédait l'endurance nécessaire pour les affronter toutes. Elle avait la sourde patience des ambitieux. Elle attendit.

Le jour de la votation arriva. Comme on s'y attendait, le candidat Beaubien ne fit qu'une bouchée de son adversaire. Madame entrevit le jour où elle sortirait, radieuse, de son obscurité bourgeoise. Elle s'acheta vite des toilettes, alla chez le photographe.

L'élection coûta cher, mais l'argent sacrifié ne l'avait pas été en vain. Il rapporterait cent et plus. Madame Beaubien, qui se refusait à stipendier, pour sa réclame personnelle, le dernier nouvelliste de la plus terne gazette, ne voyait aucune indécatesse à corrompre l'électorat. D'ailleurs, les marchandages s'étaient combinés au nom de son mari, non au sien. Elle avait avec sa conscience des accommodements que les femmes comprennent.

Les choses commencèrent à prendre une tournure acceptable. L'institutrice du village, correspondante anonyme de plusieurs journaux, enregistra ici et là, pour l'information des générations futures, que madame Dieudonné Beaubien, épouse du nouveau député, était de passage à Saint-Hyacinthe tel jeudi, à Montréal le dimanche suivant. Elle assista à un mariage fashionable et son nom fut mentionné parmi ceux des invités. Décidément, elle devenait quelqu'un.

Un soir, elle eut la surprise de sa vie. Elle venait de déplier le journal, à peine apporté de la poste. En deuxième page, sous la rubrique des *Mondanités*, — des *Démonités*, comme on dit dans le monde journalistique, — elle aperçut en bonne place, surmonté d'une guirlande de roses et d'œillets, son propre portrait, celui-là même qu'avait exécuté le photographe Colas. Elle se contempla longuement, de face, un peu de côté, tenant le journal au bout des bras. Elle relut deux ou trois fois sans reprendre haleine, l'œil ébloui, le texte qui présentait au lecteur, en termes fastueux, celle qui, née Rosina Chouinard, faisait la joie sur terre du député Beaubien (Dieudonné).

Elle courut à la cuisine, étala la feuille sur la table encombrée.

— Tenez, dit-elle, d'une voix qui s'efforçait d'être calme, qu'est-ce que vous pensez de cela ?

Comme personne ne répondait, ne sachant trop ce qu'il fallait dire :

— Mais qu'est-ce que vous pensez de cela, voyons ! qu'est-ce que vous pensez ?

— ...

— Et remarquez, ce n'est pas moi qui l'ai envoyé... Ils ont dû le demander au photographe.

Mais elle ne vit pas le regard qu'échangèrent le député et sa fille.

Ce soir-là, madame Dieudonné Beaubien, (née Chouinard), se coucha heureuse.

Harry BERNARD.

On ne peut déraciner tout à fait les défauts naturels, car ils tiennent à notre nature par des racines trop profondes ; mais on peut toujours les comprimer, et il le faut faire, parce qu'ils sont l'occasion immédiate de presque toutes nos fautes, et qu'ils empêchent Jésus de nous sanctifier comme il le voudrait.

Mgr DE SEGUR.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

## Sur l'histoire de l'Acadie

**E**N marge de la *Tragédie d'un Peuple de M. Emile Lauvrière, ou Erreurs sur l'Histoire de l'Acadie, réfutées par l'abbé Couillard Després, de la Société Royale du Canada*, c'est le titre, au

parfum archaïque, d'un volume de 120 pages, fort intéressant, édité à Bruges, Belgique, chez Desclée, de Brouwer & Cie, par l'un de nos érudits.

Le monument élevé aux Acadiens par M. Lauvrière, de l'Institut de France, est connu. Il forme une imposante maçonnerie de pierres, de sable et de chaux, à la gloire de ce vaillant petit peuple, qui faillit disparaître, un jour, victime d'une des plus grandes iniquités que rapporte l'histoire.

Dans cette maçonnerie, M. l'abbé Couillard Després, de la Société Royale du Canada, qui est du métier, travaille lui-même sur la matière historique acadienne, a découvert quelques étages dont les pierres lui apparaissent mal disposées et liées d'un ciment de mauvaise qualité.

M. Lauvrière, dans une œuvre aussi considérable, n'est attaqué que pour trois chapitres. Mais ceux-ci sont vertement critiqués. Et les malheureux nous semblent mériter la dénonciation qui les accable.

M. l'abbé Després prépare justement un volume sur cette partie de l'histoire acadienne, où M. Lauvrière a péniblement erré. Il veut réhabiliter le pauvre La Tour, à qui les historiens sont en train de faire un mauvais parti, devant la postérité, sur la foi des calomnies écrites par son principal adversaire.

Aussi bien la Société Royale attaque l'Institut de si bon cœur et d'un tel ton que l'on croirait à certain moment que le monument Lauvrière tout entier va crouler comme sous la pioche d'un démolisseur.

Il n'en est rien. L'allure de plaidoyer, imprimée par notre érudit canadien à son mémoire, ne trompera que le lecteur distrait, qui oubliera que deux hommes de lettres sont ici en présence,

deux académiciens, et combien ces rencontres d'hommes de lettres et d'académiciens sont généralement terribles.

\*

\* \*

Il s'agit des premiers établissements en Acadie.

Quatre personnages apparaissent au premier plan: Nicolas Denys; Claude et Charles de Saint-Etienne, le père et le fils, écuyer, sieurs de La Tour; Charles de Menou d'Aulnay de Charnisay.

L'histoire atteste, paraît-il, que d'Aulnay, perdu de dettes, se répandait en lourdes dépenses pour ses établissements. Denys conduisait plutôt son affaire en négociant heureux. Et La Tour, le plus habile des quatre personnages, réalisait de gros profits, tant avec les sauvages qu'avec les Français, sans dépenses extraordinaires.

Si bien que d'Aulnay, fort intrigant, chicanier et opiniâtre, tourna son regard vers les domaines de ses rivaux. Il mit à mal Nicolas Denys et lui ruina ses établissements même les plus éloignés. Débarrassé de ce premier concurrent, il chercha querelle d'allemands aux La Tour, et principalement à La Tour, fils. Mais celui-ci était de trempe à lutter et le fit voir à d'Aulnay.

Il y eut en Amérique, combats à main armée, puis, de part et d'autres, alliance avec les gens de la Nouvelle-Angleterre; ensuite, procédures, mémoires en France.

Dans le même temps, la France et l'Angleterre se disputaient le territoire acadien, ce qui compliquait encore la situation.

Il est impossible, ici, de résumer tout cet imbroglio. La Tour, non moins énergique que son ennemi, finit par l'emporter.

L'aventure étrange, compliquée, et qui tient du roman, aboutit à un moment donné, au mariage de la veuve d'Aulnay avec Charles La Tour.

Seulement d'Aulnay, avait songé plus que son rival à la postérité. Il laissa, du reste, outre-Atlantique, une parenté qui ne négligea en rien sa mémoire. Et l'histoire est en train de le réhabiliter au dépens de La Tour.

On va même si bien qu'un écrivain a parlé de la sainteté de M. d'Aulnay, dans un article de la *Revue de l'histoire des Colonies françaises*.

\*  
\* \*

M. Lauvrière, après M. Moreau,—réfuté déjà par l'abbé Couillard Després,—a chargé La Tour et déchargé, lavé d'Aulnay.

Notre abbé canadien s'en indigne, qui semble avoir raison. Il prend, du reste, un membre de l'Institut de France en de singulières postures. Car s'il lui arrive de reprocher des vétilles ou de dire des gros mots, il faut avouer qu'il découvre d'autre part, de fort étranges erreurs.

Un seul exemple vous suffira, tant il est merveilleux.

A certain endroit de son ouvrage, M. Lauvrière écrit gravement : " Bien pire encore : Sir Lewis Kirke et Sir John Kirke affirment qu'en 1627, c'était La Tour, père, et un certain M. de Rochmond qui commandaient la flotte anglaise dirigée contre Québec. La trahison des La Tour, remonterait donc bien loin ! "

A la suite de d'Aulnay, M. Lauvrière veut absolument, en effet, que La Tour soit un traître. Et, pour le prouver, l'historien français, dans ce texte, se met le doigt dans l'œil de drôle de façon. Il s'appuie, en effet, sur un document

anglais, des *Calendar State Papers* du British Museum, lequel dit :

" In 1627, a war arising, Sir David Kirke, his brethren and relations, by his Majesty's Commission sent nine ships to expell all the French from the river Canada, and seized 18 French ships, with 135 pieces of ordnance, designed for the relief of Royal Fort (Port-Royal, sic), and Quebec, under command of M. the Rochmond and the La Tour, father of the Governor of Royal Fort, whom with said ships and guns they brought to England."

Or, ce document ne se traduit pas comme le croit M. de Lauvrière, mais bien de la manière suivante : " En 1627, une guerre survint, Sir David Kirke, ses frères et parents, sur un ordre de Sa Majesté, envoyèrent neuf vaisseaux pour chasser les Français de la rivière Canada, ils saisirent 18 navires français et 135 pièces de canons, qu'on avait envoyés pour le ravitaillement de Fort-Royal (Port-Royal, sic) et de Québec, sous le commandement de M. de Rochmond et de La Tour, père du gouverneur de Fort-Royal, qui furent envoyés en Angleterre avec les vaisseaux et les canons. . . "

Et donc Roquemont et La Tour ne commandaient pas les vaisseaux de Kerth mais y étaient prisonniers.

C'est un détail assez important.

\*  
\* \*

Bref, il faut lire le petit volume de M. l'abbé Couillard Després et le posséder comme un appendice nécessaire à la *Tragédie d'un Peuple*.

Ne vous laissez pas décourager par le ton indigné de l'auteur. Lisez-le jusqu'au bout, et, vous lui donnerez raison sur le fond, comme disent les avocats, même si vous faites exception à la forme; celle-ci d'un polémite plus que d'un historien.

Ferdinand BÉLANGER.



## L'Arôme Exquis

du thé

# "SALADA"

H602FR

est digne de recommandation.

Sa fraîcheur et sa pureté font les délices de tout gourmet de bon thé. Essayez-le !

# Ephémérides Canadiennes

OCTOBRE 1925

1.— M. le chanoine Roméo Guimont, du chapitre de Québec, décède au Couvent des Sœurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus, Chemin Saint-Louis, Québec, à l'âge de 52 ans et 11 mois. Feu le chanoine Guimont avait rêvé un grand ouvrage sur le "Droit familial", dont il n'a écrit que deux volumes.

— M. Léo Pelland, avocat au Barreau de Québec, est chargé du cours de l'Histoire du Droit à la faculté de Droit de l'Université Laval.

4.— On inaugure solennellement la Basilique de Québec. Après avoir béni le vieux temple complètement restauré, S. G. Mgr Langlois, administrateur de Québec, célèbre la messe pontificalement. Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, prononce le sermon.

— L'hon. M. Patenaude, chef de parti conservateur de Québec, tient une assemblée au manège militaire de Québec en présence de plus de 15,000 personnes.

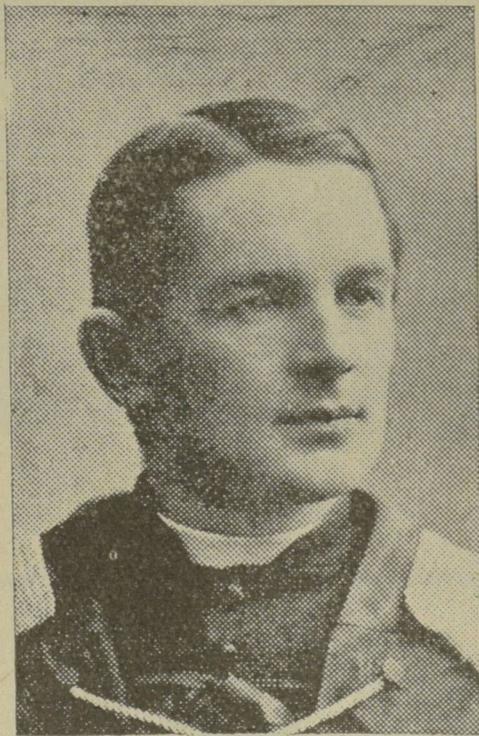
5.— A Ottawa, à l'âge de 82 ans, décède M. A.-D. Decelles, ancien bibliothécaire du Parlement d'Ottawa. Le défunt était un journaliste et un historien de talent, auteur de *Cartier et son temps* et de *Lafontaine et son temps*.

— Le gouvernement Ferguson, de l'Ontario, décide de constituer la commission spéciale qu'avait promise son chef, pour s'enquérir de la situation dans les écoles primaires de la province et y rechercher si l'enseignement du français ne cause aucun préjudice à celui de l'anglais. MM. le Dr Merchant, le juge Scott et Louis Côté composent cette commission.

6.— A Québec dans une des salles de l'Université Laval, s'ouvre un congrès des Caisses populaires Desjardins. S. G. Mgr Langlois, administrateur du diocèse de Québec, assiste à la séance d'ouverture.

10.— Une tempête de neige s'abat sur les régions élevées des comtés sud de Québec. A Saint-Malachie, par exemple, il tombe près de trois pieds de neige. Plus de vingt-cinq automobiles américaines, en route vers Québec, se trouvent bloquées à Beauce-Jonction.

11.— A Saint-Denis de Kamouraska a lieu l'inauguration du monument élevé à la mémoire de l'abbé Edouard Quertier, le grand apôtre de la tempérance. S. G. Mgr Joseph



Feu M. le Chan. Roméo GUIMONT

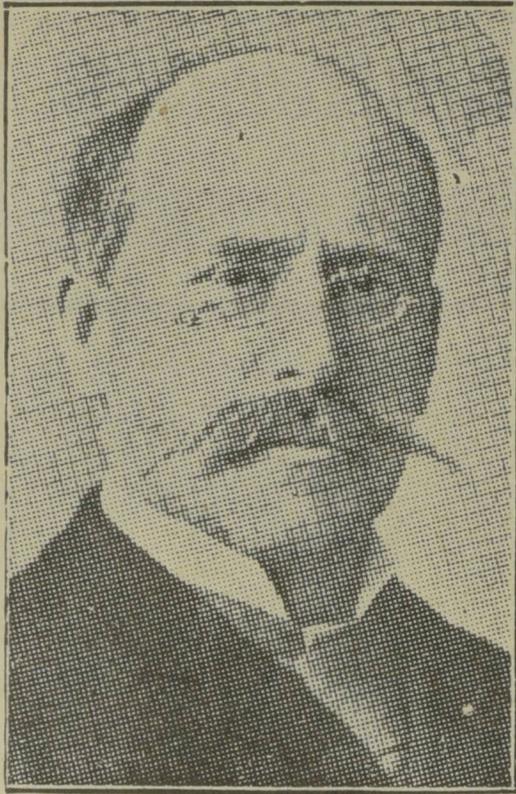
Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-Nord, chante la messe pontificalement et préside les fêtes de l'inauguration ; Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, prononce le sermon. Ces fêtes marquent l'ouverture de la IV<sup>e</sup> campagne de tempérance prêchée dans la province de Québec.

13.— Au 30 octobre dernier la réserve d'or du Canada était de \$104,787,555, la réserve d'or des banques étant de \$2,224,018. Les billets du Dominion en circulation sont de \$68,000,000, garantis par une réserve d'or de \$101,563,536.

14.— L'hon. Georges-Elie Amyot, manufacturier de Québec et membre du Conseil Législatif, donne à l'Université Laval la somme de \$100,000 pour fonder une chaire à l'École Supérieure de chimie. Cette chaire portera le nom de son généreux bienfaiteur.

— M. Émile Boiteau, notaire, est élu président du Comité régional québécois de l'A. C. J. C., en remplacement de M. Frédéric Dorion, avocat, démissionnaire.

— Mgr Zéphirin Marois, P. D., vicaire général du diocèse de Régina, est élevé à la dignité de Protonotaire Apostolique et est créé docteur en théologie par l'Université d'Ottawa.



FEU M. A.-D. DECELLES

15.— Les 350 membres de l'Union interparlementaire, qui vient d'avoir son 23e congrès à Washington, visitent la ville de Québec.

— Trois religieux rédemptoristes, les RR. Pères H. Cousineau et E. Larouche, et le R. Frère Barnabé (Thomas Saint-Pierre), quittent Sainte-Anne de Beaupré pour Vancouver, en route pour l'Indo-Chine, où ils vont poursuivre leur œuvre des missions populaires.

— L'appel nominal des candidats pour les élections fédérales a lieu dans vingt-sept comtés du Dominion, et aucun candidat n'est élu par acclamation.

16.— On annonce que les dernières ententes ont été arrêtées, entre le gouvernement de la province de Québec et les promoteurs intéressés, au nom de la Compagnie Noranda, pour la construction projetée d'une usine à réduire le minerai au canton Rouyn.

18.— A Québec, on inaugure un cercle français de l'Apostleship of the Sea" (Apostolat de la Mer), au Club des marins. Le cercle de Québec de l'"Apostleship of the Sea", —œuvre catholique fondée à Glasgow, Ecosse, en 1920— compte 240 membres.

— A Saint-Sauveur de Québec a lieu une journée missionnaire.

19.— L'hon. M. King, premier ministre du Canada, parle au Forum de Montréal, en présence de 20,000 personnes.

— M. Lionel Bergeron succède, comme secrétaire français du Département de l'Instruc-

tion publique de la Province de Québec, à M. J.-N. Miller qui a donné sa démission.

20.— A Québec a lieu l'ouverture du congrès diocésain des Prêtres-adorateurs. Ce congrès qui coïncide avec le triduum en l'honneur du Bienheureux Pierre-Julien Eymard, se terminera jeudi soir, le 22 courant.

22.— S. G. Mgr l'Archevêque de Québec constitue le tribunal ecclésiastique qui fera enquête sur l'héroïcité des vertus du Père Alfred Pampalon, rédemptoriste, mort en odeur de sainteté, à Sainte-Anne de Beaupré, en 1897.

— La nomination a lieu aujourd'hui dans 218 divisions électorales et il n'y a aucune élection par acclamation. Sur les 581 candidats en présence, il y a quatre femmes.

— Le président du Chemin de fer National, Sir Henry Thornton, annonce que les travaux du nouveau chemin de fer O'Brien-Rouyn viennent de commencer. Cette ligne de 45 milles ne coûtera pas moins de \$3,000,000.

24.— L'hon. M. Patenaude tient une assemblée à l'Aréna de Montréal. Les journaux estiment que plus de 12,000 personnes prenaient place à l'intérieur, tandis qu'une foule plus considérable encore suivait à l'extérieur, à l'aide d'amplificateurs, le discours du chef conservateur de la Province de Québec.

25.— Une tempête de neige accompagnée d'un vent violent s'abat sur la région de Québec. Il tombe de cinq à six pouces de neige.

28.— Un incendie dévaste le village de Petitediac, au Nouveau-Brunswick, et cause pour près de \$40,000 de pertes.

29.— Aux élections générales qui ont eu lieu aujourd'hui, l'hon. King, premier ministre du Canada, et six de ses collègues sont défaits dans la province d'Ontario. Le résultat est le suivant : 101 libéraux ; 117 conservateurs ; 23 progressistes ; 2 travaillistes ; 1 indépendant, et 1 douteux. La province de Québec a 60 députés libéraux et la province d'Ontario, 68 conservateurs.

30.— Les journaux annoncent la nomination de quatre juges dans la Nouvelle-Ecosse mais ces nominations sont censées faites du 28 octobre.

31.— A Québec, décède M. J.-B. Jinchereau, entrepreneur, à l'âge de 72 ans.

Dans l'œuvre de la rédemption, la mort est le commencement de la vie. La Vierge s'anéantit en prononçant son *Fiat*, et voilà le commencement de la vie de l'Homme-Dieu ; le Fils de la Vierge subit la mort du corps, et c'est la résurrection des âmes. Et dans la mesure où chacun meurt à ses volontés, il ressuscite à la vie de la grâce.

DOM PIE DE HEMPTINNE.

# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### POURQUOI DES LUNETTES ?

**P**ersonne ne songe à s'étonner lorsqu'il rencontre des hommes, des femmes, et même des enfants avec des lunettes.

Et pourtant, on ne naît pas avec des lunettes. Autant qu'une béquille ou un instrument orthopédique quelconque cela marque une infirmité, une infirmité de l'œil.

Mais il y a une distinction à faire au sujet de cette infirmité.

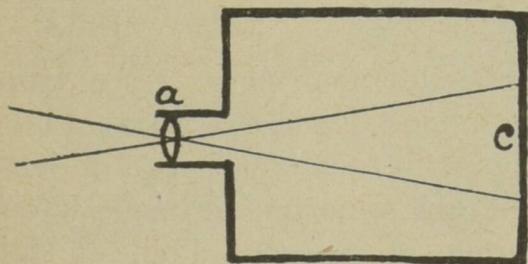
Il y a des changements naturels que l'âge produit chez tous : tels les cheveux blancs, l'épaississement presque fatal de la personne.

Ceux-là ne se peuvent comparer à la perte d'un membre ou à sa difformité.

La même chose existe pour les yeux. L'âge les affecte comme les cheveux, au point qu'à une certaine époque de la vie, entre quarante et cinquante ans, presque tous ceux qui avaient joui jusque là d'une vue excellente sont obligés de recourir aux lunettes

\*  
\* \*

Mais, me direz-vous, il y a de tout jeunes, même des enfants, que l'on voit avec des lunettes.



chambre  
noire  
a-lentille  
c-verre dépoli

Je le concède.

Cela prouve tout simplement que ceux-là sont obligés aux verres pour d'autres raisons que celle appelée par les médecins "physiologique", des raisons qui ne sont pas naturelles. Ce sont les boiteux de l'œil, si vous voulez.

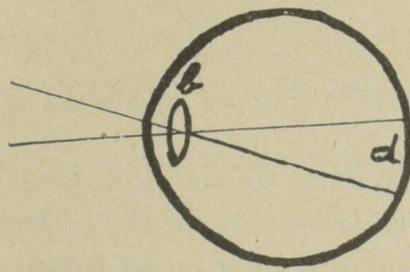
Je parlerai aujourd'hui des porteurs "physiologiques" de lunettes. Et pour qu'on me comprenne bien je rappellerai quelques notions au sujet de la conformation de l'œil.

\*  
\* \*

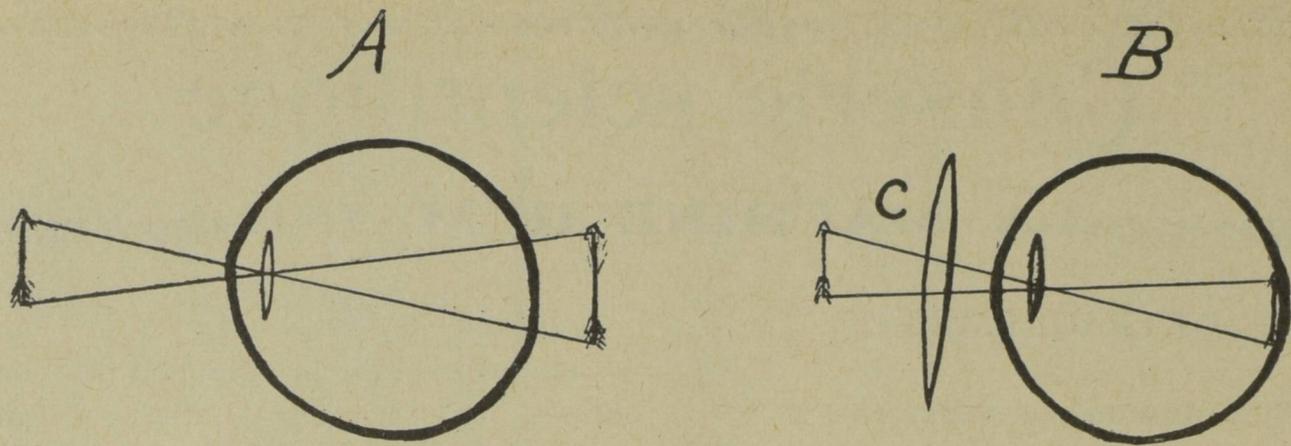
Il y a beaucoup d'amateurs de photographie aujourd'hui, et bien peu ignorent ce que c'est qu'un kodak : une boîte qui est la chambre noire, avec une lentille biconvexe à l'avant, et à l'arrière une plaque en verre dépoli, qui peut être remplacée par une pellicule, et sur laquelle vient se réfléchir l'image des objets environnants captée par la lentille.

Le globe de l'œil est aussi une chambre noire. Cette chambre a à l'avant une lentille biconvexe, qui est le cristallin, et à l'arrière une plaque ou verre dépoli, qui est la rétine.

Ceux qui possèdent un kodak muni d'une plaque en verre dépoli savent ce que c'est que de mettre au point : C'est avancer ou reculer la lentille de telle sorte que les lignes de l'objet



oeil  
b-cristallin (lentille)  
d-rétine (verre dé-  
poli)



Dans la figure A le cristallin (lentille) restant trop aplati, l'image est projetée en arrière de l'œil. Elle est donc confuse.

Dans la figure B la lentille biconvexe C, placée devant l'œil, corrige l'aplatissement du cristallin, et améliore la vision en projetant l'image sur la rétine.

qui se réfléchit sur la plaque ne soient pas confuses, mais nettes.

Il en est de même pour l'œil. L'image transmise à la rétine peut être confuse ou à peine perceptible. La vision est alors mauvaise. Pourquoi ? N'oublions point que nous parlons ici de l'œil normal. Parce qu'elle n'est pas au point.

Dans le kodak, pour mettre au point, on rapproche ou éloigne la lentille.

Dans l'œil il n'en saurait être de même ; on ne peut ni rapprocher ni éloigner le cristallin. Que se passe-t-il donc ? Une de ces choses merveilleuses comme on en voit tant dans la machine humaine. C'est la courbure du cristallin qui varie. Sa convexité augmente ou diminue suivant qu'il le faut pour la netteté de l'image à projeter sur la rétine.

On ne saurait jamais obtenir la même chose d'une lentille de verre, fut-elle faite avec le plus grand soin. Le cristallin, lui, est élastique et pourvu à sa circonférence d'un muscle qui en se contractant en fait varier la courbure.

\*

\* \*

Tant que le cristallin garde son élasticité complète, il suffit à la tâche. Mais l'âge agit sur cet organe en le durcissant ; et lorsque ce durcissement est arrivé à un certain point, la courbure varie moins. La lentille restant trop plate, l'image est projetée derrière la rétine, si elle est trop rapprochée. Voilà pourquoi ceux de cet âge, avant de recourir aux lunettes, com-

mencent à éloigner les livres ou journaux pour mieux voir ; mais il arrive un moment où l'éloignement ne suffit plus. Il faut se résigner à porter des verres.

\*

\* \*

Au reste, le plus souvent, on les adopte bien avant ; car malgré que l'on ait encore assez bonne vue, on s'aperçoit que l'œil fatigue ; si on persiste trop à lire des caractères fins le mal de tête se met de la partie, causé tout simplement par l'excès d'efforts que font les muscles d'accommodation.

C'est ainsi que d'ordinaire, entre quarante et cinquante ans, on entre dans la tribu des porteurs de lunettes.

Mais quel est l'effet de ces lunettes ?

Tout simplement de suppléer au cristallin qui ne se courbe plus assez, et de reporter sur la rétine l'image qui sans elles se formait en arrière.

Le cristallin, chez les gens âgés, reste trop plat ; l'image reste donc derrière la rétine. Pour la ramener au point, il faut faire usage de lentilles biconvexes qui reportent l'image là où elle peut être perçue, et reposent l'œil en lui épargnant ces efforts d'accommodation qui provoquent des maux de tête.

LE VIEUX DOCTEUR.

## LE DANGER DES MAUVAISES LECTURES

La lecture du livre de Nietzsche : *Ainsi parla Zarathoustra*, a poussé au suicide un jeune homme de dix-sept ans, qui était le meilleur élève du gymnase Theresianum de Vienne (Autriche). Ce jeune homme s'est tué d'un coup de revolver au cœur. Ses parents, accourus dans sa chambre au bruit de la détonation, ont trouvé sur la table le livre annoté de Nietzsche ouvert aux pages où il est question du suicide. Beaucoup de lignes tracées au crayon indiquaient une lecture attentive du livre. Nietzsche prêche un système inspiré par le nihilisme moral et religieux, contre-pied du christianisme. Ce pseudo-philosophe est mort fou à quarante-six ans. On devrait détruire pour toujours des livres de ce genre. Ils ne peuvent qu'obscurcir l'intelligence, dépraver le cœur et désarmer la volonté. Parents, veillez sur les lectures de vos enfants.

## COMMENT A NEU ' ANS ON APPRÉCIE LES VACHES

Le *Journal de Cossonay* publie la composition suivante — qu'il donne comme authentique — faite par un écolier de Lucens :

“La vache est un mammifère. Ses jambes arrivent jusqu'à terre. La vache n'est pas un bœuf. Dans la tête il pousse environ deux yeux. La vache a deux yeux. La vache a deux longues oreilles d'âne, à côté desquelles sortent deux courbes de la tête. On n'appelle pas la jeune vache vache, c'est pourquoi elle s'appelle veau. Derrière, au dos il y a aussi quelque chose. On lui fit une queue avec un bout pour chasser les mouches. La vache ne pond pas comme nos poules. On mange son intérieur et avec son extérieur, le cordonnier Muller fait du cuir. Alors, il fait des sabots de bois, Lorsqu'elle est morte hier, elle est tombée et M. l'instituteur aura la saucisse.”

La Caisse d'Économie de  
N.-D. de Québec

Banque d'Épargne

SIEGE SOCIAL :

21, rue St-Jean, Québec

Sept Succursales à Québec.  
Deux Succursales à Lévis.

L'épargne conduit à la fortune.

SI VOTRE ENFANT SOUFFRE  
DE FAIBLESSE ORGANIQUE

Si votre enfant vous cause de l'ennui en mouillant son lit, ne l'en blâmez pas. Cela est dû à une faiblesse organique. Faites venir un essai gratuit de mon traitement simple à domicile qui corrige cette infirmité. Les adultes qui souffrent d'affections urinaires trouveront aussi ce traitement bienfaisant.

MME. M. SUMMERS 32F  
BOITE 50 WINDSOR, ONT.

ENCOURAGEZ  
NOS  
ANNONCEURS

## CRISES

arrêtées de façon permanente par le remède Trench contre Epilepsie et Crises. Simple traitement à domicile. Plus

de 35 années de succès. Des milliers de témoignages de toutes les parties du monde. Faites venir la brochure gratuite donnant détails complets

Ecrivez tout de suite à :

TRENCH'S REMEDIES LIMITED  
2407 St. James' Chambers, 79 Adelaide est  
(Découpez ceci) Toronto, Canada.



CONTRE TOUX  
ET RHUMES

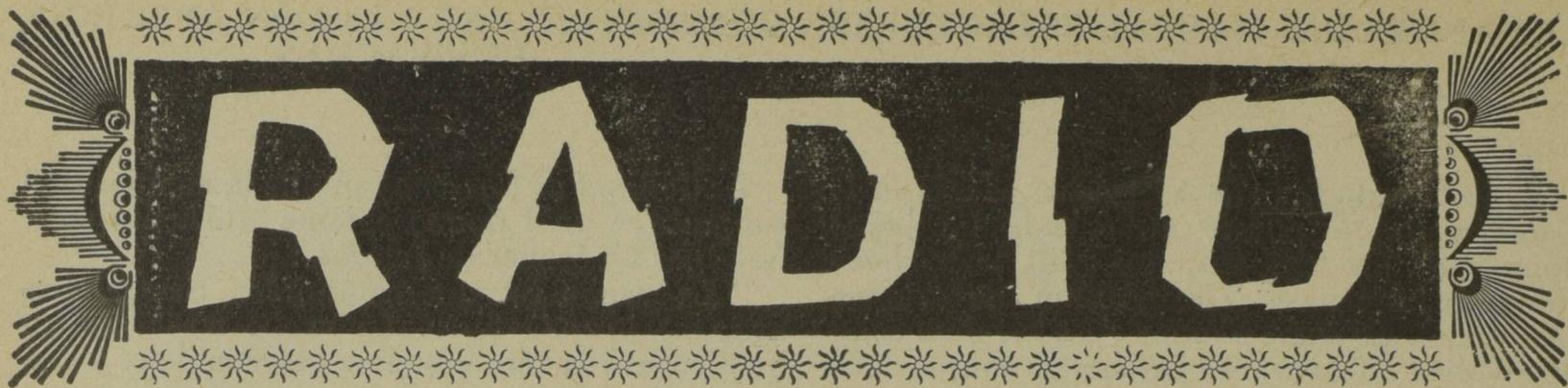
FATHER JOHN'S  
MEDICINE

EXEMPT DE  
DROGUES



Ce remède de famille sûr est exempt d'alcool et de toute drogue dangereuse.

Father John's Medicine libère des rhumes opiniâtres et des toux enracinées parce qu'il refait les forces. Il contient les éléments vitaux requis pour enrichir le sang, pour aider à former des tissus et donner au corps une nourriture abondante et facilement digestible.



# RADIO

## Le circuit Roberts

2° LE VOLUME

### SES QUALITÉS

#### 1° LA SÉLECTIVITÉ

**L**ES qualités principales que l'on exige d'un appareil sont : la sélectivité, le volume, la sensibilité. Ceux qui ont laissé le circuit simple pour le circuit Roberts n'ont pas eu de peine à se convaincre de la sélectivité de ce dernier. Ce circuit, est en principe, aussi sélectif qu'on peut le souhaiter dans un endroit où il n'y a pas de postes locaux. En pratique cependant il peut arriver qu'il le soit beaucoup moins. Tout dépend des résistances que la construction a apportées à l'appareil. La longueur de l'autenne joue aussi un grand rôle sur la sélectivité d'un appareil ; c'est-à-dire que plus l'antenne est courte plus l'appareil est sélectif. Le commutateur destiné à diminuer l'inductance d'antenne aide beaucoup à rendre l'appareil sélectif, et nous croyons que ce serait faire une faute que de le faire disparaître sous prétexte de diminuer les contrôles. Enfin on constatera sur le "Roberts" comme sur tout autre appareil que à certains soirs la sélectivité semble amoindrie. Cela peut dépendre d'un cas particulier où deux postes auraient glissé en dehors des limites prescrites, ou encore cela peut dépendre de circonstances de réception difficile. Prenez comme exemple lorsque la réception est faible il faut dans ce cas placer le commutateur d'antenne de façon à avoir un fort degré d'inductance. Et l'on sait que dans ce cas l'appareil n'est plus sélectif. Mais la cause la plus fréquente de l'asélectivité d'un appareil, c'est une mauvaise syntonisation. Il est bien évident que si l'on place les deux circuits sur des longueurs différentes on risque fort d'entendre deux postes.

En ce qui concerne le volume, l'efficacité du "Roberts" est reconnue. Cette étape d'amplification réflexe qu'il possède lui permet de donner avec deux lampes tout le volume d'un excellent trois. Pour peu qu'on ajoute à celui là deux autres lampes d'amplification "Push-Pull" on a un appareil dont le volume dépasse souvent nos désirs. Nous avons entendu des expressions comme celle-ci : "Mon Roberts avec ses deux lampes est aussi puissant que mon ancien appareil avec cinq lampes". Et ce dernier appareil passe généralement pour un bon appareil.

Mais le volume seul ne suffit pas il faut de la qualité dans le volume. Ici le Roberts pêche peut-être par l'excès de ses qualités. Etant donné qu'il est déjà très puissant sur deux lampes on ne peut s'attendre à amplifier davantage sans difficulté. Voilà pourquoi il n'est guère possible d'ajouter une autre étape d'amplification par transformateur et n'avoir point de distortion. Ce qu'il faut pour conserver la qualité c'est l'amplification "push-pull" ou encore l'amplification par résistance. Dans les deux cas, si les batteries sont bonnes, si le haut-parleur peut supporter le volume, et si surtout la réception est bonne, le Roberts à quatre lampes donnera du volume avec qualité.

#### 3° LA SENSIBILITÉ

Quoiqu'on ait écrit ou dit pour inciter les amateurs à se contenter des concerts locaux, la plupart trouvent encore un extrême plaisir à capter les postes les plus lointains, même en sacrifiant un peu sur la qualité. Pour satisfaire ce désir insatiable de faire de la distance, il faut des appareils très sensibles et très sélectifs à la fois.

Nous avons déjà parlé de la sélectivité du "Roberts". Pour ce qui concerne la sensibilité nous n'avons qu'à nous rappeler qu'il possède une étape d'amplification à haute-fréquence et qu'il est régénératif. C'est-à-dire qu'il possède tout ce qui est nécessaire pour le rendre sensible aux limites pratiques. Pourvu qu'un appareil soit capable de capter tous les postes qui sont plus forts que les bruits parasites, cela suffit. On ne gagne rien, on y perd plutôt à posséder un appareil dont la sensibilité dépasse cette limite.

Le "Roberts" a fait ses preuves dans le cours de l'hiver dernier. Les rapports de distance nous sont venus en proportion avec les localités qui influent tant sur la réception à distance.

#### 4<sup>e</sup> QUALITÉS SECONDAIRES

Parmi les qualités secondaires du "Roberts" on remarque une absence totale de capacité des mains, ce phénomène si désagréable qui sur d'autres appareils vous oblige à laisser la main sur l'appareil, si vous voulez conserver un poste. Il est remarquable dans le "Roberts" que l'on peut toucher non seulement à l'extérieur de l'appareil, mais aussi à plusieurs fils du circuit sans influencer en rien la syntonisation.

On a beaucoup apprécié le fait que le "Roberts" tout en permettant de syntoniser sur le "Squeal" ne fait aucune radiation dans l'antenne. Or ne pas faire de radiation dans l'antenne c'est non seulement rendre service aux voisins, c'est aussi un avantage précieux pour soi-même. Qu'arrive-t-il en effet, lorsque votre appareil entre en oscillation? Le voisin ennuyé fait osciller son appareil, il en ennuie d'autres, qui à leur tour font crier leurs machines et en moins de temps, qu'il n'en faut pour l'écrire, vous avez réveillé toute une légion de "squealers" qui vous empêchent de prendre les postes. Sur le Roberts on s'aperçoit facilement qu'on n'ennuie personne, même si l'appareil est laissé en oscillation.

Un détail qui a tout de même sa valeur, c'est le commutateur d'antenne permettant d'utiliser la meilleure valeur d'antenne pour les conditions actuelles de la réception et pour la longueur d'ondes du poste désiré.

Enfin le "Roberts" est un appareil économique. Le fait qu'il opère en haut-parleur la plupart du temps sur deux lampes économise, en

effet, d'une manière considérable les batteries A et B.

Mais les appareils n'ont pas seulement des qualités, ils ont aussi leurs défauts et le Roberts n'échappe pas à cette loi.

D'abord, parce que réflexe, il est difficile à balancer dans certains cas et avec certains transformateurs. Et si le Roberts est mal balancé, il devient un appareil détestable, difficile à syntoniser, bruyant, peu sensible, et donnant de la mauvaise musique. Comme on le voit ce défaut du Roberts n'est qu'accidentel et peut s'éliminer avec un peu de travail d'expérimentation.

Un autre défaut du "Roberts" c'est qu'il donne difficilement de la qualité avec deux étapes d'amplification de basse-fréquence; surtout lorsque cette amplification est faite au moyen de transformateurs ordinaires. L'amplification "push-pull" est une grande amélioration, et il y en a d'autres meilleures encore.

Enfin le Roberts n'est pas suffisamment sélectif pour éliminer un poste local et prendre un poste à distance sur une longueur d'ondes voisines. Dans notre région toutefois, cette sélectivité n'est pas nécessaire.

Mais ces défauts n'empêchent pas le "Roberts" d'être un appareil vraiment efficace et pratique.

L.-M. BOLDUC, ptre.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"

N'achetez pas sans connaître  
les avantages du

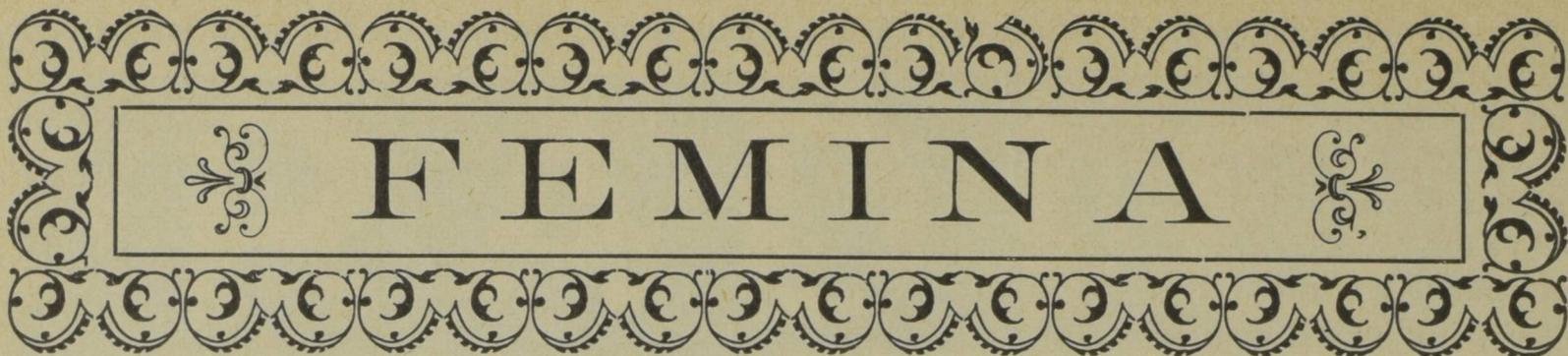
*Radio de Forest*

CATALOGUE adressé sur demande.

SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

*Robitaille*  
E.M.

320 rue St-Joseph, Québec.



## Novembre

### PENSÉES DE DEUILS ET D'ESPOIRS

Les feuilles mortes tourbillonnent sous les arbres, jonchant la terre d'un tapis rouillé, elles vont, viennent, s'envolent, se poursuivent, tourmentées par le vent qui souffle rageur dans les branches dénudées... Les feuilles tombent, les unes, portées par la brise légère, vont mourir bien loin des rayons bienfaisants du soleil, d'autres recouvrent le sol tout autour de l'arbre dont elles formaient la beauté, d'autres encore, emportées par la rafale d'automne, se perdent dans la fange.

Lentement, une à une, elles tombent les jolies feuilles de nos grands bois... En vous voyant partir, petites éphémères, je songe...

Que sommes-nous, sinon des feuilles que la Providence agite et fait évoluer en tous sens. Sans connaître les desseins de Dieu notre âme remplit la mission divine. Nous pouvons aimer, souffrir, prier si peu de temps, car en bien petit nombre sont nos heures pleines pour le ciel...

Cette tombée des feuilles nous ramène encore à la pensée de nos Morts.

"Les morts vont vite" dit une ballade bretonne... oui, les morts vont vite, ils se pressent, troupes d'ombres indistinctes, ils passent devant nos yeux, ceux qui furent les nôtres et que nous avons aimés. La douceur de leurs sourires, les bontés qu'ils eurent pour nous et que peut-être nous avons méconnues, le souvenir de leurs dernières heures ici-bas, tous ces détails chers à nos cœurs reviennent en ces moments de douce souvenance. Ils ont souri de nos joies, ils étaient heureux de nos bonheurs, soyons heureux de leur félicité présente, soyons heureux de leur départ prématuré de cette terre douloureuse, soyons forts de leurs souffrances, de leurs luttes, de leurs travaux.

Soyons BONS, puisque la BONTÉ fut le guide de leurs actions...

Soyons PIEUX, puisqu'ils vécurent dans la ferveur de leurs croyances.

Soyons pleins d'ESPOIR parce qu'ils sont partis avant nous et qu'ils nous attendent LA-HAUT...

Qu'ils nous soient un soutien et un réconfort et que leur pensée et leur affection vivent toujours en nous et nous donnent la force d'aller chrétiennement jusqu'à eux.

Comme eux, préparons avec soin le grand départ, départ qui rendra nos corps à la terre, semblables à la feuille qui tombe par la durée éphémère de cette vie mortelle et qui donnera à notre âme le bonheur sans fin.

Là-haut, réunie à ceux qu'elle aime elle connaîtra les troublants mystères de l'autre Vie, la seule et vraie où toutes les âmes sont sœurs, d'où la tourmente et la rafale sont exclues...

Esprits ravis en Dieu nous jouirons en Lui, parce que sur la terre nous aurons eu la Foi aveugle, l'Espérance surnaturelle et la Charité ardente.

Croire, espérer! Aimer toujours, c'est mériter le *Beati* qu'a prononcé le Divin Maître aux âmes de bonne volonté.

JEANNE LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Votre joli billet m'est parvenu par un de ces jours brumeux d'automne et vraiment en le lisant il m'a semblé qu'il pleuvait chez vous... Ayez confiance, petite Violette, qu'importe la rafale et la tempête quand le Grand Ami est là... n'est-ce pas Lui qui veut tout ce qui nous arrive, soyez docile sous sa main bénissante, s'il met la Douleur tout près de vous, sur votre route, ne rebroussez pas chemin... c'est qu'Il vous trouve digne de faire quelque chose de vous. Je suis heureuse! de vous avoir fait plaisir l'autre jour, j'y reviendrai encore, soyez-en certaine... et nous cau-

serons comme de grandes amies qui s'entendent toujours bien.

Votre mauvaise santé vous donne toujours de l'inquiétude, c'est regrettable vraiment, et ma prière se fait plus fervente afin qu'un jour vous jouissiez encore de ce don inestimable. A bientôt ? ? ? ?

MADELEINE.— A mon tour je suis heureuse de vous dire "Bonjour" . . . il ne faudrait pas que votre nouvelle amitié que je devine bonne et charmante vous fasse mettre de côté les vieilles amies . . . qui attendent des nouvelles de l'amie Madeleine . . . Violette de l'Immaculée a deviné tout de suite votre défaut mignon . . . qui n'en est pas un gros, gros . . . le connaissez-vous, dites . . . ? ? ? ? ?

J'espère recevoir bientôt une longue missive.

JÉANNE DE BLOIS.— Votre gentil billet m'a fort intéressée, n'en doutez pas. Je vais attendre vos notes de lecture, les ouvrages de Henri Ardel sont bien écrits mais ne peuvent se mettre entre toutes les mains. [Quelques-uns sont même mauvais. Je suis heureuse de la confiance que vous me réservez et tout en vous souhaitant la bienvenue je compte sur la grande confiance promise . . .

ALICE.— J'ai reçu votre écriture et la longue lettre toute remplie du bonheur de vivre. Je vous félicite ma douce amie, votre maman doit se réjouir de votre entrain et de votre gaieté qui siéent si bien d'ailleurs à votre âge et à vos aptitudes. Je sais aussi que vous avez une âme généreuse qui ne craindra ni le sacrifice ni la souffrance et qui ne trouvera le bonheur qu'en s'oubliant pour faire des heureux . . . c'est notre rôle à nous sur la terre . . . Fortunées sont celles qui ont compris cette grande vérité . . . et qui ont assez de générosité pour la mettre en pratique . . . Donc, à bientôt ? ? ? ? ?

SEULETTE.— Les meilleurs souvenirs sont bien ceux qui demeurent au plus profond de notre âme, souvenirs pleins de douceur entremêlés de regret peut-être . . . et parmi ceux-là le plus grand est certes le souvenir de notre mère . . . Son sourire, le son de sa voix, les trésors d'amour et de tendresse dont elle savait nous entourer sans jamais demander de retour, ces mille riens qui demandent un peu de renoncement, une pensée de dévouement et de sacrifice, et que nous acceptons avec un faible merci sans même songer qu'un jour, nous serions privées de cette affection si grande et si bonne.

Votre lettre est à elle seule une page de méditation qu'il ferait bon de relire de temps en temps . . . Vous dites les choses admirablement.

JEANNE LE FRANC.

## Illustrés pour enfants

L'approche des fêtes redonne de l'actualité au choix des cadeaux pour enfants. Plusieurs recevront des livres ou des revues. Nous croyons bon de reproduire un tableau concernant les illustrés, préparé par un comité de catholiques français. Nous l'avons déjà publié. Si nous y revenons, c'est que bon nombre de familles et de libraires catholiques — nous l'avons constaté — semblent n'avoir encore aucun guide dans cette matière délicate.

I.— Publications mauvaises, soit parce qu'elles intoxiquent, abêtissent, atrophiaient ou étioilent l'âme de l'enfant, soit parce qu'elles proviennent d'une officine pornographique et d'origine allemande :

*Collection d'aventures ; Sciences et voyages ; Le Cri-Cri et la Croix d'honneur ; Le Petit illustré ; L'Intrépide ; L'Epatant ; Lili ; Fillette ; His oires en images ; Le Film complet ; Mon Ciné ; Le Péle-Mêle ; Système D et les autres publications de la maison Offenstadt ; Buffalo-Bill ; Mandrin le roi des voleurs (éditions Prima) ; les Petites Bonhommes (journal communaliste) ; le Roman policier (Ferenczi).*

II.— Publications dont il faut se méfier, parce qu'elles sont médiocres ou suspectes comme idées, ou encore plus ou moins dangereuses pour certains enfants :

*Le Bon Point amusant ; Le Tour du monde en sous-marin (Albin Michel) ; Les Beaux romans d'aventures ; Tilutin (France-édition) ; — Lectures illustrées de la Jeunesse ; Nouvelles devinettes ; Les Rois du Far-West ; Les Grandes aventures (éditions modernes) ; — Le Petit Monde (Tedesco) ; — Capoulade de Marseille (Flammarion) ; — Les Aventures de Toto, explorateur de treize ans ; Les derniers exploits de Buffalo-Bill contre Sitting-Bull (romans choisis) ; Nick Carter (éditions Prima) ; Casse-cou l'aventurier (publications Progrès).*

III.— Publications honnêtes, mais neutres :

*Mon Journal et Poupée modèle réunis (Hachette) ; — Les Belles-Images ; La Jeunesse Illustrée (Fayard) ; — Ma poupée (Tedesco) ; — Contes illustrés de nos enfants (éditions modernes) ; — Un poilu de douze ans ; Aventures d'un petit explorateur ; Le Petit inventeur ; Le Petit Robinson (Albin Michel) ; — Guigno (Orsoni) ; — La Jeunesse (Ligue anti-alcoolique) ; — L'Album magique.*

IV.— Publications chrétiennes, éducatives, intéressantes et recommandées :

*L'Ami des enfants (rue de La Fontaine, 40, Paris 16e) ; — L'Echo du Noël (Bonne Presse) ;*

— *L'Etoile Noëliste* (*Ibid.*); — *Bernadette* (*Ibid.*);  
— *Le Sanctuaire* (*Ibid.*); — *La Semaine de Suzette* (*H. Gautier et Languereau*); — *Lisette* (*Orsoni*); Pour les adolescents : *La Croix des jeunes gens* (*Bonne Presse*).

(*La Vie Nouvelle*).

## A celle qui part

C'était si doux de suivre, près de toi,  
Le clair chemin qui s'appelle la vie !  
C'était si doux de mêler, ma chérie,  
Mon rêve d'or à ton rêve de foi !  
C'est fait de ma joie éphémère.  
La cloche du départ tristement va tinter ;  
Tu t'en iras sans écouter  
Ma prière.

A ma prière oh ! ne t'arrête pas.  
S'il te fallait t'attendrir à ma plainte !  
Ne plus songer à la carrière sainte,  
Au noble élan que j'approuve tout bas !  
Va vers l'avenir tout de flamme,  
Sans même remarquer mes sanglots indiscrets.  
Avance sur mes vains regrets,  
Sur mon âme.

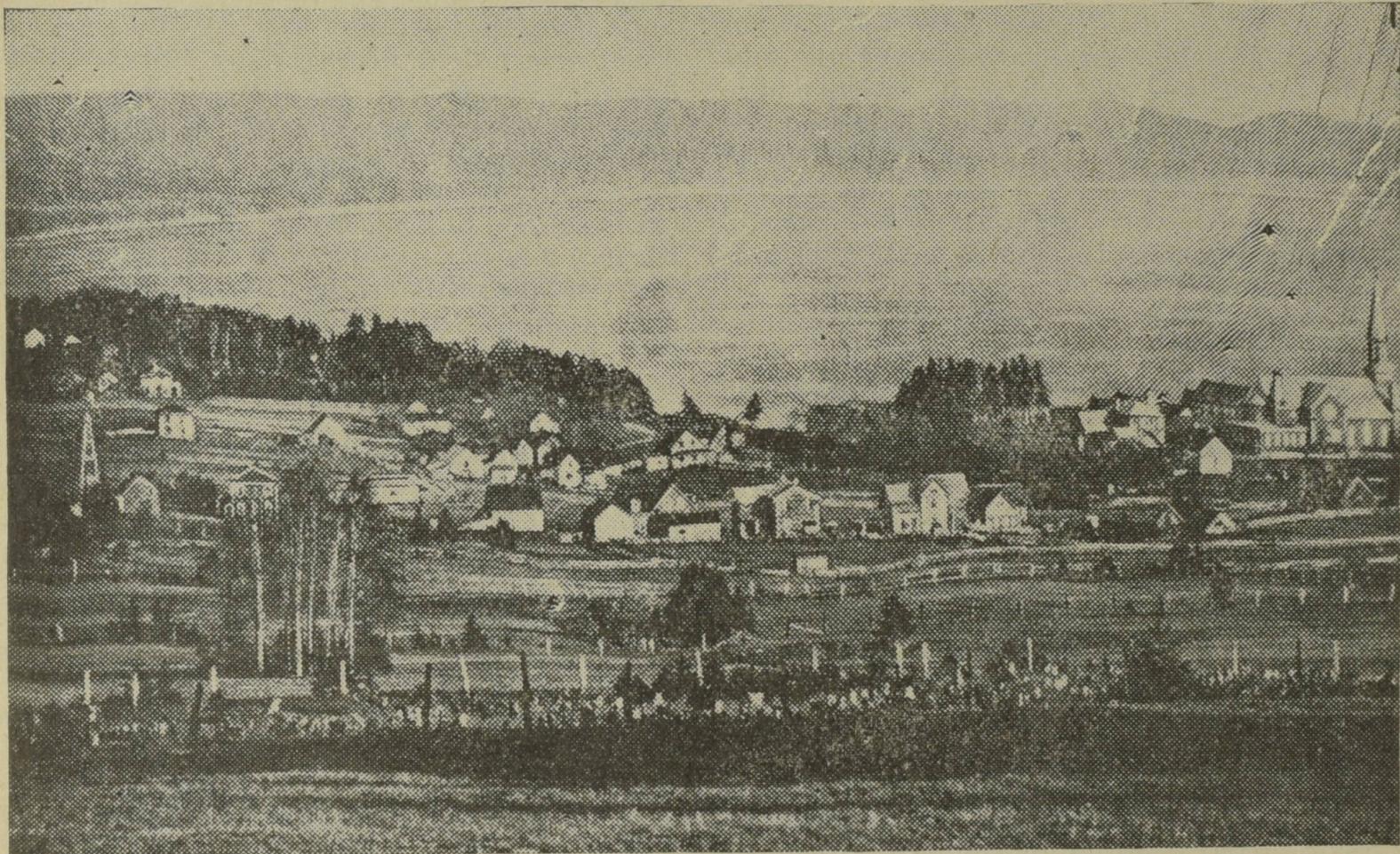
Ne tarde pas, pars vite car j'ai peur.  
Va-t-en tandis que je tourne la tête ;  
Ange, à mon cœur, épargne la tempête :  
Il craint pour lui, mais... il veut ton bonheur.  
Bientôt mes yeux, sondant l'espace,  
Et fouillant l'horizon par où tu dus t'enfuir,  
De toi ne pourront découvrir  
Une trace.

Mais qu'ai-je dit ? quitter ainsi ce lieu ?  
N'est-il pas mieux que l'amitié s'épanche ?  
Approche, enfant, pour que dans ta main blanche,  
Ma main se pose en un geste d'adieu,  
... Que la désespérance vienne ?  
Non : par le souvenir, à chacun de mes jours,  
Je marcherai, la main toujours  
Dans la tienne.

Approche encore et, dans un long baiser,  
Répète-moi ce que ton âme chante ;  
Dis l'idéal qui t'attire et t'enchanté,  
Le pur amour qui te fait me laisser.  
Etreinte de vive tendresse  
Mélange d'amertume et de félicité,  
N'as-tu pas déjà racheté  
Ma détresse.

Je veux enfin, dans ton regard profond,  
Cueillir un peu de l'espoir qui t'anime,  
Ton oeil d'azur doucement s'illumine :  
Un feu nouveau s'allume tout au fond.  
Que vois-je là sous ta paupière ?  
Avant de t'éloigner tu me donnes un pleur.  
Pars, et pour ce, crois ma douleur  
Moins amère.

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.



VUE DE LA VILLE DE GASPÉ ET DE SON IMMENSE BAIE, un des plus beaux ports du monde.



# LA CUISINE

## MENU

### SOUPES AUX TOMATES

- 1 boîte de tomate
- 2 pintes de lait
- 1 pinte d'eau
- 1 tasse biscuits soda écrasés
- 2 c. à table de maïzena
- 1/2 c. à thé de soda
- 1 oignon
- 1/2 carottes, céleri à volonté
- 1 feuille de laurier
- sel et poivre.

I.— Faire bouillir les tomates avec le soda, l'oignon ciselé, les carottes et le céleri ; assaisonner le tout et laisser bouillir jusqu'à ce que les légumes soient cuits.

II. Passer le tout au tamis.

III. Faire chauffer le lait, y ajouter les biscuits soda, verser dans la soupe avant de servir.

IV. Si on lie la soupe avec de la maïzena ou du sagou, laisser jeter un bouillon, assaisonner et servir.

### ROTI DE PORC

- 3 à 4 livres de porc
- 1 oignon
- 2 tasses d'eau bouillante
- 2 c. à table de graisse
- 1 à 2 c. à table de farine.

sel et poivre, grains de genévrier.

I. Parer la viande, l'éponger avec un linge humide, la saupoudrer de farine, mettre dessus des rondelles d'oignon.

II. La mettre dans un chaudron, l'assaisonner, ajouter une tasse d'eau chaude et faire cuire à feu modéré sur le poêle ou au fourneau ; arroser souvent pendant la cuisson, laquelle doit durer 1/2 heure par livre de viande.

III. Le rôti de porc se sert avec une sauce piquante ou une sauce tomate. Le plus souvent on le sert avec une sauce provenant du jus de la cuisson étendu d'un peu d'eau bouillante.

### POIREAUX A LA CREME

- 6 à 8 poireaux
- 2 c. à table de beurre
- 2 c. à table de farine

1 1/2 tasse liquide : moitié lait et moitié eau de cuisson.

assaisonnement.

I. Laver et préparer les poireaux, les faire cuire à l'eau bouillante salée, jusqu'à ce qu'ils soient tendres, les égoutter, les couper par petits bouts.

II. Faire une sauce blanche avec le beurre et la farine, mouiller avec le liquide et laisser mijoter 10 à 15 minutes.

III. Cinq minutes avant de servir, mettre les poireaux dans la sauce ; dresser dans un légumier et servir très chaud.

(*La Cuisine à l'école primaire*).



LES RR. PÈRES H. COUSINEAU, C. SS. R., (à gauche), E. LAROCHE C. SS. R., (à droite) et le R. FRÈRE BARNABÉ, C. SS. R. (debout) qui viennent de partir pour les missions de l'Inde.

# AU GOIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'OCTOBRE

#### DEVINETTES

- 1° Le champ se fume pour être labouré, la pipe, on la bourre pour la fumer.  
2° C'était le maréchal d'Ancre (d'encre).

#### RÉBUS GRAPHIQUE

Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.

#### LOGOGRIPHE

Rosse — Rose.

#### RÉBUS NO 67

Pour réussir dans la vie n'entreprends que ce que tu es capable de faire.

Mot à mot : P ours — ré — U scie Re — dent lave I — n'an — TRE prend queue — sec E — Tu haie — cap — able — deux fers.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Juliette Anctil, inst., St-Pamphile, L'Islet ; Mlle Augustine-Alice Bouchard, Chicoutimi ; M. l'abbé Gérard Rousseau, Séminaire de Mont-Laurier.

Ont trouvé toutes les réponses : Mlle Rose Saint-Pierre, St-Cyprien, Témis. ; Mme V.-J Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester ; Mlle Corinne Dubé, 205, rue Cathcart, Ottawa ; Mme Honoré Lavoie, St-François-Xavier des Hauteurs, Rim. ; Mme H.-A. Saint-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mlle Abina Pelletier, Plantagenet, Ont. ; L'Hôpital Civique près Québec ; Mlle Maria Drolet, inst., Champigny, P. Q. ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent

de Jésus-Marie, Sillery ; Mlles Gilberte Lockwell et Berthe Naud, Couvent de Deschambault ; Mlle Marie-Thérèse Paré, Deschambault ; Mme J.-Ernest Drolet, 81, rue St-Pierre, Québec ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; M. l'abbé R. Couture, École Normale Laval, Québec ; M. Eustache Anctil, St-Pamphile, L'Islet ; M. l'abbé J.-P. Deschênes, eccl., Séminaire de Rimouski ; Sr St-Hermas, Couvent de N. D. du Bon Conseil, Sudbury, Ont. ; M. L. P. Leclerc, E. E. M., Mlles Cécile, Marie-Jeanne et M. Chs-E. Leclerc, Loretteville.

Le sort a désigné M. Eustache Anctil et Mlle Maria Drolet.

### JEUX D'ESPRIT N° 77

#### DEVINETTES

- 1° Pourquoi les cœurs sensibles aiment-ils beaucoup le pain ?  
2° Quel est le présent le plus utile que vous pourriez faire en cadeau ?

#### NOM HISTORIQUE

Avec une des syllabes de chacun des noms suivants former le nom d'un historien grec :  
*Mardonius — Mérovée — Héliogabale — Socrate.*

#### ÉNIGME

O l'étrange animal ! Se peut-il faire  
Qu'en lui coupant la queue il devienne mère ?  
Entier, nous le mangeons, mais, o prodige  
[étrange,  
Quand il n'est qu'en moitié, le malheureux  
[nous mange.

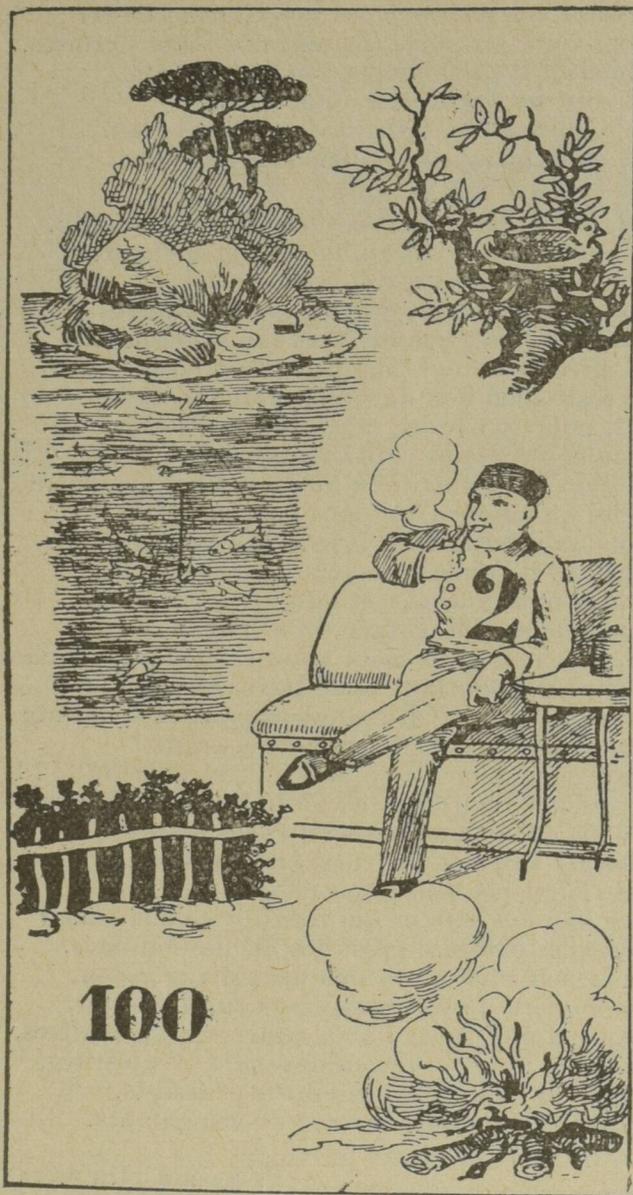
C'est une grande bénédiction et une faveur inappréciable que d'être fixé à la croix par une infirmité quelconque... c'est comme une goutte d'absinthe divine qui vient christianiser tous les breuvages de la terre.

Mgr DE SEGUR.

Nous avons vu, sur les rives du Saint-Laurent, non pas, comme ailleurs, des chrétiens, mais un peuple chrétien. Jamais nous n'avons si bien compris à quel point les lois religieuses sont des lois sociales.

Mgr LANDRIEUX,  
évêque de Dijon.

## RÉBUS No 68



CAUSERIES SUR JÉSUS. (Leçons de choses religieuses). Par le chanoine Henri Morice, Docteur ès-lettres, lauréat de l'Académie française.— Un volume in-18 de VIII-218 pages. Broché. 4 fr. 50. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N.S. P. le Pape.

Le nouvel ouvrage de M. le chanoine Henri Morice a pour but d'appliquer à l'enseignement religieux la méthode connue sous le nom de *leçons de choses*. Tous les éducateurs ont remarqué que les formules abstraites ne restent pas dans l'esprit de l'enfant. Deux ou trois ans après sa sortie du catéchisme, il a oublié le petit résumé de théologie qu'on lui a enseigné avec tant de peine. C'est navrant, mais c'est ainsi. Il ne retient que des faits, des histoires, avec la leçon morale qui y est attachée. Toute son attention se porte au dehors. C'est le monde extérieur qu'il connaît le mieux : c'est donc des choses sensibles qu'il faut partir pour l'élever à la conception des choses spirituelles. N'est-ce pas ainsi que procédait le divin Maître, lorsque, présentant un petit enfant à ses apôtres, il leur disait : " Si vous ne devenez semblables à cet enfant que voici, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ? "

Appliquer cette méthode à l'ensemble de la doctrine chrétienne serait un travail considérable que l'auteur entreprendra peut-être quelque jour. Dans le présent ouvrage, il appelle l'attention sur un seul point : la présence universelle et invisible du Christ. Jésus qui a vécu il y a dix-neuf siècles et dans un pays lointain, est toujours présent parmi nous, dans les monuments qui rappellent son passage sur la terre, dans les institutions qu'il a fondées, dans la liturgie qui le représente, par son action dans les âmes, et surtout par sa personne même dans la sainte Eucharistie. Pour rendre sensible cette vérité, on profite de toutes les circonstances favorables : l'Angelus qui sonne, une croix brisée au bord du chemin, un religieux qui passe, une église qu'on visite, sont autant d'occasions de parler de l'Hôte divin, qui est présent partout, mais que tant d'âmes indifférentes ou distraites n'aperçoivent pas.

Le nouvel ouvrage de M. le chanoine Morice peut intéresser des enfants instruits ; mais il s'adresse surtout aux prêtres, aux instituteurs chrétiens, aux catéchistes volontaires et aux parents soucieux de donner à leurs enfants une formation religieuse. Nous sommes persuadés que cette lecture leur suggérera, sinon des idées nouvelles, du moins de nouveaux procédés d'enseignement.



## Les livres

FABLES

PAR PAMPHILE LEMAY

C'est une édition définitive. Ces fables, remaniées, ne manquent ni de saveur, ni de finesse d'observation, toutes, elles offrent une morale dont vieux et jeunes peuvent tirer profit, et le caractère, toujours, en est chrétien. Tour à tour elles égaiant et moralisent. Elles peuvent sûrement figurer avec honneur sur les rayons de nos bibliothèques familiales, scolaires et publiques. Mais, plus spécialement, croyons-nous, l'auteur semble les avoir dédiées à la jeunesse étudiante. Il incombe donc au professeur de les commenter à ses élèves pour leur en fournir d'utiles leçons. Par le ton à la fois agréable et pratique, autant que par sa forme très avenante et jolie, ce recueil réjouirait à coup sûr l'élève méritant qui le compterait parmi ses récompenses scolaires.

Toutes nos Maisons d'enseignement de langue française, à peu d'exceptions près, autant à titre d'honneur que par esprit d'un sincère patriotisme, se doivent de donner à ce livre — qui le mérite franchement — un substantiel encouragement.

Ce volume a été édité par la Librairie Granger Frères, Ltée, 43, rue Notre-Dame Ouest, Montréal. Un vol, in-12, 152 pages. Prix : 65 sous, 70 sous franco.



## LE CALENDRIER DE ST-JOSEPH POUR L'ANNÉE 1926

Le Calendrier de St-Joseph pour l'année 1926 vient de paraître. Il est superbe. L'image en quatre couleurs, reproduction du tableau de Coletti, représente la *Sainte Famille à Bethléem*. C'est un pur chef-d'œuvre. Le calendrier mesure 17 x 31 pouces. Les chiffres sont très gros. Les pages fourmillent de renseignements précieux et de pieuses pensées. C'est certainement le plus beau calendrier religieux publié en Amérique jusqu'ici. Prix : 50 sous l'unité, poste payée. En vente au Couvent St-Joseph, 70, Chemin Ste-Foy, Québec et au Secrétariat de Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

## RÉFÉRENCES

- " Vous avez déjà conduit des autos ?  
 — Oui.  
 — Pouvez-vous m'apporter un certificat de votre dernier patron ?  
 — Pas avant un mois.  
 — Pourquoi ?  
 — Parce qu'il est à l'hôpital, des suites de notre dernier accident ! ... "

## Tarcisius

*Dialogue pour Congrès d'Enfants de Chœur*

Amis, écoutez bien cette touchante histoire,  
Je l'ai gravée, hier, au fond de ma mémoire,  
Et puisqu'en ce beau jour nous sommes réunis,  
Je veux vous la conter, bien chers petits amis,  
C'était au premier temps de notre ère chrétienne.

Les disciples du Christ, dans la Rome païenne,  
Poursuivis, mal traités, ne pouvaient au grand jour  
Témoigner à Jésus, le moindre acte d'amour.  
Un jour, sous Dioclétien, les prisons étaient pleines  
De nos martyrs chrétiens, en butte aux pires haines.  
Un supplice effrayant devait briser leur corps.  
Qui les soutiendrait donc, sinon le pain des forts ?  
Mais il faut le porter... Tarcisius s'avance,  
Jeune enfant comme nous, tout rempli d'innocence,  
Il reçoit avec joie et serre sur son cœur  
L'Hostie aux blancs reflets, Jésus notre Sauveur,  
Et comprenant dès lors sa mission sublime,  
Au prêtre qui s'inquiète, (et c'est bien légitime)  
Il répond gravement, dans un touchant adieu,  
" J'aimerais mieux mourir que de livrer mon Dieu."

Tarcisius se hâte, et son âme est heureuse  
Quand, près de lui, soudain une troupe joyeuse  
Accourt, et ces païens l'invitant à leurs jeux,  
Le veulent, malgré lui, retenir avec eux.  
Tarcisius résiste et, sans perdre courage,  
" Laissez-moi, leur dit-il, accomplir mon message  
Je ne puis m'arrêter, ne fût-ce qu'un instant".  
Les autres d'insister, l'un d'eux, plus insolent,  
Voyant Tarcisius rester inébranlable,  
Veut savoir ce secret qu'il dit inviolable,  
Et déjà, sur l'enfant au regard fier et doux,  
La bande bruyamment satisfait son courroux.  
Les pierres et les coups accablent la victime  
Sans qu'un cri ne s'élève et condamne ce crime,  
Car un passant l'a dit : " Cet enfant est chrétien".  
Son sort n'est que trop juste aux yeux de tout païen.

Tarcisius se tait. Pas le moindre murmure.  
Sans se plaindre, il reçoit chaque coup, chaque injure ;  
Et pressant sur son cœur les " mystères sacrés",  
Son sang coule, et pourtant ses bras restent croisés.  
Mais bientôt il s'affaisse, et son âme si belle  
Que n'avait pu fléchir une foule cruelle  
S'envole, libre enfin, là-haut dans le ciel bleu.  
Il était mort martyr pour défendre son Dieu.

— Ami, ton histoire est vraiment bien touchante.  
J'admire ton héros, car en lui tout m'enchanté :  
Ses vertus, sa douceur, son héroïque foi,  
Son amour pour Jésus, qui est aussi mon roi,  
Et je me dis alors, quand, dans son sanctuaire,  
Je fais, près de l'autel ma distraite prière,  
Que je reste bien loin du saint enfant martyr  
Qui sut, pour son Jésus, et souffrir et mourir.  
Cependant son Jésus c'est bien aussi le nôtre !  
Le Dieu qu'il défendait, eh bien ! il n'est pas autre  
Que celui qu'aujourd'hui nous adorons ici !  
Le Jésus qu'il servait, nous le servons aussi.  
Mais hélas ! il l'aimait jusqu'à donner sa vie.  
En ferions-nous autant ? et notre âme ravie  
Sait-elle, comme lui, goûter cette faveur  
D'être, entendez-vous bien, nous, ses enfants de chœur ?  
Et nous avons pourtant cette tâche très sainte  
De servir à l'autel ! Oh ! pouvons-nous sans crainte  
Nous acquitter si mal de cet acte si grand ?  
Ce serait peu t'aimer mon Jésus... et pourtant !!!  
Nous voulons désormais te montrer que l'on t'aime,  
Nous nous acquitterons avec un soin extrême  
Des charges trop souvent mal faites jusqu'alors.  
Du ciel, Tarcisius bénira nos efforts,  
N'est-ce pas son martyr qui transforme nos âmes ?  
Que Jésus les embrase aussi des mêmes flammes.  
De l'autel, en effet, c'est bien beau d'approcher,  
Si vous vouliez, Jésus, nous y pourrions monter.  
Sans votre appel, hélas ! nous resterons nos maîtres,  
Pourtant de vous servir, en devenant vos prêtres,  
Cela serait si bon, qu'à vos appels pressants,  
Répondrait, je le crois, le cœur de vos enfants.

P. Joseph DUPERRAY,  
de l'Abbaye de Mondaye

## Matériaux de Construction

*Avant de construire, consultez nous. Notre assortiment est des plus complets et nos  
prix, à la portée de tous.*



TERRA COTTA "NATCO"  
Briques ordinaires et briques à feu de toutes sortes, briques de pavage  
Bardeaux d'"asphalte" et papiers de toutes qualités  
Stucco Bishopric, Ciment, Chaux, Plâtre Rockwall, Etc., Etc.



## WEBSTER & FILS Limitée

Harold G. BOISSEAU, Gérant

79, Rue Dalhousie  
Tél. 2-6575 — 2-6576

QUEBEC

Succursale : 218, Rue de la Couronne  
Tél. 2-7279

FEUILLETON DE L'APÔTRE

# Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 3

## CHAPITRE DIXIÈME

## LE COMLOT AVANCE

Cependant le *Zéphyr*, poussé par un vent favorable, arrivait, quelques jours après la malencontreuse attaque des pirates, en vue des terres de la Louisiane. Un matelot, placé en vigie à la tête du mât d'artimon, avait fait entendre le cri " terre en avant " ! Ce cri, que les marins, si accoutumés à la mer et à ses accidents, ne peuvent entendre sans émotion, avait amené sur le pont tous les passagers. Sara Thornbull, faible et à peine revenue du choc qu'elle avait éprouvé à la vue de Cabrera, se tenait appuyée au bras de Sir Arthur Gosford. Le comte d'Alcantara, dont la figure toute couverte de cicatrices, annonçait les horribles souffrances que son accident lui avait occasionnées, avait recouvré toute sa jovialité. Au fond, il était tout glorieux de sa mésaventure, s'attribuant presque à lui seul le mérite d'avoir décidé la fuite des pirates et l'honneur de la victoire.

La navire avançait toujours, et la terre, qui d'abord n'apparaissait que comme un nuage à l'horizon, commençait peu à peu à se dessiner sur le fond bleu du firmament ; bientôt on put distinguer un petit vaisseau, sortant de l'une des passes du Mississipi, et se dirigeant dans la direction du *Zéphyr*. Sa grande voile latine le fit bientôt reconnaître pour un des bateaux pilotes, qui croisent sans cesse à l'embouchure du fleuve, et semblent vivre sur les eaux, comme les goélands, ne retournant à terre qu'alors que les ombres de la nuit sont tout à fait tombées. Il était joli à voir ce petit cutter, courant sur les lames et plongeant de temps en temps à la risée le bout du bôme de son immense brigantine, comme une hirondelle qui trempe son aile à l'eau pour se rafraîchir.

Le capitaine donne l'ordre de faire des signaux. Le cutter y répondit et quelques instants après il fut à la portée du porte-voix.

— Ohé ! du cutter ! cria le capitaine.

— Oui, oui ! quel est ce brick !

— Le *Zéphyr* !

— D'où venez-vous ?

— Du Brésil. Envoyez un pilote à bord.

— C'est bien, attendez un instant ".

Et le petit cutter, passant sous le vent du *Zéphyr* mit une chaloupe à l'eau ; quatre hommes sautent dans l'embarcation et quelques minutes après le pilote était à bord du *Zéphyr*, et faisait signe aux gens de la chaloupe de retourner à bord du cutter.

— Bonjour, monsieur le pilote.

— Bonjour, monsieur. C'est au capitaine que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, et je vous remets en main la charge du navire jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

— Très bien. Je pense que nous y arriverons demain vers midi.

— Savez-vous si le *Sauveur* est arrivé ?

— Oui, c'est moi qui l'ai piloté.

— Quelles nouvelles à la Nouvelle-Orléans ?

— Rien, ma foi, rien.

— Connaissez-vous M. Alphonse Meunier ? Et savez-vous s'il est à la Nouvelle-Orléans ? C'est le propriétaire de ce navire.

— M. Alphonse Meunier ? Je crois le connaître ; je ne suis pas bien certain cependant. N'est-ce pas un petit homme brun, cheveux gris, portant une béquille ? J'en ai vu un qui est venu à bord du *Sauveur*, quand nous avons accosté à la Nouvelle-Orléans mais je ne puis dire si c'est M. Alphonse Meunier.

— Oh ! oui, ça doit être lui. Était-il bien portant ?

— Probablement ! autrement il ne serait pas venu à bord.

— Avez-vous apporté quelques-uns des journaux de la ville ? J'aimerais bien à les lire.

— Non, monsieur, non.

— Quel malheur ! n'importe. Vous pensez que nous arriverons demain. Aurons-nous besoin de prendre un remorqueur ?

— Le vent est tout juste comme il faut, nous irons aussi vite qu'avec un remorqueur, outre qu'en ce moment il n'y en a pas à la balise.

— C'est bien, monsieur le pilote, vous commandez à bord maintenant. Quel est votre nom ?

— Édouard Phaneuf ".

Et le capitaine descendit à la cabine pour préparer le manifeste du bâtiment, et un état de la cargaison et des consignations.

Le pilote se promenait de long en large sur le pont répondant d'un ton sec et brusque aux questions qu'on lui adressait.

— Décidément c'est un ours, disait le comte d'Alcantara à Sir Gosford. Il n'y a pas moyen d'en tirer une réponse satisfaisante.

— Il y en a beaucoup comme lui, quoique cependant on en trouve de plus polis, répondit Sir Gosford tout occupés de leur métier, ils ne connaissent que cela. Encore bien heureux quand ils remplissent leur devoir avec habileté et qu'ils ne nous échouent pas quelque part sur ces bancs de sable, qui sont si mauvais à l'entrée du Mississipi.

— J'ai envie de lui parler d'autres choses, peut-être aimera-t-il que nous lui donnions des nouvelles, s'il n'aime pas à nous en donner ? Si nous lui parlions des pirates ? . . .

— Faites comme vous voudrez, répondit Sir Gosford.

— Savez-vous, monsieur le pilote, lui dit le comte, que nous avons été attaqués par des pirates, il y a trois ou quatre jours ?

— Vraiment ! répondit Édouard Phaneuf, et comment ça ?

— Oh ! mais, c'est que nous avons eu une furieuse difficulté à nous en débarrasser ; vous voyez comme j'ai la figure toute brûlée, je ne sais trop par quel miracle j'ai pu échapper à la mort, au milieu des balles et des couteaux de ces brigands. Dieu merci, nous les avons mis en fuite, après en avoir tué une trentaine et en avoir fait dix prisonniers.

— Vous avez des prisonniers, dit le pilote d'un ton qu'il tâchait de rendre indifférent, mais dont l'émotion n'échappa pas à Clarisse Gosford, qui, sans trop savoir pourquoi, éprouvait une espèce de répugnance à la vue de cet homme à l'air sombre et aux traits fortement accusés. Et où sont-ils ?

— Ils sont enchaînés dans la cale. Nous avons pris leur chef ; un véritable démon, bel homme d'ailleurs.

— Savez-vous son nom ?

— Ils l'appellent Antonio Cabrera.

A ce nom, le pilote contracta les sourcils, et se retournant brusquement du côté du timonier, il lui cria :

— " Tribord la barre !

— Tribord la barre, répéta le timonier.

— Holà ! en avant là, bordez-moi les focs ! Non pas comme ça. Et le pilote courut sur le gaillard d'avant où il donna ses ordres, évitant ainsi de se rencontrer avec les passagers.

Le reste de la journée se passa tranquillement, les matelots occupés à nettoyer le navire et à préparer et ranger les balles de marchandises, les passagers à écrire des lettres et à faire leurs malles.

Durant la nuit, pendant que le *Zéphyr* montait à pleine voile, refoulant le courant du Mississipi, Édouard Phaneuf prit un fanal et descendit à la cale, accompagné d'un des matelots de quart. Au bruit que fit le pilote en entrant dans la cale, Antonio Cabrera leva la tête et reconnut Phaneuf à la lumière du fanal que ce dernier tenait à la hauteur de

son visage. Un signe imperceptible d'intelligence passa entre Phaneuf et Cabrera ; et ce dernier remit sa tête sur un paquet de voiles qui lui servait d'oreiller. Le matelot n'avait pas remarqué que Cabrera avait levé la tête.

— Ne faisons pas de bruit, ils dorment, dit-il à voix basse à Phaneuf.

— Oui, ne les réveillons pas, quoique des chiens comme eux ne méritent pas même qu'on les laisse dormir.

— Vous êtes bien dur, continua le matelot, ils n'ont que quelques jours à vivre, et quoiqu'ils méritent bien la mort, on doit en avoir pitié.

— Pitié ! et pour des chiens de pirates, répondit Phaneuf en affectant un air de suprême horreur. Allons-nous-en, le cœur m'en lève de dégoût ! Prenez le fanal et montez !

Le matelot prit le fanal et monta le premier ; Phaneuf glissa quelque chose à Cabrera sans que le matelot l'aperçut. Ce quelque chose, c'était une lime.

Deux heures après, pendant que la plupart des gens de quart étaient assoupis, un homme se glissait tout doucement le long du passe-avant de babord, montait sur le gaillard d'avant en se traînant sur le ventre, passait par dessus le coltis, et s'aidant des cordages de la civadière descendait dans l'eau. De temps en temps, on eut pu voir une tête qui s'élevait au-dessus de l'onde et plongeait en gagnant la rive du fleuve ; on eut dit un caïman s'éloignant paresseusement du navire, pour aller s'enfoncer dans les prairies flottantes, qui bordent le Mississipi jusqu'à son embouchure.

Phaneuf passa la nuit à se promener sur le gaillard d'arrière, les deux mains dans les poches de sa vareuse, espèce de blouse que portent la plupart des pilotes du Mississipi.

Quand les premières lueurs de l'aurore commencèrent à blanchir l'horizon, Phaneuf s'approcha de la lumière de l'habitacle et tirant un petit morceau de papier roulé, il le déplia et lut : " Si Pierre de St-Luc ignore la mort de monsieur Alphonse Meunier vous mettez un mouchoir blanc ; si au contraire il a appris sa mort (qu'il faut tâcher de lui laisser ignorer) vous mettez un mouchoir rouge ".

— C'est un mouchoir blanc qu'il faut, se dit-il ; et il jeta à la mer le petit papier, après l'avoir déchiré.

A mesure que le *Zéphyr* avançait, l'aube naissante allait en augmentant.

Bientôt Phaneuf put apercevoir les premières habitations. Déjà dans la distance on pouvait distinguer le bois de chênes verts qui se trouve à deux milles au-dessous du couvent des Ursulines. Un mouchoir blanc, attaché sur les haubans de tribord flottait à la brise.

Le capitaine et les passagers montèrent bientôt sur le pont.

— Eh bien, pilote, nous avons fait bien du chemin cette nuit ; je vois que dans une couple d'heures nous serons au couvent des Ursulines, et avant onze heures, au quai.

— Oui, j'espère ”.

Vers huit heures, le déjeuner fut servi, et le capitaine invita le pilote à descendre, ce que celui-ci accepta volontiers.

Pendant qu'ils étaient à table, un canot se détacha du rivage, monté par deux hommes, et alla au-devant du *Zéphyr*.

L'officier de quart, voyant approcher un canot, qui faisait des signaux, fit jeter des amarres, que les gens du canot empoignèrent.

— Que voulez-vous, leur demanda l'officier de quart ?

— Nous voulons parler au capitaine.

— Attendez, il est à déjeuner.— Vous feriez mieux de monter.

— Non, merci, il faut que nous partions de suite. Ne pourriez-vous pas faire appeler le capitaine ?

Celui-ci, averti que quelqu'un le demandait, monta sur le pont.

— Qu'avez-vous à me dire, mes amis, dit le capitaine en s'adressant aux gens du canot ?

— Etes-vous le capitaine du *Zéphyr* ?

— Oui, mes amis.

— En bien, capitaine, auriez-vous la bonté de venir à terre, à cette auberge que vous voyez avec des contrevents verts ? Monsieur Meunier nous a envoyés vous chercher ”.

Pierre de St-Luc, en apprenant que le père Meunier l'attendait à terre, descendit en toute hâte à la cabine, recommanda au pilote de continuer sa route sans l'attendre, qu'il allait descendre un instant à terre, et qu'il le rejoindrait à la ville ; et remontant aussitôt sur le pont, il sauta dans le canot.

Aussitôt que le canot eut touché le rivage, Pierre courut à l'auberge. Il ne fit pas réflexion qu'il était un peu étrange que M. Meunier ne fut pas sur la levée pour le recevoir, puisqu'il devait avoir quelque chose d'important à lui communiquer pour avoir pris la peine de venir toute cette distance depuis la ville pour le rencontrer.

Pierre entra dans l'auberge cherchant des yeux le père Meunier, que l'on suppose bien qu'il ne vit pas. Deux hommes étaient assis autour d'une petite table ; l'un d'eux, petit et maigre, au nez pincé et aux yeux de feu, était occupé à écrire ; l'autre fumait un cigare et humectait ses lèvres de temps à autre dans un gobelet de bière. Ni l'un ni l'autre ne semblèrent faire attention à l'entrée de Pierre. Celui-ci, après avoir jeté un coup d'œil dans la salle, s'approcha de la table sur laquelle le petit homme écrivait.

— Pourriez-vous me dire, messieurs, s'il n'y a pas ici un Monsieur Meunier ?

Le petit homme leva la tête, essuya sa plume et regarda Pierre. Après un instant de silence il répondit :

— Je ne connais pas M. Meunier. Il y avait ici tout à l'heure un homme de certain âge, qui attendait quelqu'un. Il vient de partir en voiture, disant qu'il serait de retour dans une vingtaine de minutes.

— Portait-il des béquilles ?

— Oui, je n'ai pas bien remarqué, mais je crois qu'il avait une béquille.

— C'est lui, c'est monsieur Meunier. De quel côté est-il allé ?

— Il est allé par en bas.— Vous ferez mieux de l'attendre.

En ce moment des sanglots se firent entendre en dehors de la maison ; et une pauvre femme, tête nue, les cheveux en désordre, entra en criant :

— Oh ! mes chers messieurs, mon fils, mon pauvre Jacob vient de se casser la cuisse, et je ne suis pas capable de le relever. Oh ! mon Dieu ! au secours ! et la vieille femme éclata en sanglots.

— Ma pauvre femme, lui dit le petit homme, je suis bien fâché de ne pouvoir vous assister, je suis pressé et je devrais être parti déjà, pour servir ce procès-verbal.

— Oh ! monsieur, ce n'est qu'à deux pas d'ici, ne pourriez-vous pas venir, seulement cinq minutes ? oh ! mon pauvre Jacob ! mon Dieu ! Allez-vous le laisser mourir ?

Et la vieille femme, les yeux tout en larmes, son châle en désordre, semblait dans une telle désolation que Pierre de St-Luc, tout ému, lui dit avec bonté :

— Ne vous tourmentez pas, ma bonne vieille, je vais aller avec vous et vous aider. Où demeurez-vous ?

— Oh ! mon bon monsieur, Dieu vous récompensera. Tenez, ce n'est qu'à deux pas, suivez-moi et courons — oh ! mon pauvre Jacob !

Et la vieille femme, dans laquelle on aura sans doute reconnu la mère Coco-Letard, conduisit par des sentiers détournés, le capitaine Pierre jusqu'à l'entrée de la plaine, d'où, dans la distance, on apercevait son habitation des champs.

— “ — Vous êtes trop bon, mon cher monsieur, Dieu vous bénira pour ce que vous voulez bien faire pour moi. Nous arrivons, tenez, voici ma demeure.

— Mais, ma bonne vieille, c'est bien loin.

— Oh ! non, monsieur, ça paraît comme ça, mais c'est tout près — oh ! mon pauvre Jacob, il est peut-être mort maintenant ! oh ! oh ! oh ! et elle poussait des cris à fendre le cœur d'un homme moins sensible que Pierre.

Quand ils arrivèrent à la maison, la porte en était ouverte. La vieille redoubla ses lamentations et criait de toutes ses forces “ — oh ! mon pauvre Jacob ”.

Des plaintes sourdes se faisaient entendre au second étage, et au moment où Pierre entrait, un cri aigu retentit dans l'appartement supérieur. La mère Coco-Letard monta précipitamment l'escalier, suivie de Pierre. La chambre était à peine éclairée par une lampe placée derrière une espèce de valise, des couvertes interceptaient la lumière des croisées. Dans le fond de la salle, sur un lit, était étendu Jacob, le plus jeune des Coco-Letard ; en voyant monter sa mère et l'étranger, il redoubla ses gémissements et cria au secours ; la mère Coco se baissa pour prendre la lampe dans ses mains, tandis que Pierre alla droit au lit de Jacob. En mettant le pied sur la trappe, le

ressort céda, et Pierre fut précipité, d'une hauteur de douze pieds, dans le fond du cachot, où l'attendaient les deux frères Jacob, qui sautèrent sur lui. Étourdi par la chute et pris à l'improviste, Pierre fut bientôt complètement lié et jeté sur le lit, où il fut encore garrotté et attaché par de fortes courroies. Le tout se passa avec tant de rapidité qu'il ne put offrir aucune résistance, et ce ne fut qu'après avoir été étendu sur le lit qu'il put concevoir ce qui lui était arrivé, sans pouvoir comprendre les raisons qui avaient porté ces gens à en agir ainsi. Il crut qu'il était l'objet de quelque fatale erreur, et qu'il lui suffirait d'un mot d'explication pour être relâché. Mais il ne fut pas longtemps à se détromper, la sombre physionomie de ces deux hommes lui fit croire un instant qu'ils allaient l'assassiner, mais quand il les vit approcher une cruche d'eau près de son lit, il prit un peu de confiance et leur adressa la parole.

— Que me voulez-vous ? Je ne vous ai jamais rien fait ; vous vous êtes certainement trompés. Que prétendez-vous faire ?

— Vous l'apprendrez plus tard, lui répondit François en jurant ; pour le moment, taisez-vous ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Mais encore, vous devez avoir quelque quelques motifs ?

— Taisez-vous, ou nous allons vous baillonner.

— Si vous voulez de l'or, prenez tout ce que j'ai et laissez-moi partir.

— Pas si bête ; votre or, nous pouvons le prendre quand nous voudrons.— Vous laisser partir ! pour nous dénoncer à la police ! Oui-dà. Taisez-vous et ne faites pas de tapage, autrement nous vous mettrons un baillon ”.

Puis ces deux hommes remirent l'échelle, dont ils se servirent pour monter et la retirèrent après eux. Un instant après, la trappe fut remise à sa place, et Pierre entendit des rires au-dessus, et la voix de la vieille femme qui demandait à ses garçons : “ Si le monsieur était en sûreté sur le lit ”. Puis des pas traversèrent la salle supérieure, puis il n'entendit plus rien. Il fit des efforts incroyables pour se débarasser des liens qui lui retenaient les pieds et les mains ; ses muscles se roidissaient et ses nerfs se tendaient, mais en vain. Alors il se livra en son âme un violent combat entre l'espérance et la frayeur. Par moment il pensait que c'était à sa vie qu'on en voulait ; un instant après il se flattait que ce n'était qu'une erreur et qu'à la nuit peut-être on le relâcherait. Peu à peu, son esprit tourmenté par mille idées sombres, noires, confuses, s'appesantit ; il tomba dans une espèce d'affaissement moral, et ses sens, succombant aux efforts et à la fatigue, s'engourdirent dans une profonde torpeur.

## CHAPITRE ONZIÈME

### L'HOSPICE DES ALIÉNÉS

A l'encoignure des rues St-Louis et des remparts, il y avait, en 1831, un hospice des aliénés, devenu

depuis la proie des flammes. Dans cet hospice se trouvait un idiot de douze à treize ans, dont la figure chétive et la taille grêle et petite lui donnaient l'apparence d'un enfant de dix à onze ans. D'une excessive timidité, il n'osait jamais lever les yeux sur aucune des personnes avec lesquelles il se trouvait journellement en contact. Ses dispositions se ressentaient de sa timidité, il était toujours seul dans un coin de la salle affectée aux aliénés de son âge, ou sous un des arbres de la cour pendant la belle saison. Une de ses manies était de compter les doigts de sa main gauche, en les touchant les uns après les autres avec l'index de sa main droite ; après avoir répété cette manœuvre une dizaine de fois, il lâchait un petit cri aigu et criait : gladu, gladu, gladu ; puis il se prenait à courir une dizaine de pas, s'arrêtait, recommençait à compter et à crier : gladu, gladu, gladu ! Tout le temps qu'il était dans la cour, il faisait ce manège. Dans la salle, il s'accroupissait dans un coin, et suivait d'un œil morne et avec un regard vague les jeux des autres.

Son nom sur les livres était Jérôme, on ne lui en connaissait pas d'autres. Sans parents ni amis, il était à la charge de l'État depuis une dizaine d'années. On ignorait complètement et son âge, et le lieu de sa naissance et le nom de ses parents. D'une excessive sensibilité, il se serait bien attaché à quelqu'un, mais la figure sévère des gardiens et la malice de ses compagnons lui faisaient peur. Avec de la bonté et des soins, on eut peut-être pu arracher cette frêle créature à la démence, qui tous les jours faisait de nouveaux progrès dans son cerveau malade. Mais qu'attendre de la bonté et des soins de ces hospices, où il semble que ces qualités soient incompatibles avec les fonctions que l'on doit y remplir ? A part du Docteur Léon Rivard, le médecin de l'hospice, du chef, du portier et des gardiens, personne ne mettait les pieds dans cette institution.

Dans le cabinet du portier, plusieurs vieux registres contenaient les noms des aliénés depuis la fondation de l'hospice. Chaque fois qu'un nouveau patient était amené, le portier écrivait sur le registre ses nom et prénom, et la date de son entrée ; à la marge, il faisait quelquefois quelques remarques, pour servir au besoin, et tout était dit. Si le nouveau patient était muni de hardes ou autres effets, le portier les remettait aux gardiens s'ils pouvaient lui servir ; et tout ce qui n'était d'aucun usage, était attaché, étiqueté et jeté dans une chambre destinée à cet effet, d'où on ne les retirait plus. Il était rare que l'on eut recours aux registres, et encore bien moins aux paquets étiquetés.

Tous les jours, de midi à une heure, le docteur Rivard visitait l'hospice, ce qui lui procurait un traitement de huit cents piastres de la part du gouvernement. Après avoir fait le tour des salles, jeté un coup-d'œil dans les cours, prescrit quelques remèdes, il s'en retournait pour ne revenir que le lendemain à la même heure. Rarement il lui arrivait de leur procurer quelque confort. Que lui importait, à lui, leur plus ou moins de bien-être ou de misère ?

Il était payé pour les visiter en qualité de médecin du corps, il faisait régulièrement sa visite journalière ; que pouvait-on désirer de plus ? C'est vrai ; on en pouvait strictement rien exiger de plus de lui ; mais si son âme dure eut eu une ombre de compassion, il eut pu faire beaucoup, car son autorité était grande dans cette institution. Tous les employés, depuis le chef jusqu'au dernier des gardiens lui devaient leur situation ; il n'avait qu'à le vouloir pour les faire destituer, et ils le savaient bien.

Chaque fois que le docteur Rivard visitait l'hospice, c'est-à-dire tous les jours, sa figure sévère annonçait que c'était pour lui un devoir importun. Or le portier de l'hospice fut bien surpris, le 21 octobre, jour où monsieur Pluchon avait remis la petite cassette au docteur Rivard, de voir arriver ce dernier, vers onze heures du matin, la figure presque souriante. “ Le docteur, se dit le portier, a fait quelque bonne œuvre ce matin ; il n'est content que lorsqu'il a rempli quelque mission de charité ; c'est drôle cependant que pour un si saint homme, il ne fasse rien pour ses pauvres insensés. Peut-être est-ce au fond le meilleur traitement, il faut bien le croire, puisqu'il n'en veut pas d'autre. Mais il me semble tout de même, qu'il n'y en a guère qui y gagnent à son traitement ; et bien peu sortent d'ici, une fois entrés, excepté que ce ne soit pour aller au cimetière ” ! Le portier avait à peine terminé son monologue, que le docteur Rivard entra.

— “ Bonjour, monsieur le portier.

Le portier fut si étonné d'entendre le docteur Rivard lui souhaiter le bonjour, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le jour de l'an dernier, qu'il resta tout ébahi, la bouche ouverte.

— “ Eh ! qu'avez-vous donc, mon brave monsieur Jérémie ? lui dit le docteur, en lui frappant familièrement sur l'épaule.

— Mais rien, monsieur le docteur.

— Allons, c'est bon. Et comment va ce pauvre enfant, le petit Jérôme ?

— Je n'en sais rien, docteur, je ne l'ai pas vu depuis une semaine ; voulez-vous que j'aille le chercher ?

— Non, ce n'est pas la peine. Je vais aller le voir. C'est un bon enfant celui-là ; depuis longtemps je m'intéresse à lui. A propos, mon cher monsieur Jérémie, j'ai oublié mon livre de prescriptions à la maison, faites-moi donc le plaisir de l'aller chercher, la vieille Marie vous le donnera. Tenez, voici pour boire un petit coup à ma santé. Allez mon cher. Je vais appeler un des gardiens pour rester au parloir durant votre absence.

— Merci, monsieur le docteur ; je ne serai pas longtemps, dans dix minutes je serai de retour.”

Et Jérémie partit sans s'occuper de qui garderait son parloir. Le docteur savait bien qu'il serait au moins une bonne demi-heure avant de revenir ; c'est tout ce qu'il voulait. Quand Jérémie fut hors de vue, le docteur tourna la clef de la porte d'entrée, ainsi que de celle qui communiquait du parloir à l'intérieur du logis. Le docteur prit l'index des régis-

tres, où on entrait les noms des aliénés, et il lut : “ Jérôme, folio 4, page 147 ”. Il ouvrit le folio 4, tout couvert de poussière, et il lut à la page 147 : “ Jérôme — orphelin, parents inconnus, abandonné “ sur la levée au bas du couvent des Ursulines ; âgé “ de — amené à cet Hospice, le 5 avril 1826, par une “ femme se nommant Coco-Letard ; deux vieux “ livres ont été remis par la femme disant qu'ils “ appartenaient à l'enfant ; je les ai attachés d'une “ ficelle et étiquetés No 278. Ils sont dans la chambre “ aux étiquettes. Signé, P. Asselin, P. H. A.”.

Le Dr Rivard vit avec satisfaction qu'il n'y avait pas de notes à la marge. Il remit avec précaution l'index et le registre à leur place, après en avoir pris un extrait. Il passa dans la chambre aux *étiquettes*, dont la porte donnait dans le parloir ; la clef était à la serrure. Une foule de paquets de toutes sortes, de toutes grosseurs, de toutes façons, étaient rangés avec ordre sur des tablettes, ayant leurs étiquettes en dehors. Le Dr Rivard n'eut pas de difficulté à découvrir le No 278 ; il détacha la ficelle et ouvrit les deux bouquins, dont les premières feuilles étaient déchirées ; mais il importait fort peu au docteur de savoir le titre des livres, ce qui lui importait c'était de pouvoir glisser un papier dans l'un d'eux, de les rattacher avec la ficelle et de les remettre en leur lieu et place, sans en avoir secoué la poussière et sans avoir été aperçu ; tout réussit au docteur, comme il le désirait. Après avoir fermé la porte de la chambre aux étiquettes, il alla ouvrir celles qu'il avait fermées, et sonna un des gardiens. Il en arriva bientôt un, auquel le docteur recommanda de garder le parloir durant l'absence de Jérémie ; puis il entra dans l'intérieur de l'hospice, et monta droit à la chambre qui lui était réservée ; après quoi, il donna l'ordre qu'on lui amena le petit “ Jérôme ”, en recommandant de le traiter avec douceur.

Jérôme, en apprenant que le docteur le faisait demander à sa chambre, se mit à trembler de tous ses membres et à jeter des cris. Le gardien fit tout ce qu'il put pour l'apaiser, et ce ne fut que lorsqu'il lui eut assuré que le docteur voulait lui donner du sucre candi, que Jérôme se décida à le suivre.

— “ Il va me donner du sucre candi ! Va-t-il m'en donner bien gros ?

— Oh ! oui, bien gros.

— Bien gros... hi ! hi ! hi ! et le pauvre petit malheureux se mit à rire d'un rire qui faisait peine à entendre. En entrant dans la chambre du docteur Rivard, il courut à lui en criant : sucre candi ! sucre candi ! Le docteur, qui connaissait l'excessive passion du petit malheureux pour les sucreries, avait apporté un cornet de dragées qu'il lui donna, après l'avoir affectueusement caressé et lui avoir dit quelques paroles de consolation. Jérôme, peut-être plus étonné des marques d'affection que lui avait données le docteur qu'il n'était joyeux d'avoir des sucreries, regarda le docteur avec ses grands yeux vitrés, puis il regarda son cornet de dragées, puis le remettant au docteur :

— Je n'en veux pas, lui dit-il, les larmes aux yeux, vous vous êtes trompé, docteur, ce n'est pas pour moi, je suis Jérôme, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Oui, mon pauvre Jérôme, je te reconnais bien, je t'aime ; tu sais que je t'aime ; je veillais sur toi sans que tu le susses, et tu seras bien traité à l'avenir.

Et le pauvre idiot, ne comprenant pas ce langage si nouveau pour lui, regardait toujours le docteur avec ses grands yeux.

— Connais-tu ton père et ta mère, Jérôme, lui dit le docteur en l'attirant doucement près de lui ?

— Non, monsieur.

— Eh bien ! je vais te le dire, tâche bien de le retenir, surtout ne dis pas que c'est moi qui te l'ai appris ; car vois-tu, si tu le dis, je ne te donnerai plus de sucre, et puis tu serais cause que l'on me ferait bien du mal. Tu ne voudrais pas que l'on me fit mal à moi qui veux te tenir lieu de père et te donner du sucre candi tous les jours, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, non, non.

— Eh ! bien tu t'appelles Alphonse Pierre !

— Alphonse ! oh ! quel joli nom ! est-ce que je m'appelle Alphonse Pierre ?

— Écoute donc : Ta mère s'appelait Léocadie Mousseau.

— Ma mère ! j'ai donc une mère moi ? Et elle s'appelle Mousseau ! Oh ! je veux voir ma mère, ma mère, ma mère !

— Tu ne peux pas, pauvre enfant, elle est morte à la paroisse St-Martin, en 1823.

— Elle est morte, c'est égal, je veux la voir, ma mère ! oh ! mon bon docteur, vous me la laisserez voir ma mère, n'est-ce pas ?

— Quel âge as-tu ?

— Je ne sais pas.

— Quoi, tu ne sais pas, mais tu devrais le savoir : tu as treize ans ; treize, entends-tu ? Tu es né à la paroisse St-Martin.

— Ah ! treize ans ! je ne le savais pas, et je suis né ?

— A la paroisse St-Martin.

— A la paroisse St-Martin ?

— Mais oui, te rappelles-tu le nom de ta mère ?

— Ma mère... arrêtez... oh ! oui... Léocadie Mousseau.

— C'est bien, mon enfant, et quel âge as-tu ?

— Quel âge ?... attendez... treize ans.

— C'est bien ; et où es-tu né ?

— Oh ! ça, je me le rappelle bien, à la paroisse St-Martin.

— C'est bien mon enfant, viens m'embrasser. Tous les jours, si tu es bon garçon, je t'apporterai des sucreries.

— Voudriez-vous aussi m'apporter un petit cheval de bois, comme celui de la petite fille de N. Charon, le chef de la maison ?

— Nous verrons ; maintenant mange ton sucre candi et amuse-toi dans cette chambre, en attendant que je revienne ; je ne serai pas longtemps.

Jérôme se mit à dévorer ses sucreries. Le docteur retourna au parloir où Jérôme venait d'arriver,

n'ayant pu trouver le livre du docteur : ce dernier, qui ne tenait pas fort à son livre de prescriptions, alla faire le tour des salles et remonta à sa chambre. Avant d'entrer, il prêta l'oreille et il entendit Jérôme, qui lâchait de petits cris de joie et répétait gladu ! gladu ! gladu ! gladu ! signe infaillible qu'il était content. En entrant, le docteur lui sourit d'un air de bonté, et Jérôme courut à lui en lui demandant " s'il lui avait apporté le petit cheval de bois ".

— Non, mon enfant, pas encore ; dans deux ou trois jours, si tu es bon garçon, et si tu retiens bien ce que j'ai dit.

— Pour sûr ?

— Pour sûr. Tiens, voyons si tu as oublié. Quel est ton nom ?

— Jérôme.

— Non, le nom que tu avais avant de venir ici ?

— Je n'en avais pas.

— Mais, oui, tu t'appelais Alphonse Pierre.

— Ah oui ! Alphonse Pierre, je me souviens.

— Quel est ton âge ?

— Treize ans.

— C'est bien. Où es-tu né ?

— A la paroisse St-Martin.

— C'est bien. Quel était le nom de ta mère ?

— Ma mère, ma mère... ah ! attendez. Et l'enfant se mit à pleurer.

— Ne pleure pas ; voyons, je ne te donnerai pas de cheval de bois. Quel était le nom de ta mère ?

— Léocadie Mousseau ! Vous me donnerez mon cheval de bois, n'est-ce pas, docteur ?

— Oui, mon enfant, si demain et après demain tu te rappelles bien ce que je viens de te faire répéter. A propos, je t'ai dit tout à l'heure que j'allais t'apprendre ton âge et ton nom et celui de ta mère, mais ce n'est pas moi qui te les ai appris, tu le savais avant moi ; c'est toi-même qui m'as dit tout ça, les premiers jours que tu es entré ici. Ne t'en rappelles-tu pas ?

— Non, je ne m'en rappelle pas.

— Tu ne t'en rappelles pas ? Eh bien, si tu ne t'en rappelles pas, je ne te donnerai pas de cheval de bois.

— Oui, oui, je m'en rappelle.

— Nous verrons ça demain ".

Quelques temps après, le pauvre idiot fut reconduit à sa salle ; il courut dans un coin et il se mit à répéter à voix basse son âge, son nom et celui de sa mère, de peur de les oublier, tant il craignait de ne pas avoir son petit cheval de bois.

Le docteur Rivard retourna à son logis d'un pas lesté et joyeux ; il avait mieux réussi qu'il n'avait osé l'espérer.

Si vous voulez maintenant entrer avec le docteur dans son cabinet, nous pourrions peut-être avoir une explication des motifs qui l'avaient fait agir ainsi, à l'Hospice des Aliénés.

Le docteur, en entrant dans son cabinet, en ferma la porte à clef, ouvrit une armoire et en retira la petite cassette de maroquin rouge qu'il déposa sur son bureau. Parmi plusieurs liasses de papiers, soigneusement numérotées, il choisit un petit paquet qu'il

étendit sur la table. Ils étaient marqués au dos No 1, No 3, No 4.

Le No 1, contenait ce qui suit :

“ Extrait du registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse St-Martin, État de la Louisiane, pour l'année mil huit cent vingt. Le dix-neuf mars, mil huit cent vingt, par nous, prêtre soussigné, ont été mariés Alphonse Meunier, né au Canada, fils majeur de sieur Antoine Meunier et de Marguerite Giard, ses père et mère, et de demoiselle Léocadie Mousseau, née dans le royaume de France, fille majeure de Cyprien Mousseau et d'Adélaïde Villeray, ses père et mère. Les dits Alphonse Meunier et la dite Léocadie Mousseau ont signé ainsi que les témoins, avec nous.

“ D. CURATO, prêtre, curé.”

Le No 2 n'était pas dans la cassette. C'était l'extrait de naissance d'Alphonse Pierre Meunier, fils unique d'Alphonse Meunier et de Léocadie Mousseau, né à la paroisse St-Martin, le 21 mai 1823.

Le No 3 contenait l'extrait de sépulture de Léocadie Mousseau, femme de feu Alphonse Meunier, décédée à la paroisse St-Martin, le 29 mai 1823.

Le No 4 contenait l'extrait de sépulture d'Alphonse Pierre Meunier, décédé à la paroisse de Natchitoches, le 24 août 1825.

Le docteur prit les No 1 et 3, et les remit dans la cassette, qu'il renferma à clef dans l'armoire. Le No 4, il le déchira en petits morceaux, qu'il alla jeter dans le feu.

Un instant après le docteur revint, tira son livret de notes et lut l'extrait qu'il avait fait, le matin, du registre de l'Hospice des Aliénés.

“ — P. Asselin ! C'est bien là, se dit-il, le nom de l'ancien portier de l'Hospice. Mais où est-il maintenant ? est-il mort ? vit-il encore ? Je donnerais cent piastres pour savoir où il est ! Si je pouvais le voir seulement un quart-d'heure ! et le docteur se mit à marcher de long en large, se frottant les mains et se grattant le front de temps en temps. “ Tiens ! une idée ” . . . Et le docteur prit son chapeau et se rendit chez un marchand libraire, à quelque distance de chez lui.

“ — Bonjour, monsieur, dit-il au commis, pourriez-vous me laisser voir votre livre d'adresse ?

— Oui, monsieur, le voici.

Le docteur chercha à la lettre A, et trouva “ P. Asselin, fabricant d'allumettes, No 130, rue des Allemands ”. Il ne perdit pas de temps, prit une voiture de remise et se rendit au No 130 rue des Allemands ; là il trouva P. Asselin, le même P. Asselin, ancien portier de l'Hospice des Aliénés de la Nouvelle Orléans.

“ — Tiens, père Asselin, mais c'est vous, et moi qui vous croyais mort depuis le dernier choléra.

— Eh bien, monsieur le docteur, je ne suis pas mort, comme vous voyez. Toujours à l'ouvrage nuit et jour, pour compléter une petite somme.

— Pour compléter une petite somme ! Et pourquoi ?

— Je voudrais passer en France, pour y aller finir mes jours auprès de ma vieille sœur, qui m'a écrit le mois dernier qu'elle m'attendait.

— Et quand voudrais-tu partir ?

— Mais dès demain, si j'avais l'argent pour payer mon passage.

— Combien te faut-il ?

— Encore vingt-cinq piastres, mais comme je trouve vingt piastres de mon établissement, je n'ai plus besoin que de cinq piastres.

— Ce n'est pas le diable. Pourquoi n'es-tu pas venu me trouver ?

— Ah ! monsieur le docteur, vous êtes toujours si bon, si généreux ! mais voyez-vous, je n'ai jamais mendié, et j'aimerais mieux mourir que de demander.

— Allons, allons, fausse honte que tout ça ; entre vieilles connaissances on ne fait pas tant de façons. Ah ! à propos, maintenant que j'y pense, un vieux souvenir qui me revient de bien loin ; il y a cinq à six ans, je me suis aperçu que tu avais oublié de faire quelques notes dans le registre des entrées de l'Hospice des Aliénés. Pour le moment je ne me rappelle pas bien ce que c'est, il y a si longtemps que je n'ai vu les registres.

— Mais docteur !

— Il n'y a pas de mais, ce n'est qu'une affaire de forme. Allons, monte en voiture avec moi et dans dix minutes je te ramènerai.

Le père Asselin se lava les mains, mit son habit des dimanches et monta dans la voiture du docteur Rivard.

“ — Postillon, à l'Hospice des Aliénés.

Les chevaux partirent au grand trot, et bientôt le docteur entra au parloir de l'hospice, suivi du père Asselin.

Jérémie, en voyant venir le docteur pour la deuxième fois dans la même journée, crut que le docteur rajeunissait.

“ — Bonjour, Jérémie. Tu vas me trouver un peu fatiguant aujourd'hui ? — Sais-tu que j'ai encore une petite commission à te faire faire.

— Pas du tout, docteur.

— Eh bien ! fais-moi donc le plaisir d'aller chez l'apothicaire m'acheter deux onces d'opium.

Le docteur mit un billet de deux piastres dans la main de Jérémie, en lui disant de garder le change pour lui.

Aussitôt qu'il fut parti, le docteur prit le folio 4 des registres des entrées de l'hospice, et prenant bien soin de n'en point secouer la poussière, il l'ouvrit au hasard, feuilleta quelques pages, fit faire quelques corrections insignifiantes au père Asselin ; puis étant arrivé, comme par hasard, à la page 147.

“ — Tiens, dit-il, je ne m'étais pas aperçu de ceci ! mais, père, tu avais donc oublié d'entrer à la marge ce que je t'avais dit à l'égard du petit Jérôme ?

— Mais, vous ne m'en avez jamais rien dit !

— Ah bien, par exemple, en voilà une bonne ! c'est bien heureux que je m'en sois aperçu aujourd'hui.

d'hui ; il est vrai que c'est de bien peu d'importance, mais enfin, c'est une justice à ce pauvre enfant. Qui sait, peut-être qu'un jour ça pourra lui servir ?

— Qu'est-ce que vous m'avez dit, docteur ?

— Écris.

Et le père Asselin écrivait à la marge, en face de l'entrée de " Jérôme ", sous la dictée du docteur :

" Le véritable nom de Jérôme est Alphonse Pierre, né à la paroisse de St-Martin, le vingt et un mai mil huit cent vingt-trois. Sa mère était Léocadie Mousseau, femme de — actuellement décédé."

" —C'est bien, signe de tes initiales maintenant "

Le père Asselin signa sans se douter de l'importance de ce qu'il venait de faire. Le docteur remit avec précaution les registres à leur place, et, sans attendre le retour de Jérémie, partit avec le Père Asselin, qu'il reconduisit chez lui.

Le lendemain, un vaisseau partait pour le Hâvre-de-Grâce ; le père Asselin, qui avait complété sa somme, était passager à bord.

Quand le docteur Rivard retourna le lendemain à l'hospice, il fit encore venir Jérôme à sa chambre, lui donna des sucreries, et après s'être assuré qu'il se rappelait parfaitement la leçon qu'il lui avait apprise la veille, il lui recommanda de ne dire à personne qu'il savait son vrai nom et celui de sa mère, excepté que quelqu'un ne lui demandât spécialement : " car, lui dit-il, si tu t'en vantais de toi-même, on te croirait fou. Ainsi si on ne te le demande pas, n'en dis rien ; si on te demande pourquoi tu ne le disais pas, tu répondras que tu craignais qu'on ne se moquât de toi ". Le docteur lui fit encore répéter deux ou trois fois sa leçon, après quoi il alla trouver le chef de l'institution, auquel il n'eut pas de peine à persuader que Jérôme manifestait des signes sensibles d'un prompt retour à la raison. Le chef de l'institution, qui ne s'occupait jamais des aliénés, laissant ce soin aux gardiens, crut le docteur, et ne s'en occupa pas davantage. C'est tout ce que ce dernier désirait.

## CHAPITRE DOUZIÈME

### LE TUTEUR

Parmi la nombreuse clientèle du docteur Rivard, se trouvait la famille du juge de la Cour des Preuves de la N.-Orléans. Depuis un grand nombre d'années, le juge n'avait pas eu d'autre médecin, et il s'en était toujours trouvé satisfait, car outre la grande capacité du docteur, il était d'une ponctualité remarquable auprès de ses patients, n'hésitant jamais un seul instant à accourir auprès d'eux aussitôt qu'on le faisait demander, fut-ce de jour, fut-ce de nuit, fit-il mauvais, fit-il beau. Outre ces qualités, il ne présentait ses comptes que rarement, et attendait volontiers qu'on vint les lui payer, surtout lorsqu'il était certain de la solvabilité de ses débiteurs. Or, ce fut à l'occasion de l'un de ses comptes, que le docteur Rivard reçut le billet suivant, que la négresse Marie lui remit à son retour de l'hospice.

" Mon cher docteur,

" Il y a longtemps que nous ne vous avons vu ; vous négligez vos patients quand ils ne sont plus que vos débiteurs et amis. Veuillez me faire le plaisir de venir prendre le thé ce soir, sans cérémonie ; nous causerons, et surtout n'oubliez pas votre compte que je désirerais solder. Votre, etc.— T. R.

" N.-Orléans, 29 oct. 1836."

— Bien ! se dit le docteur Rivard, quand il eut lu ce billet. Une invitation de la part de M. le juge de la Cour des Preuves, pour souper, causer et régler des comptes ! Nous serons donc seuls, car on ne règle pas de comptes en compagnie. Ça me va à merveille. Je n'accepte jamais d'invitation ; mais celle-là ! c'est bien différent ; j'irai ; oh ! oui, j'irai.

Et puis, exclama le docteur, en se jetant dans son fauteuil, et essuyant la sueur de son visage, les choses vont pour le mieux. Les registres corrigés ; Jérôme qui sait par cœur son âge, son nom et celui de sa mère et le lieu de sa naissance ; Asselin parti ! Que l'on dise qu'il n'y a pas une providence qui veille à tout maintenant ! Mais le plus difficile n'est pas encore fait. Pierre de St-Luc m'embarrasse ; quoique Pluchon soit à ses trousses, je ne suis pas sans inquiétude à son égard. Pluchon est une fine mouche, mais il manque de caractère, ça n'a pas plus de cœur qu'une poule ! Je sais bien qu'une fois Pierre de St-Luc en sûreté à l'habitation des champs, il n'y aura plus rien à craindre de ce côté ; mais le tout, c'est de l'y conduire ! Je voudrais bien savoir s'il sera encore longtemps en mer. Il y a déjà deux jours que le *Sauveur* est arrivé, le *Zéphyr* ne doit pas tarder. Allons ! pourquoi me casser la tête de cela ? Jusqu'ici tout ne semble-t-il pas me sourire ? Comptons sur notre étoile qui n'est pas encore éclipsée.

Après avoir fait cette consolante réflexion, le docteur prit son livre de compte, et prépara le mémoire des frais et visites que lui devait le juge de la Cour des Preuves, qu'il plia et mit dans son portefeuille. Après cela il écrivit un mot à l'adresse de M. Pluchon qu'il envoya à la poste.

Quand sept heures sonnèrent, le docteur Rivard se rendit chez le juge de la Cour des Preuves, où il était attendu pour prendre le thé. Le juge et le docteur se connaissaient depuis longtemps, quoiqu'il n'y eut pas d'intimité entre ces deux hommes si différents et dans leurs mœurs et dans leur caractère. L'un était aussi franc et ouvert que l'autre était fourbe et hypocrite. Le premier n'eut voulu pour rien au monde faire tort à son prochain, le second ne se faisait aucun scrupule de flétrir l'innocent pour le dépouiller ensuite, et tous les moyens lui étaient bons pourvu qu'il pût parvenir à son but sans se compromettre. Tous deux intelligents et d'un esprit supérieur, tous deux jugeant les autres d'après leur propre cœur, devaient en venir à des conclusions bien différentes l'un de l'autre. Tels étaient les deux hommes qui allaient prendre le thé ensemble et causer. Le juge ne désirait la visite du docteur que comme un passe-temps agréable, celui-ci en espérait un résultat important.

— Et comment vous portez-vous, mon cher docteur ? dit le juge en allant au-devant de ce dernier ; il y a un siècle que l'on ne vous a vu ; vous devenez rare, rare comme le beau temps.

— Je me porte très bien, je vous remercie ; et vous-même, comment est votre santé ? Madame est bien, je l'espère ?

— Mais oui, elle est partie pour la campagne depuis hier, et je ne pense pas qu'elle revienne de quelques semaines ; elle est allée chez une de ses tantes à la paroisse St-Martin. Quant à moi, je suis à merveille ; il me semble que je rajeunis ; — mais vous docteur, vous ne rajeunissez pas !

— J'ai pourtant bonne santé, bon sommeil, bon appétit.

— Vous travaillez trop, docteur, vous menez une vie un peu trop austère.

— Que voulez-vous, je deviens vieux, le monde a bien peu d'attraits pour moi, et il n'est jamais trop tôt pour se préparer au grand voyage.

— C'est vrai ; si vous me le permettez, nous allons, en attendant, passer dans la salle à manger où le souper est servi. Il n'y a pas grand-chose, je mène une vie de garçon de ce temps-ci. Entrez, docteur, ou plutôt suivez-moi.

Le juge et le docteur s'assirent devant un excellent souper. Le premier mangea comme un homme et le docteur se contenta d'un peu de salade et de deux à trois verres d'eau.

— Comment, docteur, vous ne mangez pas d'autre chose ?

— Merci, c'est mon régime ; depuis près de cinq ans, je ne prends pas autre chose pour mon souper. Quelquefois vers dix heures, je prends une croûte, quand je me sens l'estomac faible et que je suis obligé de faire quelque visite de nuit. Autrement rien de plus.

— Vous prenez bien un petit verre de vin ? c'est du Chambertin, ça ne vous fera pas de mal !

— Merci, je n'en use jamais.

— Allons, docteur, il faut avouer que si vous péchez, ce n'est pas par gourmandise au moins.

— Hélas, mon cher monsieur, j'en ai bien assez d'autres sur la conscience, sans que j'y ajoute encore le péché de gourmandise ; quoique, soyez sûr, ce ne soit pas par dévotion que je me prive de manger de mets aussi succulents que ceux que vous avez sur votre table.

— Eh bien, si vous ne mangez pas davantage, passons dans mon étude ; nous serons seuls et nous causerons sans façon.

Le juge et le docteur s'assirent chacun dans un large fauteuil autour d'un feu brillant qui pétillait dans la grille de l'étude. Une lampe en bronze surmontée d'un globe en cristal découpé jetait une vive lumière dans l'appartement.

— Vous avez apporté votre compte, docteur, j'espère ?

— Oh ! ce n'est pas la peine, monsieur le juge, répondit le docteur Rivard, en se plaçant de manière

que la lumière de la lampe ne frappât pas dans son visage ; ce n'est véritablement pas la peine.

— N'importe, il y a assez longtemps que nous n'avons réglé, et j'aime à solder mes comptes de médecine, au moins une fois tous les vingt-quatre mois ; ce n'est pas trop souvent, je pense, et il ne faudra pas m'en vouloir, docteur, si je veux vous payer.

— Je vous ai apporté ce que vous demandiez, mais si je vous le donne, ce n'est qu'à une condition.

— Et laquelle ?

— Je ne vous le donnerai pas sans cela.

— Mais encore.

— Je désire que vous en gardiez le montant par devers vous pour le distribuer aux pauvres sans me mentionner.

— Mais, docteur...

— Nous sommes d'anciennes connaissances, et vous voudrez bien faire cela pour moi. Je réservais spécialement ce compte pour quelque œuvre de charité.

— Mais docteur, je ne puis en conscience m'attribuer le mérite aux yeux du monde de semblables aumônes, et d'ailleurs vous êtes vous-même dans une position bien plus favorable pour les distribuer ; vous êtes journellement en contact avec ceux que la misère et l'indigence peut-être plus que la maladie, réduisent à avoir recours au médecin.

— Hélas ! oui, ce que vous dites là n'est que trop vrai ; aussi, monsieur le juge, je prends quelquefois sur mon superflu pour leur procurer quelque soulagement.

Le docteur qui, en disant ces mots, s'était un peu retourné vers la lumière, avait donné à sa physionomie une expression de charité si bénigne, si modeste, que le juge ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ah ! mon cher docteur, vous êtes un saint homme, j'avais toujours pensé que vous vous mettiez à la gêne pour mieux secourir l'indigence ; je ne m'étonne plus que vous soyez toujours pauvre, avec une si nombreuse clientèle !

— Vous êtes trop bon, M. le juge, et d'ailleurs vous êtes dans une bien grande erreur. Je donne bien quelque chose, mais si peu, si peu que j'ai vraiment honte de ne pouvoir faire davantage ; hélas ! moi qui aurais tant besoin de faire du bien en ce monde pour réparer, non pas réparer, mais atténuer un peu les fautes dont je me sens coupables, et les reproches que me fait ma conscience !

— Docteur, je puis vous juger maintenant, je vous comprends, vous craignez que l'on attribue à un esprit d'ostentation les riches aumônes que vous faites, et vous désireriez que quelqu'un les fit pour vous. Je suis bien sûr que plus d'un infortuné a été tiré de la misère par vous, sans que l'on ait découvert d'où venait le bienfait. N'ai-je pas deviné juste, docteur.

— Permettez-moi de ne pas répondre à cette question.

— J'apprécie votre modestie et votre pieuse générosité ; mais en vérité, docteur, je ne puis me charger

de faire une chose qui, tout en vous dépouillant du mérite aux yeux du monde, aurait l'effet de me faire attribuer l'honneur d'une action dont je ne serais pas l'auteur.

— Vous pourrez, monsieur le juge, dire que cette somme vous a été remise par une personne inconnue.

— Non, vraiment, docteur, je me ferais un scrupule d'accepter, vu surtout que c'est une somme que je vous dois.— Voyons le montant de votre mémoire.

Le docteur Rivard se rendit enfin aux raisons du juge, bien content de pouvoir toucher le montant de son compte tout en laissant son client sous l'impression qu'il ne l'acceptait que pour le distribuer aux pauvres. Le docteur avait eu le soin de réduire le mémoire de moitié.

— En vérité, docteur, vous n'êtes pas raisonnable ; vingt-quatre mois de soins et de visites pour moi et ma famille, et vous ne demandez que deux cent trente-six piastres !

— C'est bien suffisant, et en conscience je me reprochais presque de l'avoir fait monter si haut, si ce n'est que j'avais eu l'intention de vous en laisser le montant pour le distribuer en œuvre de charité. Vous êtes bien le premier auquel j'entends dire qu'un mémoire de médecine est trop faible.

— En bien n'en parlons plus ; voici un ordre sur la banque de l'Union pour le montant.

— Merci.

Le docteur plia l'ordre et le mit dans son portefeuille, sans le regarder ; quitta son compte et le remit au juge.

— Parlons des choses du monde, maintenant, politique, nouvelles européennes, nouvelles locales, etc. A propos, docteur, vous étiez, je crois, le médecin d'Alphonse Meunier, ce riche négociant qui est mort la semaine dernière.

— Hélas ! oui. C'était un brave homme celui-là ; et mon meilleur, je pourrais dire mon seul ami. Je ne puis y penser, sans me sentir venir les larmes aux yeux.

Et en effet, par un de ces jeux de muscles toujours au service de certaines personnes, quelques pleurs vinrent mouiller les paupières du docteur, qu'il eut la précaution de laisser voir au juge, avant de les essuyer.

— Vous le connaissiez depuis longtemps ?

— Depuis mil huit cent vingt, et je puis me glorifier de l'intimité qui a toujours existé entre nous.

— Il vous a fait un beau legs dans son testament ; je vois qu'il voulait vous laisser un souvenir.

— Trop beau, M. le juge, trop beau ! ça bien été malgré moi qu'il m'a mentionné dans son testament ; savez-vous qu'il voulait me faire un bien plus grand legs et que, si je ne m'y fusse opposé péremptoirement, il m'aurait nommé son exécuteur testamentaire ! Mais vous sentez bien, M. le juge, qu'avec mes habitudes, mes devoirs et mon incapacité dans les affaires, je ne pouvais accepter. Et d'ailleurs n'avait-il pas le jeune Pierre de St-Luc, un orphelin, u'il a élevé, et qui, je vous l'assure, est un charmant

jeune homme et bien digne de toute la tendresse du père Meunier.

— En effet, j'ai été un peu surpris, quand j'eus appris votre intimité avec M. Meunier, de voir que vous n'aviez pas été nommé son exécuteur testamentaire ; mais je vois les raisons maintenant. J'aurais voulu vous voir l'administrateur d'une telle succession ; vous en étiez digne et je vous considère, quoi que vous en disiez, bien plus capable de l'administrer que le jeune de St-Luc, qui, après tout, n'est qu'un jeune homme et de plus un marin, et qui, malgré les belles qualités que vous lui donnez, n'en dissipera pas moins une partie dans de folles extravagances.

— Oh non ; sous ce rapport-là, soyez tranquille ; le jeune de St-Luc est sobre, sage, pieux et très versé dans les affaires. Il est bien plus capable que moi. J'ai toute confiance dans St-Luc, et je ne sais si c'est parce que mon ami, M. Meunier l'aimait et l'appelait son fils, que je me sens une bien grande affection pour ce jeune homme. Il sera toujours pour moi le représentant de son bienfaiteur et du mien. Pauvre cher M. Meunier, mon seul et mon dernier ami sur cette terre !

Le docteur versa plusieurs larmes.

— Allons, mon cher docteur, ne vous affligez pas. Nous ferons mieux de changer de sujet ; celui-ci réveille de trop pénibles sensations.

— Oh, non ! au contraire, M. le juge, je me sens un peu agité, mais ça me fait du bien de pleurer quelquefois. Je voudrais pouvoir faire quelque chose avant de mourir et continuer en son nom les bonnes œuvres qu'il faisait durant sa vie. Voici, M. le juge, ce que j'ai pensé faire du legs qu'il m'a fait et que j'accepte afin de l'associer à une action charitable ; je me suis décidé à accepter la tutelle d'un pauvre orphelin, qui se trouve actuellement à l'Hospice des Aliénés. C'est un jeune enfant de douze à treize ans, dont le cerveau malade l'avait fait mettre parmi les aliénés ; quoiqu'il n'ait pas une intelligence bien développée, j'ai pu remarquer beaucoup de bon sens et beaucoup de raison dans l'enfant ; il n'est point du tout aliéné, mais il est d'une telle timidité, a été tellement négligé, tellement maltraité, tellement bafoué, battu, qu'il a peur de la moindre chose, du moindre bruit. Je le soigne depuis longtemps, et j'ai contracté un véritable attachement pour l'enfant. Comme il est nécessaire que toute personne, qui veut se charger de quelqu'un des malades de l'Hospice, ait à assurer une certaine somme d'argent, par la forme de rente viagère, au malade, avant de pouvoir le faire sortir de l'institution, je me suis décidé à convertir les trois mille piastres, que me lègue M. Meunier, en quelque bien-fonds qui deviendra la propriété du pauvre orphelin.

— Vous faites là une noble et belle action, docteur, permettez-moi de vous dire, sans flatterie, que vous êtes le meilleur et le plus saint homme que je connaisse ! Et comment s'appelle votre futur pupille ?

— On ne lui connaît pas d'autre nom que Jérôme.

— Quels sont ses parents, vivent-ils encore ?

## CHAPITRE TREIZIÈME

## LE RAPPORT DU CORONAIRE

— On n'a jamais connu ses parents, ni leurs noms, ni leur origine, ni leur domicile ; on ne sait s'ils vivent. Mais comme j'ignore les formalités à suivre pour me faire nommer tuteur, je voudrais bien que vous me fissiez le plaisir de me dire ce que je dois faire.

— Bien volontiers : quand voulez-vous être nommé tuteur ?

— Au plus tôt, demain s'il se peut ; car voyez-vous, ce pauvre enfant est tellement exposé à l'hospice, que le plus tôt il pourra être sous la protection de quelqu'un qui en aura soin, le mieux ce sera pour lui ; il est d'une nature si sensible.

— C'est bien. Voici ce que vous aurez à faire : 1° vous ferez préparer par un notaire l'acte constituant la somme que vous destinez à l'orphelin, en l'appliquant par hypothèque sur quelque une de vos propriétés ; 2° vous viendrez pardevant moi au greffe de la Cour des Preuves, demain à midi, accompagné de sept personnes, afin d'avoir ce qu'on appelle une assemblée de parents, pour prendre leur avis sur la nomination du tuteur. Tâchez de trouver des amis de l'orphelin, s'il en a, autrement, les sept premières personnes venues feront l'affaire. Je prendrai leur avis, vous signerez et je vous délivrerai les lettres de tutelle. Voilà tout.

— A midi, demain.

— Oui, je conçois votre hâte de retirer cet enfant de l'hospice où le contact de toutes sortes de personnes ne doit pas manquer d'affecter son cerveau et sa constitution, s'il est aussi délicat, aussi craintif et aussi impressionnable que vous le dites.

— Pauvre enfant ! ses douces dispositions me l'ont fait remarquer depuis longtemps, et je me suis toujours senti une espèce d'entraînement vers lui. J'espère que j'en ferai quelque chose de bon ; un pieux et honnête citoyen ”.

La conversation se prolongea encore quelque temps ; et quand l'horloge sonna dix heures, le docteur Rivard prit congé du juge de la Cour des Preuves et se rendit chez lui.

Le lendemain matin le docteur alla trouver un notaire et constitua une hypothèque de trois mille dollars, avec intérêt de dix pour cent par an, payables à Jérôme, son futur pupille.

A midi, le docteur, muni d'une copie de l'acte d'hypothèque, et accompagné de personnes officielles, se rendit au greffe de la Cour des Preuves, où le juge, après avoir pris l'avis de l'assemblée de famille, lui délivra les lettres de tutelle, le nommant : “ *Tuteur de l'orphelin Jérôme, actuellement et erronément détenu comme lunatique à l'Hospice des Aliénés de la Nouvelle-Orléans* ”.

Quand le Dr Rivard fut parti, le juge, s'adressant au greffier, monsieur Jacques, lui demanda s'il connaissait celui qui venait d'être nommé tuteur de l'orphelin Jérôme.

— Non, monsieur le juge, répondit monsieur Jacques.

— Eh bien ! connaissez-le, c'est le docteur Rivard les plus saint et le plus honnête homme de la Nouvelle-Orléans.

C'était le 30 octobre 1836, à midi, que le Dr Rivard avait été nommé tuteur de l'orphelin Jérôme : le jour même que Pierre de St-Luc tombait victime du guet-apens qui lui avait été tendu à l'habitation des champs. Ce jour-là, le docteur ne prit son dîner qu'à quatre heures de l'après-midi, ayant en face de lui à sa table le petit Jérôme, qui, les yeux ébahis et ne comprenant rien à tous ces changements, n'osait manger.

Le docteur avait eu soin de ne pas s'informer à l'hospice du paquet étiqueté, appartenant à Jérôme, quand il l'alla chercher.

Pendant que le docteur était encore à table, buvant du bon vin et se régaland de viandes savoureuses, en dépit du régime d'abstinence dont il avait édifié le crédule juge de la Cour des Preuves, quelqu'un sonna à la porte d'entrée. La négresse courut ouvrir et peu après introduisit monsieur Pluchon dans la salle à dîner.

— Bonne nouvelle, docteur ! dit Pluchon en entrant.

— Prudence !... Voici mon pupille, M. Pluchon, répondit le docteur en appuyant l'index de sa main droite sur le bout de son nez ; pauvre orphelin dont j'ai accepté la tutelle ce-jour'hui.

— Ah ! c'est un charmant enfant.

— Oh ! oui, et bien bon, quoiqu'il ait été fort maltraité à l'hospice des Aliénés, où l'on voulait le faire passer pour fou, quoiqu'il soit loin de l'être, je vous en assure. Je l'ai doté de trois mille dollars aujourd'hui même.— Vous dites que vous avez des nouvelles, tant mieux ! buvons un verre et nous passerons dans mon cabinet.

— En bien ! qu'est-ce que c'est, monsieur Pluchon, continua le docteur, quand ils furent entrés dans le cabinet ? Je vous attendais à dix heures ce matin ; n'avez-vous pas reçu ma note hier soir ?

— Je n'ai pas été chez moi depuis hier matin ; j'ai été jusqu'à la balise, et j'arrive à l'instant de l'habitation des champs.

— De l'habitation des champs !

— Oui, et le *Zéphyr* est arrivé en ce moment au port ; le capitaine est bien et dûment prisonnier à l'habitation des champs, sous la garde des Coco-Letard ! Fameux garçons, que ces Coco ! et la mère Coco donc ! Vraie actrice, dans le drame, celle-là, par exemple. Si vous l'eussiez vue toute échevelée, toute débraillée, quand elle est venue demander du secours pour son pauvre Jacob ? Tenez, moi, qui connaissais la farce, sans toutefois savoir le rôle qu'y devait jouer Jacob, je crus un instant que son pauvre fils s'était véritablement blessé. Elle était sublime, la vieille, dans sa maternelle désolation ! Le capitaine, comme de raison, donna dans le panneau et suivit la Coco, qui le conduisit à son habitation des champs, d'où il n'est plus sorti.

— Ont-ils eu bien de la difficulté à l'empoigner ?

— Pas le moins du monde ! Un véritable agneau que ce St-Luc, que vous m'aviez représenté comme un lion ! Il est vrai qu'il tomba d'une hauteur de douze pieds, ce qui l'étourdit un peu ; et puis une couple de coups de pieds sur la tête, qui lui appliqua François Coco, avec ses grosses bottes à clous, termina l'affaire. Il est lié, garotté et sanglé sur une espèce de lit de planches. Le capitaine a cru que c'était une méprise, d'abord ; ensuite il a cru que c'était son argent que l'on voulait ; mais il a bientôt compris qu'il avait la berlue dans ses idées ! C'était bien pardonnable d'ailleurs dans son état !

— Pluchon, mon ami Pluchon, vous êtes un fin et habile homme, lui dit le docteur, qui, tout rayonnant de satisfaction, lui donna un billet de cent piastres. — Prenez ceci pour vous, portez ces cinquante piastres à la mère Coco dès ce soir. Prenez garde que l'on ne vous remarque trop aux environs de l'habitation des champs ; et dorénavant vous ne viendrez plus me voir ici ; nous nous rencontrerons, tous les soirs à huit heures, sur la levée, au pied de la rue Bienville ; c'est un endroit isolé. Comme on ne sait ce qui peut arriver, prenons nos précautions.

— Et si j'avais quelque chose de pressé ?

— Alors, c'est différent, venez ici tout droit ; mais prenez garde à ceux qui pourraient se trouver dans le voisinage.

— C'est bien ; demain soir, à huit heures, je vous dirai ce qui s'est passé à l'habitation des champs.

— Au pied de la rue Bienville, sur la levée.

— Je connais la place.

— Voici maintenant ce que je veux que vous fassiez pour moi, plus tard je vous dirai pourquoi : si vous apprenez qu'on ait commis quelque assassinat ou trouvé un cadavre, dont les traits ne soient pas reconnaissables, venez me trouver.

— Pourquoi ne m'en diriez-vous pas de suite la raison, ça pourrait peut-être me guider ?

— C'est vrai ; eh bien, voici ; s'il y avait moyen de trouver un cadavre méconnaissable, on pourrait peut-être, à l'aide de certaines marques et de certains témoins, vous comprenez, le faire passer pour le capitaine Pierre !

— En voilà une heureuse idée, par exemple ! une vraie bénédiction ! J'ai justement ce qu'il vous faut... arrêtez... non, ça ne fera pas l'affaire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Hier après-midi, en revenant de la balise, j'ai vu le cadavre d'un noyé, sur le bord du fleuve dans les joncs ; mais il était tout frais encore.

— Flottait-il dans l'eau ?

— Non, il était caché dans les joncs, et je ne l'aurais pas vu si ce n'eût été de deux à trois busards (1) qui s'envolèrent à l'approche de notre canot. Je me levai pour regarder par-dessus les joncs, et je vis le cadavre d'un homme récemment noyé.

— Ceux qui étaient avec vous le virent-ils aussi ?

— Je ne le crois pas ; et comme j'étais pressé, je ne leur fis pas part de ce que j'avais vu. Depuis, la chose m'était complètement partie de l'idée, et, si vous ne m'eussiez parlé de cadavre, je n'y aurais probablement plus pensé. On y est si accoutumé à la Nouvelle-Orléans ; c'est une affaire de tous les jours.

— Ah ! bien : c'est justement notre affaire ; dans deux jours, peut-être demain, les busards l'auront complètement défiguré. Il faudra tâcher de se procurer l'habit du capitaine Pierre, ou quelque autre chose de ses effets et les arranger autour du cadavre, de manière à laisser croire que c'est lui. Et où se trouve le cadavre ?

— Deux à trois lieues plus bas que le Ursulines.

— A merveille ! Plus tôt on pourra faire croire à la mort du capitaine Pierre, sera le mieux ; car soyez sûr que s'il ne paraît pas demain, on commencera à faire des perquisitions ; et comme il est débarqué près des Ursulines, on pourra peut-être pousser les recherches jusqu'à l'habitation des champs ! qui sait !

— Vous avez raison. J'en parlerai dès ce soir à la mère Coco ; et demain, si les busards ont fait leur ouvrage, j'avertirai le coronaire et préparerai des témoins, qui se trouveront sur les lieux par hasard.

— Et les gens qui ont été chercher le capitaine, en canot, à bord du *Zéphyr* ?

— Quant à eux, soyez tranquille !

— Prenez bien vos précautions, monsieur Pluchon. Ceci est une affaire sérieuse. Soyez actif et vigilant ; de mon côté j'aurai soin de bien vous récompenser. Dans neuf à dix jours tout sera fini, j'espère ; et alors votre fortune et la mienne seront faites.

— Je vais aller de suite voir la mère Coco, pour savoir ce qu'elle pense du cadavre. Je trouve que c'est une idée admirable que vous avez eue là ; c'est le seul moyen de détourner les soupçons et de dérouter les recherches.

— Allez ; faites pour le mieux. Demain, à huit heures du soir au pied de la rue Bienville.

— Je n'y manquerai pas ; peut-être demain matin”.

Pluchon, en quittant le docteur, se rendit au marché aux légumes, où il trouva la mère Coco et sa fille Clémence. L'air mystérieux de Pluchon qui parlait avec animation à la mère Coco, qu'il avait appelée à l'écart, frappa Clémence qui, presque sans le vouloir, prêta l'oreille. Plusieurs fois elle entendit les mots “ cadavre, noyé, habitation des champs ”. Elle tressaillit involontairement ; sa figure prit une expression de profonde tristesse, et elle sentit instinctivement que quelque crime se préparait, auquel ses frères, et peut-être sa mère, allaient prendre part. Elle n'avait pas vu ses frères à la maison depuis trois jours ; une absence aussi prolongée l'inquiétait vivement. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil furtif sur sa mère et Pluchon. Celui-ci, après avoir donné rendez-vous à la mère Coco pour six heures au couvent des Ursulines, pris la direction de la troisième municipalité en suivant la levée.

(1) Espèce de vautour appelé caracro à la Louisiane.

La mère Coco recommanda strictement à sa fille de retourner avant la nuit à la maison, de se coucher en arrivant et de ne pas l'attendre.

— J'ai de pressantes affaires, continua-t-elle, pour ce soir, qui me retiendront une partie de la nuit.

“ — Ne reviendrez-vous pas coucher à la maison, maman ? ” demanda Clémence d'un air timide.

— Allons, petite impertinente, pas de questions, et surtout pas de réflexions.

Clémence baissa les yeux sous le regard méchant de la vieille, et commença à faire ses préparatifs de départ. La mère Coco prit par la rue Canal, afin de ne pas donner à Clémence de soupçons sur la route qu'elle se proposait de suivre pour retrouver monsieur Pluchon. Quand la Coco fut parvenue à la rue Canal, elle tourna à droite, se rendit aux remparts, redescendit dans le faubourg Marigny et fut bientôt au rendez-vous au bas du couvent des Ursulines, où l'attendait monsieur Pluchon, sur le bord de l'eau dans une pirogue.

“ — Embarquez vite, nous avons le temps de descendre avant l'obscurité.

— Combien de lieues avons-nous à faire avant d'arriver ?

— Deux petites lieues. — Allons prenez garde à vous ; asseyez-vous au fond de la pirogue et nageons comme pour la vie, mère Coco.

La mère Coco se plaça avec précaution pour ne pas perdre son équilibre, au fond de la fragile embarcation ; et Pluchon armé d'une pagaie légère, guidait le pirogue assis à l'arrière. Le courant, joint à une légère brise, les eut bientôt fait descendre jusqu'à l'entrée du bayon bleu. Le bruit des avirons sur le bord de la pirogue fit envoler une dizaine de busards.

“ — Oh ! oh ! dit la mère Coco, en voyant cette nuée d'oiseaux de morts, ça sent la chair morte ! on ne doit pas être loin du noyé, n'est-ce pas monsieur Pluchon ?

— Vous avez deviné, nous arrivons. C'est justement sur le noyé que ces carancros font festin. Nous allons leur disputer leur pâture pour quelque temps. Regardons bien auparavant pour voir si personne ne peut nous apercevoir.

La vieille Coco, avec ses deux yeux ronds et gris, parcourut d'un regard rapide les deux rives du fleuve.

“ — Il n'y a pas un chat pour nous voir ; ne perdons pas de temps, en avant et à l'œuvre !

Ils approchèrent avec précaution, écartèrent les joncs, et découvrirent le cadavre d'un noyé. Les cacancros avaient arraché les yeux de leurs orbites, et la langue de la bouche ; le nez, les joues, et toutes les chairs de la figure avaient été horriblement mutilés par ces voraces et immondes animaux. Il était absolument impossible de reconnaître aucun trait de la figure.

Quand Pluchon et la mère Coco eurent terminé leur examen, celle-ci se retournant vers Pluchon :

“ — Eh bien ! lui dit-elle, êtes vous satisfait de votre examen ? reconnaissez-vous ce cadavre ? et que voulez-vous faire maintenant ?

— Oui, mère Coco, oui, je suis satisfait. Je ne sais pas quel est ce noyé, je ne m'en soucie guère. — Tout ce que nous avons à faire maintenant, le voici ne deux mots : Vous prendrez tous les vêtements, papiers et bijoux du monsieur qui est dans votre cachot, et vous habillerez ce cadavre. Quant à son argent, ça vous appartient, comme dépouilles de guerre. Surtout, remarquez bien, il faut que la toilette de ce noyé soit faite cette nuit, afin qu'il soit décentement vêtu, pour comparaître demain matin par-devant son honneur monsieur le coronaire.

— Mais, monsieur Pluchon, ce n'est pas une petite affaire que vous nous proposez-là.

— Allons donc, mère Coco, est-ce que par hasard vous y trouveriez d'insurmontables difficultés ? Tenez voici qui aplanira bien des choses, ceci c'est par-dessus le marché.

Et Pluchon lui glissa dans la main un billet de cinquante dollars.

“ — A la bonne heure, monsieur Pluchon, voilà ce qui s'appelle faire des affaires. Avant le point du jour tout sera baclé ; ce qui reste de ce noyé sera habillé comme pour le jour de ses noces ; car après le bain vient la toilette. Le pauvre cher homme n'aura pas besoin de se faire raser, car les carancros ne lui ont pas même laissé la chose sur laquelle lui poussait la barbe ” !

Et la veille, en prononçant ces paroles en face de ce cadavre ensanglanté par ces immondes oiseaux de proie qui décrivaient des cercles dans les airs en faisant entendre leurs cris lugubres, comme s'ils eussent voulu exprimer leur indignation de ce qu'on venait les distraire de leur festin, se mit à ricaner.

Pluchon, tout accoutumé qu'il était à ces scènes hideuses, ne put s'empêcher d'éprouver un certain sentiment de répulsion aux obscènes paroles de la vieille Coco, et se hâta de pousser la pirogue au large. La nuit était déjà fort avancée, quand ils arrivèrent au lieu du débarquement. La Coco prit la route de l'habitation des champs, et Pluchon celle de la ville, après avoir bien recommandé à la vieille de lui donner le lendemain matin, à sept heures précises, des nouvelles de ses opérations de la nuit.

Le lendemain, le soleil s'était levé brillant et radieux, il faisait une belle matinée de la fin d'octobre. Il n'était pas encore sept heures, et les rues étaient déjà remplies de personnes occupées de leurs affaires. Sur le bord de la levée, un peu au-dessous du marché aux légumes, un petit homme, portant de larges pantalons de cotonnade bleue, un chapeau rond aux larges rebords, un paletot de velours de coton vert, marchait de long en large, s'arrêtant de temps en temps pour regarder du côté du marché. Cet homme semblait attendre quelqu'un. Bientôt une vieille femme, une capine sur la tête, un bras en écharpe et un bandeau sur la figure, se dirigea vers le petit homme sur le bord de la levée.

“ — Ah ! c'est vous, mère Coco !

— Eh ! mon Dieu, oui, vous ne m'aviez pas reconnue, M. Pluchon ?

— Mais non ; je vous ai laissée hier au soir si fraîche, si gentille, si... et aujourd'hui ! bon Dieu, que vous est-il donc arrivé ?

— Ne m'en parlez pas ; et c'est bien un miracle que je n'aie pas été massacrée cette nuit par votre infernal capitaine ! c'est un démon, un vrai diable ! et mon pauvre Jacob, s'il n'en meurt pas il n'en a pas moins la cuisse cassée. Ah ! le maudit capitaine !

— Le capitaine ! et c'est lui qui vous équipé de cette manière ?

— Hélas ! oui ; un bras presque cassé, un œil poché et l'épaule démise.

— Vous n'avez donc pas pu réussir à faire ce que nous étions convenu que vous feriez durant la nuit ?

— Si fait. Tout est terminé, Dieu merci, il y a longtemps ; avant deux heures ce matin, tout était fini.

— Tout est fini ! vous avez revêtu le noyé des hardes du capitaine, de son chapeau et de ses bottes ?

— Oui, oui, tout, tout, jusqu'à la chemise et aux caleçons. Le noyé était tellement enflé qu'on a eu bien de la misère allez, mais enfin on a réussi.

— Qu'avez-vous fait des hardes du noyé ?

— On en a fait un paquet, auquel on a attaché une roche et qu'on a jeté au fond de l'eau.

— De manière que le cadavre put passer pour celui du capitaine, même aux yeux de ses amis ?

— Même aux yeux de ses amis, pourvu qu'ils ne regardent qu'aux habits.

— Comment, pourvu qu'ils ne regardent qu'aux a bits ?

— Dame, c'est que le capitaine est d'au moins hdeux pouces plus long que le noyé ! Mais ça n'y paraît pas ; il faut avoir essayé les hardes comme nous avons fait pour s'en apercevoir. D'ailleurs le raccourcissement des hardes par l'effet de l'eau, l'enflure du corps et le déchirement des habits et des pantalons ne permettront pas de découvrir la différence.

— Et le capitaine, comment vous a-t-il donc ainsi tapochée ? L'aviez-vous détaché ?

— Non, pas du tout. Voici comment cela est arrivé. Vous savez, quand je vous ai quitté hier soir, que je me suis rendu à l'habitation. Je communiquai à mes petits les projets de la nuit, et je leur montrai les cinquante dollars que nous m'aviez donnés.

“ C'est bon, disent les petits, allons de suite ôter les hardes au monsieur ”. Jacob et Léon descendent pour faire l'opération. Il paraît que notre homme dormait en ce moment car il ne remua pas un muscle, ne dit pas une parole. J'étais assise sur un des barreaux de l'échelle, tenant une lanterne à la main pour les éclairer. Ils enlevèrent son fichu, ses bottes, ses chaussons et tout ce qu'il avait dans ses poches, sans le réveiller. Mais pour lui ôter ses pantalons, ils lui détachèrent une jambe ; alors le monsieur se réveilla, car de l'endroit où j'étais je vis ses yeux briller dans l'obscurité, comme deux charbons ardents. Il ne dit pas un mot et ses yeux brillaient toujours. J'eus peur et je criai à mes petits de prendre garde ; au même instant Jacob lâche un cri et alla tomber sans connaissance dans le fond du cachot. Le monstre lui

avait cassé la cuisse d'un coup de pied ! Je cours au secours de Léon et nous parvîmes à nous emparer de la jambe du capitaine ; mais quelle peine ! bon dieu, il ruait comme un mulet. J'appelai vite François au secours, et François arriva justement à temps, car dans ses efforts le capitaine était parvenu à débarrasser un de ses bras. D'un coup de poing il me bloqua un œil et me fit voler contre un billot sur lequel je me suis presque cassé le bras et démis l'épaule.

— Je vous l'avais bien dit que c'était un rude compagnon !

— Rude ! ah oui, rude ! Et si François ne lui eût asséné un coup de bâton, sur la tête, je ne sais vraiment si à nous trois, car le pauvre Jacob ne comptait plus, je ne sais si nous en serions venu à bout, quoiqu'il n'eût qu'un bras et qu'une jambe de libres.

— Et après ?

— Et après, dame, après, nous l'avons attaché. Il saignait comme un bœuf ; et il nous a fallu découper la chemise et les autres hardes pour les ôter.

— Et pour le r'habiller ?

— Le r'habiller ! ah ! bien, en voilà une bonne ! allez donc lui détacher les bras pour le r'habiller, vous ! Non, non, nous en avons assez comme ça : nous lui avons jeté un drap sur le corps, et voilà.

— Comment faites-vous donc pour le faire manger ?

— Le faire manger ? ça c'est plus simple, on ne le fait pas manger.

— Et boire ?

— Non plus.

— Mais il va mourir !

— Mourir ! soyez tranquille, laissez-le, affaiblir d'abord, puis après nous verrons.

— Adieu, mère Coco ; je m'en vais maintenant, je vous reverrai bientôt. A propos, dans une couple d'heures d'ici, j'aurais besoin de Léon pour assister à l'enquête du coronaire. Qu'il se tienne auprès de l'auberge aux contrevents verts, avec deux ou trois de ses amis. Allez l'avertir de suite.

— Faut-il que je retourne à l'habitation ? Je suis si fatiguée, après avoir passé une nuit blanche.

— Allez, allez, vous aurez le reste de la journée pour vous reposer.

— Et mon bras ? ne me donnerez-vous rien pour payer l'apothicaire, car on n'avait pas compté ça hier soir ?

Pluchon lui donna un billet de dix dollars, traversa la levée, gagna les remparts d'où il se rendit en toute hâte chez le docteur Rivard, auquel il fit part de ce que lui avait appris la mère Coco-Létard.

“ — Je suis content de vous, mon cher M. Pluchon, lui dit le docteur, qui se frotta les mains en souriant d'un air de suprême satisfaction. Je serai absent toute la journée ; venez ce soir à huit heures sur la levée, au pied de la rue Bienville. J'irai en cabriolet, car j'aurai quelque chose d'important à vous faire faire. En attendant prenons un petit verre de vin, à la santé de M. le coronaire, chez lequel vous feriez bien de vous rendre de suite, de crainte qu'il ne s'absente ”.

Pluchon, en sortant de chez le docteur Rivard, se rendit chez le coronaire, auquel il fit part du fait que le cadavre d'un noyé avait été trouvé auprès du bayou bleu.

Deux heures après, le coronaire, accompagné d'un médecin et de M. Pluchon, descendait de voiture un peu plus bas que le couvent des Ursulines. Le coronaire, après avoir complété son jury d'enquête parmi les personnes qui se trouvaient là en ce moment, se rendit avec son jury au bayou bleu. De loin on apercevait dans les airs, au-dessus des joncs, de longues spirales de carancros ; quelques-uns s'abattaient, quand d'autres s'envolaient en croassant. Après avoir fait un minutieux examen du crâne et des membres du noyé, le médecin ne trouvant aucun signe de violence, déclara son opinion " que le défunt s'était noyé par accident ". Par les vêtements on reconnut que c'était un capitaine de navire. Une lettre trouvée dans l'une des poches de son gilet était adressée, " *Au capitaine Pierre de St-Luc* ". Le coronaire, avant de terminer son enquête, crut qu'il serait à propos d'envoyer chercher quelques-uns des officiers du *Zéphyr* afin d'identifier le cadavre.

L'odeur infecte qu'exhalait le cadavre, força le coronaire à se retirer à quelque distance avec les personnes du jury pendant que l'on envoya à la hâte chercher quelques-uns des marins du *Zéphyr*.

Aussitôt que la fatale nouvelle arriva à bord du navire, toutes les manœuvres furent suspendues et un cri universel de douleur s'échappa de la bouche de ces braves matelots, qui pleurèrent comme s'ils eussent perdu leur père. Le second en commandement à bord, offrit d'aller avec le maître d'équipage examiner le cadavre, et ils partirent sur le champs.

Trim qui, en apprenant la mort de son maître, s'était senti au cœur comme une masse de plomb, était tombé sans connaissance au pied du grand mât. On lui frotta le front, les tempes, et tout le visage avec du vinaigre ; ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on put le faire revenir à lui, et il se mit à crier en se tordant les mains :

" — Mon maître, mon piti maître, mon bon maître, oh ! y n'éti pas mort, oh ! pas possible. Moué veux mourir aussi ! moué par capable pour vivre, si l'y mort ! moué vouli voir li encore une fois avant mourir " !

Tout l'équipage, qui connaissait l'extrême attachement de Trim pour le capitaine, eut pitié de sa désolation.

Le gros Tom s'approcha de lui et chercha à le consoler, mais en vain ; Trim se roulait sur le pont, en criant et sanglotant. Les matelots, muets devant une si grande douleur, pleuraient.

Tout à coup Trim se lève, essuie ses pleurs du revers de sa grosse main calleuse, regarde tout autour de lui d'un air hagard, paraît réfléchir un instant, puis s'élance comme un trait dans la direction qu'ont suivi les officiers qui étaient allés identifier le cadavre.

Cependant le coronaire, après l'arrivée des deux officiers du *Zéphyr*, eut bientôt terminé son enquête.

La personne du capitaine Pierre de St-Luc avait été parfaitement identifiée dans le cadavre du noyé, et le rapport du coronaire avait en conséquence, déclaré : " *Que Pierre de St-Luc, capitaine du Zéphyr, s'était noyé par accident* ".

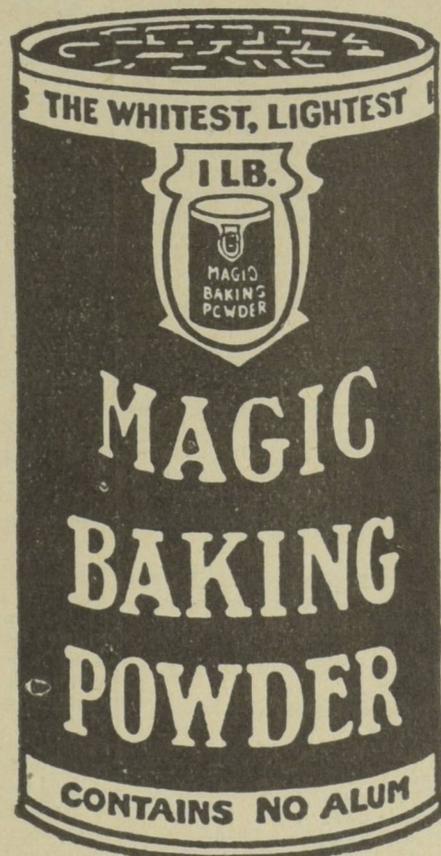
Deux nègres, dans une pirogue ramenaient le cadavre du noyé, auquel on devait donner une sépulture digne de l'immense richesse du défunt.

(à suivre)

Un chrétien qui se contente de remplir avec une certaine ponctualité la partie rituelle de sa religion sans se soucier du salut de ses frères, ni d'étendre le règne de Dieu est une contre-façon de chrétien.

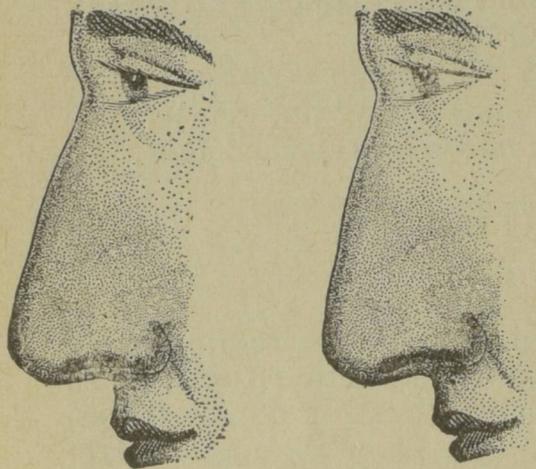
Père FABER.

## UN PRODUIT CANADIEN



FABRIQUE PAR  
LA CIE. E. W. GILLET LTEE.  
MONTREAL TORONTO  
QUEBEC

# Plus de Catarrhe dans le Nez et dans la Gorge!



Des centaines de nez et de gorges par tous les États-Unis et le Canada ont été délivrés du catarrhe et de ses ennuyeux malaises. Parmi ces nez et ces gorges, il y en avait qui étaient en très mauvais état. Ils faisaient souffrir depuis longtemps leurs propriétaires. Dans ces nez obstrués se formait des croûtes; il s'y accumulait des mucosités qui s'écoulaient sans cesse et qu'il fallait souffler dans son mouchoir.

En tombant dans les gorges appartenant à ces nez, ce mucus purulent les mettait au vif et y était la cause de cette sensation agaçante et constante de chatouillement.

Il n'est guère étonnant que les yeux accompagnant ces nez et ces gorges ne se mirent à pleurer et à faiblir; que l'haleine devint mauvaise et que le sens de l'odorat perdit graduellement de l'acuité.

Mais quel changement s'est opéré dans ces mêmes nez et ces mêmes gorges quand la méthode de traitement imaginée par le Spécialiste Sproule contre le Catarrhe, 454 Cornhill Building, Boston, vint les soulager, ils sont devenus de nouveau des parties du corps tel que le Créateur les a voulus, c'est-à-dire avec leur santé, leur vertu et leur utilité. Tout le mucus désagréable disparaît pour la bonne raison qu'il n'y a plus d'inflammation et de germes de catarrhe qui en sont la cause. Les yeux, le nez, la gorge deviennent libres et nets. Cette sensation de lourdeur stupide s'évanouit; et les gens heureux rencontrent leurs amis franchement reconnaissants qu'ils sont de voir qu'ils n'ont plus à redouter les complications que pouvait amener leur catarrhe.

## CONSULTATION GRATUITE SUR VOTRE NEZ ET VOTRE GORGE

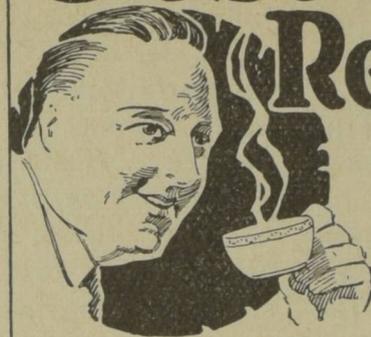
N'aimeriez-vous pas à savoir comment vous y prendre pour vous délivrer le nez et la gorge du catarrhe? Répondez simplement oui ou non à nos questions et signez votre nom et adresse au long sur les lignes pointillées et adressez le tout par la poste au bureau du Spécialiste Sproule.

**Ce Coupon** donne aux lecteurs de ce Magazine le droit d'avoir une consultation gratuite sur le catarrhe.

- Avez-vous la gorge sensible?
- Eternuez-vous souvent?
- Votre respiration est-elle embarrassée?
- Avez-vous les yeux mouillés?
- Prenez-vous facilement le rhume?
- Avez-vous le nez obstrué?
- Eprouvez-vous souvent le besoin de cracher?
- Avez-vous des plaies dans le nez?
- Souffrez-vous particulièrement de l'humidité?
- Etes-vous forcé de vous dégager fréquemment le nez avec bruit?
- Avez-vous la bouche pâteuse le matin?
- Sentez-vous des malaises à la tête?
- Etes-vous forcé de vous nettoyer la gorge en vous levant?
- Eprouvez-vous à la gorge une sensation de chatouillement?
- Vous tombe-t-il du mucus du nez?
- Ce mucus vous tombe-t-il dans la gorge?

NOM ET PRÉNOMS.....  
ADRESSE.....

# "C'est du Renó"



## LE THÉ RENO

SE DISTINGUE  
PAR SA FORCE  
ET  
SON ARÔME  
RICHE



UNE SEULE  
QUALITÉ  
LA MEILLEURE

J.B. RENAUD & CIE. INC.

## THÉS ! CAFÉS !

- Thé Noir du Ceylan
- Thé Noir de Chine.
- Thé de Colombo.
- Thé Vert de Chine.
- Thé naturel du Japon.
- En caisses, 1/2 caisses et nattes de 100, 80, 40, 25 et 10 livres.
- Café Extra
- Café Fancy
- Café Royal
- Rôtis et moulus.
- En chaudières de 5, 10, 25, 50, 75 et barils de 100 livres

Notre département spécial sera toujours prompt à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

## Langlois & Paradis, Ltée QUEBEC

Elève gradué à l'Université de Dublin, en Irlande, le Spécialiste Sproule s'occupe depuis quelque trente (30) ans de débarrasser les nez et les gorges de cette inflammation des membranes qu'on appelle: le catarrhe. Celui qui est dans la même profession depuis trente (30) ans sait ce dont il parle; aussi vous dit-il en toute confiance: "Si votre nez et votre gorge sont des victimes du catarrhe, demandez au plus vite conseil et secours. Vous pourrez regretter les retards."

Dès l'arrivée de votre lettre on vous adressera à titre gracieux des conseils sur les moyens à prendre pour vous délivrer le nez et la gorge du catarrhe. Cherchez les raisons qui empêchent VOTRE nez et VOTRE gorge d'appartenir à une personne heureuse, délivrée du catarrhe comme l'ont été des centaines d'autres en ce pays.

Ne retardez pas, écrivez tout de suite pour avoir ces conseils. Ayez pitié de votre nez et votre gorge infectés par le catarrhe, voyez s'il n'est pas possible de rendre à ces parties de votre organisme le confort et la santé auxquelles elles ont droit. Écrivez en français ou en anglais et adressez au

Spécialiste Sproule contre le Catarrhe  
454, Cornhill Building, Boston, Mass.

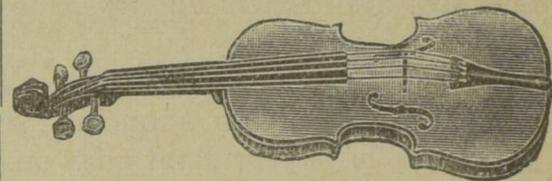
Boulangerie Modèle

# Hethrington

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc. Pâtisseries de haute qualité, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits "SODA"

364, rue St-Jean, :: QUEBEC



**\$3.95** Pour ce violon, une valeur de \$7.50, vous sera donné en prime pour la vente de nos graines. Gratis sur demande, notre catalogue de 500 "bargains."

Allen Nouveautés

St-ZACHARIE, P. Q.

## La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHÉSIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir les hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie. ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à: PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

TEL. 2-6636